

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ONDES SILENCIEUSES
SUIVI DE
TRÉBUCHER SUR LES FLEURS DU TAPIS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
GENEVIÈVE FORTIN

MARS 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur, monsieur André Carpentier, pour sa patience et ses précieux conseils tout au long de la rédaction de ce mémoire. Je veux également remercier ma famille pour leur soutien et leurs encouragements. Enfin, j'aimerais remercier spécialement Roger Genois de m'avoir accompagnée à travers tous les moments de la rédaction et pour avoir cru, sans relâche, à ce projet d'écriture et en moi.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
RÉSUMÉ	v
PREMIÈRE PARTIE	
ONDES SILENCIEUSES	1
Dormir légèrement	3
Un zeste	6
Projection	8
Objets	10
L'affaire est dans le sac	12
Par précaution	14
À la dérobée	15
Quatre minutes trente-huit	17
Mauvaises fréquences	20
Sur la banquette	23
La serviette	24
Le canapé	26
D'un peu plus loin	29
Spécial du jour	31
Un pas de côté	33
Le guitariste	36
Noctuelles	38
Les poireaux	40
Les ficelles	42
Ondes silencieuses	44

Le temps passe	47
Pastille effervescente	49
DEUXIÈME PARTIE	
TRÉBUCHER SUR LES FLEURS DU TAPIS	52
LIMINAIRE	53
Trébucher sur les fleurs du tapis	55
L'homme quelconque : vivre comme personne le présent de tout le monde	56
Dans l'embrasure de la porte	60
Retentissement	62
L'exploit du héros postmoderne	65
La profondeur, il faut la cacher. Où ? À la surface.	68
Matérialité	71
Proximité et distance	73
Questionnez vos petites cuillers	75
Filature	77
Triviale poursuite	80
Disparition	83
Boîtes et ficelles	86
Post Scriptum	88
En filigrane	91
Chacun pour soi, mais tous témoins	94
Tableaux	98
BIBLIOGRAPHIE	104

RÉSUMÉ

Le volet création de ce mémoire comprend vingt-deux courtes nouvelles – de une à quatre pages – inspirées par l'ordinaire de la vie quotidienne. La narration se développe autour des impressions que suscitent les petites tribulations de la vie courante, de la gestuelle des personnages ainsi que de la difficulté qu'ils ont à se fondre dans le mouvement continu du quotidien. Une large place est faite à la description dans le but d'accéder le plus directement possible à l'expérience quotidienne et ainsi d'en rendre compte dans une certaine immédiateté. Y sont relatés des moments qui ne constituent aucun événement en soi, mais plutôt des fragments d'existence qui se veulent le contrepoint des activités vécues au jour le jour.

Le volet réflexif, pour sa part, expose les principaux enjeux qui ont contribué à l'écriture des nouvelles. Présenté sous un mode fragmentaire, sa forme compositionnelle privilégie la mise en œuvre même du quotidien qui, selon la pensée de Bruce Bégout, s'exprime à la manière d'une redéfinition permanente. De ce fait, l'organisation interne des fragments engendre une réflexion qui repose sur trois motifs centraux se faisant écho. Ceux-ci sont reliés au processus de quotidianisation et à l'ordinaire de la vie. Soit l'homme, au jour le jour, appréhendé par son caractère anonyme et quelconque, justifiant ainsi sa présence et son interaction au sein d'une collectivité. Par la suite, le rapport entretenu entre l'homme et la vie quotidienne, telle qu'elle se présente au gré des tracasseries journalières. D'une part, observé à travers sa gestuelle; d'autre part, à travers la concrétude et la matérialité présentes dans la vie de tous les jours. Enfin, la force du lien social, observée principalement selon la dialectique de la proximité et de la distance.

Mots-clés : quotidien, ordinaire, proximité et distance, concrétude, entre-deux.

ONDES SILENCIEUSES

*« Le présent, c'est cette onde qui explose au-dessus
de ma tête, projetant dans l'air ses particules, dans
ses hautes régions où il se déroule à vitesse vertigineuse;
c'est l'eau vive et sa lumière qui apporte de ses sources
secrètes les nouvelles les plus fraîches, toujours
renouvelées, toujours revigorantes, le monde sans fin. »*

Annie Dillard

Dormir légèrement

Assise dans son fauteuil, elle se détache dans la faible lueur de sa veilleuse. Concrète. Pas du tout évanescence comme ces dames rapetissées et minuscules dont on exagère la plénitude du grand âge. Lorsque la nuit réveille Madame Vaïs, la lucidité avec laquelle s'ouvrent ses yeux lui semble comme une confidence murmurée à l'oreille. Elle se lève, enfle ses pantoufles et sa robe de chambre et se glisse furtivement dans l'angle mort des jours. « As-tu bien dormi ? » Cette question fait écho à plusieurs autres. Comme une ritournelle qui ne la quitte plus désormais. Certaines personnes répondraient « oui » tout de suite, sans hésiter. Considérant, selon la quantité d'heures, la preuve de leur bonne santé. D'autres esquisseraient un léger sourire. Puis, il y aurait ceux qui devanceraient leur interlocuteur, usant du manque de sommeil comme d'un écran protecteur. Grand responsable des mines déconfites et des échéances ratées.

Depuis quelque temps, Madame Vaïs répond vite et passe à un autre sujet lorsque son fils lui téléphone. « Oui oui, je dors bien », songe-t-elle encore cette nuit. « Je dors bien, mais le sommeil profond ne m'accueille plus comme avant. » « Je dors bien, mais uniquement en pointillé. Par petits élans. » Les jours lui semblent de plus en plus dépouillés. Et cela malgré toutes les nuances qu'ils contiennent. Elle ne ressent pourtant pas l'illusion flottante des heures. Ni même un vide immense qui s'ouvre sous ses pieds et qui doucement l'aspire. Peut-être devrait-on croire qu'elle va à la rencontre de ses vieux fantômes ? Que ceux-ci recouvrent et atténuent la rumeur présente ? Devrait-elle y déceler l'aboutissement de sa vie qui se tend peu à peu vers sa solitude ? Non, ses pensées ne se tortillent pas autant. Madame Vaïs se lève la nuit parce qu'elle éprouve alors une perception des choses qu'elle n'arrive plus à ressentir le jour. Comme si, dès que la lumière devient trop crue, ses gestes ne lui appartiennent plus. Qu'ils sont soumis à une force et qu'elle doit s'y soumettre. La nuit, c'était tout autre chose. Son souffle court ne l'inquiétait plus. La fatigue disparaissait. Ses pensées allaient et venaient sans être brusquées. Exactement comme en cet instant.

La main posée sur le bras de son fauteuil, elle réfléchit sur ce qu'aurait pu être sa réunion hebdomadaire au centre culturel si son fils n'avait pas oublié de venir la chercher. Tout l'après-midi, elle s'est tenue prête. Son sac en filet accroché sur la poignée de porte. Sa canne posée près d'elle. Sa déception aussi lourde à porter que son vieux manteau de tweed.

Sur la petite chaise droite de l'entrée, elle a tricoté quelques mailles, trop loin de la fenêtre du salon pour observer la vie du quartier. De toute façon, elle n'aurait pas été disposée à suivre quoi que ce soit. Toute son attention était dirigée vers la cage d'escalier. Elle attendait l'instant précis où, entre le frottement des semelles et les trois petits coups brefs sur la porte d'entrée, elle sentirait l'hésitation de son fils. Comme s'il avait maintenant besoin de respirer très profondément avant de signifier sa présence.

Une fois au centre culturel, elle se serait informée de la hanche de Madame Kent, mais ne se serait pas encore résolue à lui pardonner son manque de tact de la semaine dernière. Elle aurait échangé un sourire complice avec Madame Proulx et mangé quelques biscuits secs. Elle aurait respiré le vent d'automne, satisfaite de sa promenade en voiture mais surtout attendrie par les mains de son fils, sur le volant, qui lui rappellent tant celles de son père. « C'est inutile de retourner au lit, mais c'est encore trop tôt pour m'activer, pense-t-elle résolument. »

L'obscurité est déjà celle du petit matin. La chaleur de sa couverture de laine s'est dissipée et elle resserre avec énergie les parois de sa robe de chambre. Elle hoche la tête et lisse le velours usé du fauteuil. Avec vigueur. Pour dire vrai, Madame Vaïs est en colère et son humeur lui procure l'énergie qu'elle n'a plus. Elle sait bien qu'elle devrait attendre le jour avant de se lever. Par prudence. Mais croient-ils sincèrement, tous ceux qui ne cessent de le lui répéter, qu'il est supportable d'observer les moulures du plafond au-delà de trois heures ? « Paresser au lit est un luxe permis à ceux qui croient encore posséder beaucoup d'années devant eux », pense-t-elle. Elle préfère rester assise et peut-être, de temps à autre, somnoler un peu. Mais tout de même, observer les choses dans l'angle où elles se passent. Elle se donne l'opportunité d'en faire à sa tête.

Autour d'elle, les meubles d'un bois sombre se détachent de plus en plus sur les murs. Une odeur de cire d'abeille s'en dégage. La plus vieille et la plus rassurante qu'elle connaisse. C'est aussi ça qu'elle aurait pu faire hier : en acheter. Maintenant on trouve de tout dans les pharmacies. Elle les adore. Madame Vaïs s'approche de la commode, fait glisser un tiroir et sort sa robe verte et ses longues chaussettes de laine. S'assoit sur le bout de son lit et s'habille. Entre chaque geste, elle attend un peu. Passe la tête dans le trou de la robe et remarque que son téléphone n'est pas, comme à l'habitude, sur le dessus de sa commode.

Juste à côté de la lampe qu'elle n'arrive plus à faire fonctionner. Où l'a-t-elle mis ? Vu l'usage qu'elle en a fait pour tenter de rejoindre son fils, la veille, il doit être encore vibrant : « *Redial. Redial. Redial : Bonjour, vous avez bien rejoint Akim Vaïs...* » Et la suite, et le *bip*, et le silence, et son envie toujours plus grande de détruire cette boîte vocale qu'elle ne pourra jamais tenir dans ses mains. « Pourquoi fermer la sonnerie d'un cellulaire ? » se demande-t-elle. Et maintenant, il l'aura rappelée sans qu'elle entende le sien, oublié elle ne sait où, dans le salon, la cuisine ou peut-être même dans la salle de bains. Elle sera fautive. Négligente de lui fournir une inquiétude de plus. « Tant pis, il rappellera. Et ce sera à lui de s'excuser de son manque d'égard. » En fait, elle sait qu'elle exagère. Elle ne lui en veut pas vraiment d'être très occupé. C'est tout à fait normal. Mais elle a quand même le droit de réagir à sa propre impuissance. Une chaussette, deux chaussettes. Les souliers sans lacet enfilés difficilement. Ses mains appuyées contre les montants du lit. Elle retourne s'asseoir dans son fauteuil. Bientôt, elle se laisse aller et ses paupières se ferment.

*

La lumière du jour éclaire légèrement le carrelage de la chambre. Les rideaux de l'appartement sont encore fermés. Madame Vaïs tremble. Quelqu'un frappe très fort à la porte. Elle entend aussi des voix. Elle se lève de son fauteuil. Les coups se font de plus en plus insistants à mesure qu'elle approche du hall d'entrée. Elle se risque à ouvrir, mais seulement de quelques centimètres. « Quel incroyable accueil ! » souffle-t-elle à ses voisins de pallier qui la regardent, stupéfaits de la découvrir en pleine forme.

La chaîne de sécurité suspendue au-dessus de son nez, un sourire coquin pour cacher un peu sa honte, Madame Vaïs poursuit sans même leur laisser le temps de refermer la bouche : « Ne vous énervez pas, je faisais une légère sieste et je crois sincèrement que je vais y retourner. Merci de m'avoir réveillée et bonne journée. » La porte se referme doucement mais fermement et Madame Vaïs s'empresse d'aller ouvrir les rideaux du salon. Elle a déjà pris beaucoup trop de retard sur son horaire. Elle ajuste rapidement ses lunettes et se décide enfin à téléphoner à son fils.

Un zeste

Les bruits et les odeurs sont les mêmes dans le petit café. La serveuse passe près d'elle et incline la tête. Tout juste quarante-cinq minutes avant d'aller chercher Laure à la maternelle. Un petit détour qu'elle pourrait très bien partager avec sa fille mais Viviane continue d'y venir seule. Pourrait-elle s'en passer, de ce rendez-vous? Certaine semaine, elle se dit que oui. Finalement, pourquoi espérer tant ce moment ? Qu'a-t-il de si apaisant ? Après tout, il n'y a rien de si extraordinaire au fait d'aller s'asseoir dans un café pour boire une tisane à la menthe ! Pourtant, Viviane ne peut s'empêcher d'y revenir. De septembre à mai. Une fois installée dans un coin tranquille, elle se plonge dans sa lecture. Elle lit la première phrase. Poursuit la deuxième et décroise les jambes. Se réajuste le dos vers le milieu du paragraphe et lorsqu'elle atteint le dernier mot, le sens vacille, la faisant inévitablement rebondir sur la première phrase. Doucement, son corps s'incline vers le papier et elle dépose la tête contre son bras. Les doigts glissés à travers l'anse de la tasse, elle marmonne quelques mots, pas tout à fait une phrase. Les syllabes résonnent, se distancient les unes des autres et lui servent de tremplin. C'est dans ces moments qu'elle réfléchit le mieux.

Mais aujourd'hui, elle est partie les mains vides. Aucun journal, aucun dépliant ne traîne sur les tables. Il n'y a que ces napperons en papier brun couverts d'annonces. Elle s'efforce d'y jeter un œil mais les publicités la renvoie à la réalité du moment. Simplement parce qu'elle a oublié son roman, elle demeure aspirée non pas par ce qui l'entoure, mais par elle-même. Comme si le fait de tenir entre ses mains quelque chose d'aussi concret qu'un livre devenait nécessaire. L'ouvrir, le serrer entre ses doigts, l'utiliser comme un écran. Profiter des mots qui s'offrent pour y ajouter les siens.

Convaincue alors que ses pensées sont le fruit d'un hasard, l'impulsion d'un moment, Viviane feint l'emprise d'une réalité qui lui colle à la peau parce qu'une agitation l'habite à la vue de tous ces mots qui s'offrent et qui l'entraîne. Elle s'y accroche avec certitude. Sans réaliser que l'inégalité des pattes de la table renverse la tisane qu'elle n'a pas encore goûtée, sans non plus ressentir la résistance du mur contre le dossier de sa chaise. Elle fuit le calme plat comme s'il ne pouvait être propice à la détente et que le frémissement d'une page remplie de mots était l'unique manière qu'elle connaisse pour s'évader.

Une seule phrase suffirait. Intercalée entre plusieurs autres, elle lui apparaîtrait comme un sursis. Mais comme il n'y aura pas de double fond et qu'aujourd'hui ses idées resteront là où elles se trouvent, elle tripote la petite tranche de citron posée sur le rebord de la tasse. Le visage de Laure lui revient. Elle revoit sa petite bouche se tordre de surprise, découvrant avec stupeur cet agrume posé dans les soucoupes de son service à thé. Ses poupées avaient été très déçues, lui avait-elle expliqué du haut de ses cinq ans au moment où la petite goutte lui avait sournoisement éclaboussé l'œil. Elle avait alors levé les bras et qualifié le fruit jaune d'arme redoutable pour les goûters de fin d'après-midi. Une tablette de chocolat avait aussitôt étouffé l'affaire et jamais plus un autre fruit de ce genre ne lui avait-il fait envie. La couleur ne justifiait plus ses choix.

À ce souvenir, Viviane sourit et presse le citron au-dessus de sa tasse. Il éclate. À petite dose, son émulsion est puissante. Avec le bout de la cuiller, elle perfore la chair parsemée de minuscules alvéoles. Un petit nuage s'en dégage. Il s'ensuit aussitôt une sensation de brûlure au bout de son doigt, juste entre la peau et l'ongle, pour se propager, très vite, d'un sens à l'autre. Du chatouillement des narines à la salive qui soudainement s'accumule dans sa bouche.

Le zeste de citron ne passe certes pas inaperçu. Il condense à lui seul la fraîcheur de ce moment et c'est finalement ce que Viviane apprécie par-dessus tout.

Projection

La projection s'intitule *Petit poison*. Dans la salle, le silence est lourd. Tous les yeux sont rivés à l'écran. Les mains restent crispées sur les accoudoirs. La tension est palpable. Il s'agit d'un documentaire traitant des problèmes reliés à la rareté de l'eau potable dans les pays défavorisés. Loïc avait acheté depuis quelques semaines déjà ses billets. Cet après-midi encore, il pensait à cette projection avec une certaine hâte. Lorsque les lumières de la salle s'abaisseraient, il pourrait enfin se laisser prendre par les images et peut-être que ses pensées, elles aussi, arriveraient à se perdre au milieu de toutes ces voix sans que ça ne lui demande trop d'efforts. Les jours précédents, il avait fait en sorte de tout prévoir, croyant que l'atmosphère festive du vendredi soir le protégerait et que la foule dans laquelle il se retrouverait lui permettrait de se détendre un peu.

À la sortie du travail, il s'était dit « un simple aller-retour ». C'était une manière de voir les choses. La seule qui lui donnait le courage de rentrer chez lui. Le métro était arrivé tout de suite. Il n'avait pas eu le temps de se pencher au-dessus de la voie pour entendre battre son cœur. Pour vérifier s'il tenait toujours le coup. Puis il s'était coincé entre deux passagers et avait fixé les jambes tremblotantes d'un vieillard qui avaient du mal à contenir les secousses du wagon. Leurs réactions étaient toujours en décalage. Le vieillard tanguait, la tête de plus en plus inclinée vers le sol. Loïc suivait l'affaissement de ce corps et espérait, en quelque sorte, ressentir le déséquilibre du vieillard. Ne serait-ce que par un simple étourdissement. Mais le vieillard était descendu et Loïc n'avait eu d'autre choix que de relever la tête jusqu'à la prochaine station.

Dans la rue, il avait marché lentement. Il avait respiré à grandes bouffées l'air frais, se laissant fasciner par le temps dénudé de feuilles. Arrivé devant son immeuble, la jeune femme qui l'attendait s'était placée près de lui. Loïc avait approché son front du sien et des larmes s'étaient mises à couler. Sur les joues de la jeune femme, sur les joues de Loïc. Ce n'étaient que des débuts de larmes qui s'épuisaient à mi-chemin à cause des vents de novembre. Des larmes sans voix que l'effort de ce vent tenait en équilibre. Trois années leur brûlaient la gorge et les yeux, et il ne leur restait que le doute qui donne la frousse, qui engourdit lorsqu'on craint de se tromper. Puis la pluie était venue comme pour adoucir les larmes et peut-être délier leurs lèvres. Elle leur avait redonné des couleurs, leur avait arraché

les mots qui n'avaient pas été dits. Avait effacé la pudeur aussi et les faux-semblants qui empêchent de se regarder en face lorsqu'une complicité disparaît. Peut-être était-ce parce qu'ils n'avaient eu ni crise ni mensonge. Peut-être aussi parce qu'ils s'étaient attendu à une déchirure très vive. Mais jamais Loïc n'aurait cru qu'une douleur pouvait être si sournoise, si envahissante. Sans donner d'indices précis qui l'avertissent de la fin, sans donner de raisons pour expliquer l'usure. Seulement une suite de rendez-vous manqués et un cœur qui n'était jamais tout à fait à l'heure.

La jeune femme était montée dans le taxi et avait passé ses doigts dans ses cheveux mouillés.

Sans se dépêcher, Loïc était reparti. Il avait repris le métro, comme prévu, sans oser retourner dans l'appartement après le départ de la jeune femme. Pas même pour y déposer son sac. C'est à cet instant que les billets avaient commencé à lui peser. Il n'arrêtait pas de penser à l'heure et à la date inscrites dessus. Cette projection avait été son objectif. Il avait préféré prévoir l'après de cette rencontre. Pourtant c'était lui qui avait insisté pour qu'elle parte un vendredi, en fin d'après-midi, sans s'avouer pourquoi il avait choisi ce moment. Le calme des dernières semaines avait été trompeur et il continuait de s'y accrocher.

Les deux heures de la projection lui ont semblé cinq minutes. Loïc a toujours ses deux billets à la main. Comme hypnotisé. La salle se vide et les quelques personnes qui restent dans le hall ont le visage animé. Les chuchotements l'enveloppent, mais ne parviennent pas à le tirer de son inertie. Il reste assis sur le banc de bois. En fait, il n'a pas bougé. Il n'a pas pu entrer dans la salle lorsque la foule s'y est précipitée pour accéder aux meilleures places. Tout le temps qu'a duré la projection, il est resté face à la porte. Il l'a vue s'ouvrir et se refermer. Puis s'ouvrir à nouveau. Et encore maintenant, il la fixe à la manière d'un automate que l'on aurait oublié de programmer pour aborder la suite. Sans que ses pensées l'assailent, sans que son cœur subisse de soubresauts. Loïc pense à la pluie, à la gouttière de l'immeuble, au son troué de chaque goutte qui doit, à cet instant, éclabousser le pot de fleurs en plastique jaune posé près de la fenêtre de la cuisine, laissé dehors depuis trop longtemps.

Objets

Elle aime les papiers peints. Les images, les gravures, les photos. Remplir ses yeux et surtout ne pas croire insolent le tic-tac de la pendule qui ne marque plus le temps, mais suspend l'indifférence du jour. Chaque après-midi, elle est assise à la fenêtre de sa chambre, en retrait, discrète et pétillante. Les regards des préposés glissent sur elle comme ces nuées d'insectes patineurs qu'elle observait, petite, à la surface du lac qui n'avait pas encore été brouillé par le tourbillon des moteurs. Maintenant, elle feuillette des magazines. Plusieurs heures par jour. La pile est posée à sa droite et lui semble toujours nouvelle et attrayante. Son pouce soulève le coin du papier glacé et entre chaque page s'insèrent des pensées qui ne s'ordonnent plus. Une fois le magazine refermé, elle le place à sa gauche. Enfin, lorsque le tabouret de bois est vide, elle se repose un peu, lève les yeux vers la fenêtre et observe les fleurs.

Quelquefois, une impulsion la pousse à se lever. Près de la fenêtre, elle envoie la main à une jeune femme entourée de trois enfants qui lui répondent aussitôt. Apaisée, elle retourne dans sa chaise et prend son album. Le papier qu'elle touche est plus rugueux. Dans les premières pages, les photographies ne sont pas plus grandes que des cartes à jouer. Les visages semblent toujours figés et lointains. Ensuite, leur aspect varie. Les scènes et les postures sont plus spontanées. Les gens sourient et elle aime les couleurs, les détails qui lui ravivent les yeux. Elle tourne les pages encore et encore jusqu'à ce qu'une jeune femme habillée de blanc prenne doucement l'album et le dépose sur sa table de chevet. Des larmes coulent et elle retire ses lunettes pour les essuyer. Elle sourit à l'infirmière qui lui prend la main et dit après un court soupir : « On est comme on est, on peut rien y faire ». Sans rien ajouter d'autre, elle reprend sa place dans la chaise, au creux de ses habitudes qui peu à peu ressemblent à une mécanique oublieuse du présent.

Tandis que l'horloge coucou chante, tout semble aller au mieux pour la vieille dame. Cette dernière ignore combien les négociations furent longues pour accrocher l'horloge dans cette chambre. Elle ne se rappelle plus s'être plainte du silence de la pièce, semaine après semaine, auprès de sa fille. Peut-être même ne s'est-elle pas entendue lui affirmer qu'on lui avait volé son horloge coucou. Celle-là même qui avait été accrochée au mur de sa cuisine, depuis sa grande maison donnant sur le Fjord jusqu'à son petit appartement au-dessus du

presbytère. Le jour où l'horloge s'est remise à chanter, la routine a repris son cours. L'inquiétude de la vieille dame n'a resurgi, après quelques mois, qu'au sujet de la décoration de la chambre jugée trop pâle, trop dénudée. Pendant tout l'hiver, plusieurs tentatives d'amélioration échouèrent. Ne sachant plus choisir, la vieille dame se débarrassait des pots de fleurs, des cadres et des coussins dès qu'elle retrouvait sa solitude et ne conservait que les papiers d'emballage dans lesquels ces objets lui avaient été offerts. Soigneusement, elle les plaçait entre les pages de ses magazines et passait sa main, de temps à autre, pour y atténuer les faux plis. Alors, un papier peint avait été posé et depuis, plus rien. Les jours et les semaines passaient, ravivant on ne sait comment son demi-sourire et ses yeux moqueurs.

*

L'horloge sonne neuf coups au moment où la vieille dame est reconduite dans sa chambre après le déjeuner. À la droite de son lit, des colliers de toutes sortes pendent au mur. Les plus précieux ont été retirés le jour où elle en a distribué un à chacune des occupantes des chambres voisines. Seules les perles de pacotille brillent maintenant dans le lot et ce sont celles-là qu'elle choisit ce matin. Elle passe le collier autour de son cou et examine sa silhouette dans le miroir. En suivant le contour de sa robe, elle ajuste les perles sous le petit collet de dentelle. Fierté, coquetterie, vestige d'apparat ? Ses pas vont et viennent près de la commode comme si elle cherchait une issue, mais le mobilier la contrarie. Où passer pour rejoindre la chaise près de la fenêtre ? Sa main lisse le couvre-lit et retourne se réfugier près de ses effets de toilette qui lui dictent, de nouveau, ses gestes dans les moindre détails. Les colliers sont repris et manipulés avec soin. Elle les essaie tous et, pour chacun d'eux, un rituel particulier les accompagne. La ronde se répète plusieurs fois et toujours ses doigts s'attardent sur les billes de bois comme si elle égrenait celles d'un chapelet. Jusqu'où ses ornements la reconduisent-elle ? Quels détours prennent ses pensées lorsque le peigne de plastique rose reprend la courbure d'une mèche indisciplinée ? L'usure pourrait trahir cette gestuelle mais non, seule quelquefois l'impatience l'altère, sans pour autant en affecter la précision. Elle vit à travers ses vieux objets qui ne savent pas mentir.

L'affaire est dans le sac

Bien que courtois, les échanges entre les employés semblent de plus en plus neutres à mesure que le rez-de-chaussée approche. La sonnette tinte, les numéros s'éteignent. Sourires, signes de tête, brèves paroles. À la sortie de l'ascenseur, les pas se dispersent, le temps de chacun est compté. Pour Pauline, l'humidité de novembre semble plus appropriée que l'éclairage aseptisé de la banque pour profiter de sa pause. C'est avec plaisir qu'elle pousse sur la porte tambour. Le changement d'air l'anime. Elle marche dans la rue et bientôt mastique la dernière bouchée de son *Shich Taouk* qu'elle avale machinalement. Du bout des doigts, elle rejette le papier dégoulinant de sauce en prenant garde à ce qu'il n'effleure aucun manteau. Entre midi et treize heures, cette portion de rue est très fréquentée. Les passants jouent des coudes pour se frayer un chemin et l'endroit le plus sûr pour manger sans se faire bousculer demeure encore près de la poubelle. C'est du moins celui que Pauline choisit aujourd'hui.

En face, la vitrine renvoie la fatigue de ses petits yeux noirs en boutons de bottine. Ils apparaissent à contre temps à la hauteur du E et du U de l'enseigne clignotante : NOUVEAUTÉS. Cette année, la mode est aux grands sacs. En cuir, en toile, en jeans, ils se portent sur l'épaule et semblent tous très profonds. Dans cette petite boutique spécialisée, la vendeuse les nomme cabas et ne cesse de vanter leurs vertus pour les nombreux déplacements des citoyens. Pauline hésite à en acheter un et préfère les observer à travers la vitre. Certains sont traversés par des boucles de ceinture en bronze ou alors, d'énormes breloques en ornent les diverses sections. Quelques-uns sont munis de deux ganses fines. D'autres, d'une large bretelle de cuir tressée. La variété est grande et Pauline se questionne beaucoup.

Parmi eux, un en particulier attire son attention. Il lui rappelle celui qu'utilisait sa grand-mère. Cuir souple en forme de banane, avec une large fermeture éclair le traversant, surpiqué d'une unique pochette sur le côté pour y ranger des clés ou un portefeuille. Autrefois, il comblait les besoins de toute une semaine tandis que maintenant, il serait à peine assez grand pour contenir les effets d'une seule journée. Ceux que Pauline transporte en prévision du temps qu'il fera, de la date d'échéances de ses livres de bibliothèque, du film loué ou du magazine prévu pour les moments creux des transports en commun. S'y additionnent souvent une tasse thermos, une bouteille d'eau, un téléphone, un lecteur de musique, une

débarbouillette mouillée, une brosse à dents et quelquefois un léger en-cas, pour se prévenir des fringales matinales. Parce qu'après tous ces préparatifs, elle n'a jamais le temps de prendre un vrai petit déjeuner. Sa carte de métro en main, elle descend à la course les quatre étages de son immeuble. Lorsqu'elle la glisse dans le lecteur, son élan est freiné par la barre de fer qui lui compresse l'estomac. Démagnétisée. Elle doit alors rebrousser chemin et faire la file. Ses bras chargés la gênent dans ses mouvements. Elle incommode souvent les autres usagers et se confond en excuses. Ce scénario se répète à l'entrée et à la sortie du wagon, dans la rue, dans le hall de la banque, dans l'ascenseur, dans le vestiaire, dans les toilettes, et ce, matin et soir.

Mais l'heure avance et Pauline ne se décide toujours pas. Elle jette un dernier coup d'œil à la vitrine en se disant que ce sera pour un autre jour. En réalité, elle ne sait pas vraiment ce dont elle a besoin. L'estomac un peu chamboulé, elle se fraie un chemin à travers la foule. Sort une gomme. Elle n'aura sans doute pas le temps de se brosser les dents. Son après-midi se dessine clairement jusqu'à trois heures. Ensuite viendront les rendez-vous avec les clients.

Devant la banque, elle jette sa gomme dans le cendrier, profite du vestibule pour ouvrir son manteau et replacer son insigne lui permettant d'entrer sans montrer ses papiers. En remettant un peu d'ordre dans sa toilette, elle remarque les saletés habituelles qui jonchent le sol et se dit que c'est un travail salissant que de maintenir la séparation entre l'intérieur et l'extérieur. Une fois assise à son comptoir, elle entre le numéro de sécurité et s'assure qu'elle a assez d'argent dans le tiroir-caisse. Plusieurs clients posent sur elle un regard insistant. Pendant les deux heures qui suivent elle compte, endosse, encaisse et sourit. Ouvre et referme plusieurs tiroirs. Change de poste. Se rend derrière les séparateurs insonorisés. Elle rêve d'un bain chaud. Sa manche de chemise sent l'ail qu'elle n'a pas pu éviter. Enfin, sa dernière cliente se présente à elle dans le but d'ouvrir un compte. Pauline lui demande une carte d'identité et lorsqu'elle la voit fouiller dans son sac, elle lui dit du tac au tac : « Avec un ou plusieurs compartiments » ?

Par précaution

Le petit garçon attend que sa mère détourne les yeux pour se pencher et ramasser le gros bouton de plastique rouge. Aussitôt, il le frotte contre le velours côtelé de sa salopette et la couleur devient encore plus vive. Quelle trouvaille ! Il tient sa mère par la main et de l'autre, il serre très fort le bouton rouge. C'est la première fois qu'il en possède un si gros, si neuf. Il sait qu'il ne pourra le montrer à personne ou alors, seulement à sa gardienne. Mais l'attente est encore longue avant samedi soir prochain. Il le glisse dans sa poche sans se décider à le lâcher. Ses doigts le pressent si fort que les petits trous s'impriment contre son pouce. Il a peur de l'oublier. Il craint qu'en le laissant tomber au creux de sa poche, une fois arrivé à la maison, il n'y repense plus du tout. Que sa mère le trouve et le jette. C'est ce qui était arrivé avec la petite clef dorée. Son plus beau trésor. Il l'avait posée sur sa table de nuit, bien en vue et le lendemain, elle n'y était plus. Cette fois, il sera plus malin. Il se glissera dans la salle de lavage, ouvrira le grand placard et l'enfouira dans la boîte à boutons. Un de plus, un de moins, quelle différence cela fera-t-il ? Elle doit déjà en contenir des centaines et des centaines. Ainsi, il sera le seul à savoir qu'il s'y trouve. Et un jour, peut-être demain ou jeudi, il demandera à maman de jouer avec les boutons. Il construira une grande autoroute et sa plus belle voiture de course tournera autour du gros bouton rouge. Mais peut-être qu'avant, il le passera sous l'eau du robinet avec une goutte de savon. Juste pour avoir l'esprit tranquille.

À la dérobée

Ils sont une douzaine. Tous assis la tête haute. On croirait à une réunion secrète. L'espace entre chacun d'eux permettrait à un nouvel arrivant de prendre place aisément, de s'immiscer dans leur cercle. Mais cette idée ne traverserait pas l'esprit de quiconque. Leur prestance intimide et parfois inquiète bien des gens. On dit des chats qu'ils ont neuf vies. Ceux-ci, par l'ambiance pleine de mystère qu'ils dégagent, doivent s'approcher de leur dernière. Peu de gens peuvent se vanter d'avoir eu l'occasion d'admirer un tel spectacle, sauf peut-être cette femme menue qui passe fréquemment sur le trottoir à toute heure du jour. Mais, en cet instant, ce sont les félins qui l'observent du coin de l'œil, sans bouger une seule moustache. Elle passe devant eux sans bousculer l'ordre établi, presque complice.

À la voir manier son bâton de bois, on ne la croirait pas du tout en train de fouiller dans une poubelle. Elle le sort, le replonge jusqu'à ce qu'il heurte un objet en vitre. Puis sa main s'enfonce sans dédain à travers les déchets. Adroite, sereine, elle ne prend que ce dont elle a besoin et si par mégarde un déchet vient à tomber sur le trottoir, aussitôt elle le remet dans la poubelle. Mais malgré la vivacité avec laquelle elle accomplit sa tâche, son corps demeure incliné comme si elle était toujours en deuil, traînant derrière elle son caddie rempli de cannettes et de bouteilles. Les gens du quartier la nomment la dame au chapeau parce qu'ils n'aperçoivent jamais son visage.

La nuit vient de tomber et la protège, en quelque sorte. Elle poursuit sa ronde sans bruit, s'éloigne des félins, change de rue et dirige ses pas vers une voiture garée près du trottoir. Sur les vitres, une légère buée, quelques traces. Un peu plus loin, un homme tient une vieille dame par le bras. Alors, la femme au chapeau se fait encore plus petite qu'elle ne l'est, reste cachée derrière une poubelle et écoute, observe. L'homme parle d'une voix sonore. Il tente d'apaiser la vieille dame. De petits nuages se forment après chacune de ses paroles et très vite disparaissent dans l'air frais. La femme au chapeau ne distingue pas le regard de la vieille dame, mais observe le mouvement de son corps qui semble vouloir se détacher de la scène. L'homme lui presse le bras, la fait presque vaciller tant son corps semble s'obstiner. Il l'incite à s'engager dans l'allée qui borde l'imposant centre pour personnes en perte d'autonomie mais la vieille dame s'y refuse. L'homme insiste.

Derrière eux, un souffle irrégulier s'écrase contre la vitre de la voiture. Des sons aigus, persistants, proviennent de la banquette arrière. De sa cachette, la femme au chapeau les entend elle aussi et perçoit le trouble de la vieille dame qui augmente. Elle remarque que toute son attention est portée vers la voiture tandis que l'homme continue de l'en détourner le plus possible. Enfin, la vieille dame cède. Elle se tourne complètement et, à regret, quitte le trottoir. Sa canne vibre à chacun de ses pas et bientôt une lourde porte se referme sur eux. Peu après, l'homme ressort d'un pas léger, grille une cigarette et lorsqu'il croit le moment venu, ouvre la portière et s'empresse de se débarrasser du chien. Il démarre et quitte la rue.

La femme au chapeau n'a toujours pas bougé. Le chien trépigne à droite et à gauche sans même ressentir sa présence. Il n'entendra pas non plus le tintement de son caddie lorsqu'elle quittera sa cachette. Pendant toute la nuit, il demeure dans les parages, ne poussant pas plus loin son exploration des lieux. Il tourne en rond sur le trottoir, le museau au plus bas. Près de lui, les félins rodent sur un territoire qui leur appartient. Jusqu'au petit matin, chacun continue de s'affairer. Mais vient le moment où tous doivent s'interrompre. Alors, des sacs sont attrapés au pas de course et lancés d'un geste vif. Un élan puis des pieds et des mains se cramponnent au rebord de métal. Ça recommence. Toute la journée, toute la semaine, toute l'année le camion avance, ralentit, recule près des ordures ménagères et cela, juste après que des mains ou des pattes s'y soient glissées pour recueillir ce dont elles ont besoin.

Quatre minutes trente-huit

Octobre. Laurent piétine depuis bientôt une heure. Il va d'une pièce à l'autre, arpente le salon en long et en large, anxieux, comme s'il attendait un signal pour pouvoir arrêter cette ronde. Puis sans qu'aucun signe ne laisse présager un tel geste, il attrape ses clés et sort en claquant la porte. Arrivé sur le trottoir, il prend un temps d'arrêt, fait glisser son pouce sur le *Ipod* et reste immobile jusqu'à ce que la musique l'enveloppe. Lundi, mercredi...ou un autre jour ? C'est du pareil au même. Le contact d'un après-midi de semaine est pour lui une expérience incroyable. Difficile à soutenir. Il sait que tôt ou tard il devra sortir de chez lui. Cette évidence s'impose comme une nécessité. Ce n'est pas tant le fait de quitter son appartement qui importe, mais bien d'y revenir. Comme si, à son retour, la journée se trouvera nettoyée de tout tracas.

Laurent tente de s'accrocher à quelque chose de tangible. Il observe les gens qui eux aussi ont l'air de piétiner. Il se demande où ils en sont dans leur journée. Est-ce une pause, l'entre-deux d'un rendez-vous ? Comment se sentent-ils lorsque la somme des efforts pour se maintenir dans le creux des après-midis, sans laisser transparaître leur difficulté à encaisser les heures de plus en plus nombreuses, résulte en un bonus de quelques minutes de liberté ?

Sur le coin, deux enfants d'âge scolaire sont accrochés l'un à l'autre. Concentrés sur le clignotement de la petite main rouge, ils n'aperçoivent pas Laurent qui les regarde s'éloigner avant de s'engager dans la direction opposée. En face, les petits commerces et le restaurant vietnamien sont déserts. Seul le propriétaire du dépanneur est visible, accoudé sur la porte. Confortable. Presque irréel pour Laurent qui réussit à attraper son sourire juste avant qu'un camion de livraison n'arrive à toute allure et ne le fasse disparaître. Aussitôt, sa jambe droite commence à se trémousser et au moment où il y transfère tout son poids, la gauche se met de la partie. C'est plus fort que lui : l'odeur du diesel l'incommode. Il traverse et marche sur la portion de rue qu'il connaît par cœur. Son regard glisse le long des façades.

Il passe devant la porte du nettoyeur qui demeure ouverte jusqu'à tard en novembre. Les vitrines sont très grandes. Dans tout le quartier, ce sont les seules dégagées d'enseignes de toutes sortes et de grillages. Il remarque pourtant leurs teintes grises. Derrière, les employés circulent au ralenti. Sans lever la tête ou presque. Leurs gestes sont d'une précision

mécanique et Laurent les observe le temps que la vitrine change et devienne celle d'un autre commerce. Sans se presser, il continue au rythme de la musique. Tente de se convaincre qu'il utilise de manière profitable son après-midi et repousse le sentiment de culpabilité qu'il éprouve à se retrouver dans la rue au lieu de pratiquer son piano.

Il a du mal à supporter la transition du jour. Le contraste se produit lorsque les aiguilles de l'horloge se séparent. Que la petite prend les devants. Que le un succède au douze. À partir de cet instant, les heures dégringolent sur une pente qui lui semble toujours de plus en plus à pic, jusqu'à ce que les aiguilles aient repris la stature droite du six. Devant les bâtonnets d'un cadran numérique, l'effet s'amplifie. Osant à peine se toucher, leurs fines extrémités offrent un équilibre si précaire qu'elles obligent Laurent, en cet instant, à détourner son regard de la façade de la banque où trône ce genre de tableau lumineux. C'est ici que se termine la moitié de son trajet. C'est ici aussi que prennent fin les deux premières pages de la *Berceuse* de Chopin qu'il écoute. Deux coins de rues. Deux pages de musique. Quatre matinées de travail. Lire les notes, mettre les doigtés, compter. Augmenter la vitesse. Doucement. Pour que chaque doigt sache où aller. Pour que chaque note trouve sa place. Au bon endroit. Sans déborder. Laurent arrête la musique, traverse l'intersection et revient sur ses pas.

Malgré le malaise qui l'habite, cette escapade demeure possible parce qu'il respecte une certaine contrainte. C'est-à-dire qu'il conçoit, pour chaque pièce musicale travaillée, un trajet concordant avec sa durée. Le premier jour, il commence par le faire en écoutant toute la pièce. Par la suite, selon la partie qu'il arrive à jouer, il refait cette distance mais stoppe la musique au moment où ses doigts ne la reconnaissent plus. Il continue alors sa promenade en poursuivant la mélodie dans sa tête. Sans sauter de mesure. En restant concentré malgré l'animation de la rue. Le contraste lui plaît. Même si le rapport est souvent farfelu. Ce petit scénario ne se déroule jamais sans qu'à plusieurs moments, il bute sur un passage. Alors instinctivement, il ralentit. Cherche ce qu'il lui manque. Quelquefois il poursuit sa marche, sachant très bien qu'il a passé par-dessus plusieurs lignes. Et ce dont il se souviendra, au cours de ses pratiques, ne s'apparentera plus à un espace noir mais à une silhouette reconnue au loin, au motif d'une chemise africaine portée par une voisine discrète et souriante ou encore à une assiette de carton blanc tachée d'huile sur laquelle il a marché. L'après-midi lui semble alors moins vertigineuse et lorsqu'il retourne au piano, ses doigts se promènent sans

que sa nuque se coince sous un effort exagéré. Les angles d'une mesure ardue peuvent alors rejoindre le rugissement d'un raccommodage bitumineux insensé. Supporté par ces images, Laurent poursuit son travail, égalise et atténue peu à peu les maladresses. Comme si, sous ses doigts, il construisait non plus un objet précieux, intouchable, mais bien un espace malléable aux rebondissements imprévisibles.

Un seul coin de rue le sépare maintenant de chez lui tandis que sa mémoire déroule les deux dernières pages de la *Berceuse*. Le thème se répète, se décuple en un flot de plus en plus dense. Les notes de la mélodie semblent se distancier les unes des autres, mais Laurent sait bien que la durée des mesures ne s'élargit pas. Que seul le dessin devient plus compact. Que même si le nombre de notes augmente, elles doivent toutes tenir dans le même laps de temps. Enserées les unes aux autres. Parmi elles, certaines devront être timbrées tandis que d'autres passeront tout à fait inaperçues. Il franchit bientôt les quelques pas qu'il lui reste avant d'ouvrir sa porte. Au dernier moment, il se retourne, jette un coup d'œil et, dans la lumière tiède d'octobre, il voit un écureuil traverser la rue avec une tranche de pain à moitié grignotée coincée entre les dents. Le petit animal poursuit sa route, décidé à se mettre à l'abri pour savourer sa collation, et Laurent ne se décide à rentrer chez lui que lorsqu'il le perd définitivement des yeux.

Mauvaises fréquences

Irsa soupire par petits coups. La honte. Pleurer sous la clarté des lampes est pire que pleurer dans la noirceur. Le contour des lèvres s'élargit, les paupières se gonflent. Les traits du visage perdent leur définition. Dans ces moments, elle a toujours la désagréable impression que quelqu'un l'observe à son insu. Elle se sent piégée. Ces coups d'œil s'enfoncent profondément en elle et bien qu'ils soient inventés de toutes pièces, ils amplifient le doute qui la guette au détour de chaque pensée. Continuellement, Irsa subit la présence de témoins oculaires : amis, collègues de travail, voisins, membres de sa famille, inconnus croisés dans une file d'attente, à la caisse d'un supermarché ou dans une boutique de vêtements.

Tôt ou tard, ils finissent par déstabiliser ses choix, la rendant vulnérable et la plaçant à tout coup dans une situation précaire qui lui demande l'énergie du désespoir pour conclure et passer à autre chose. Mais à qui peut-elle s'en prendre, sinon à elle-même ? Avec le temps, ces regards la plongent dans un vertige qui l'empêche d'agir. « Sois constante, sois concrète, réagis ! S'il te plaît, arrête de bifurquer, c'est invivable. » Conseils qu'Irsa tente de mettre en pratique. En effet, depuis qu'elle est toute petite, son père lui répète qu'ils ont la même maladie. Comme une névralgie chronique qui exige une lutte de chaque instant. Face à ces courants d'air viciés qui lui arrivent de toute part, Irsa n'a en tête que l'image d'une coulisse de trombone qu'elle fait glisser au plus loin pour recracher ce surplus d'air qui sans cesse la fait trembler.

Alors, pour s'en sortir, elle dresse des bilans. Observe le rythme de ses journées pour voir si elle parvient à en boucler une seule qui soit satisfaisante, où elle puisse inscrire le travail accompli avec sa part de succès et de ratage. Mais ce soir, c'est plus fort qu'elle. Malgré les lumières ouvertes et les portes verrouillées avec soin, elle craque, assise au milieu de son lit, sans même avoir pris le temps de se glisser sous les couvertures.

Depuis plusieurs semaines, les coquerelles lui font la vie dure. La propriétaire refuse d'intervenir. Leur nombre et leur taille ne cessent d'augmenter. Dès la tombée du jour, Irsa se sent prisonnière. Sa démarche est vacillante. À la pensée que ces intruses circulent à leur gré, dans son appartement, elle frissonne et n'arrive plus à poursuivre ses activités. Tapiées à l'ombre des assiettes, les indésirables bestioles n'attendent qu'un regard impromptu de sa

part pour s'infiltrer, toujours plus loin, au cœur de ses habitudes. Elles ont pris le monopole de l'unique endroit où Irsa avait une marge de manœuvre, où elle arrivait à reprendre pied, à trouver un certain équilibre. Il y a quelques jours, elle a lu qu'un de leur plaisir consistait en un frottement de leur carapace contre les parois étroites où elles aiment à se faufiler et depuis, sa terreur s'est multipliée jusqu'à ce qu'elle en soit venue à entendre ce grincement, à ressentir ce frôlement insidieux dans tout son être.

Irsa partage difficilement ses peines et le lieu où elle tente de les maîtriser doit absolument lui appartenir. De ce fait, sa mémoire est phénoménale. Toujours certaine de l'endroit où se trouve chaque chose, et ce, malgré son habitude de tout déplacer, dix, vingt fois par jour. Elle connaît le nombre exact de chaussettes solitaires qu'elle possède, la quantité de boucles d'oreille manquantes dans son coffret. Et l'endroit où traîne son baume à lèvres, indispensable pour redéfinir l'expression de son visage dans les secondes qui suivent les instants critiques, comme ce soir, ne lui est jamais inconnu. Pourtant, elle ne calcule rien. Le contenu de chaque tiroir lui apparaît sans effort, tout comme les inégalités du plâtre, les fissures du plancher ou les taches sur les murs qu'elle détecte avec facilité. Aucun jour ne se passe sans qu'elle remarque un ajout au décor. Depuis quelque temps, ce sont de petites gouttes brunes laissées ici et là derrière le fourneau, dans les armoires, sous l'évier, entre les pots à épices. Au début, elles étaient isolées, mais maintenant, certaines sections se détachent, plus denses, assombrissant la clarté de ses matins qui ne la protège plus de ces apparitions furtives.

Les minutes passent et son débordement s'est peu à peu transformé en une hantise d'avoir les yeux marqués par ses pleurs. Elle se concentre de toutes ses forces. Sèche ses larmes. Applique une couche protectrice sur ses lèvres aux arômes fruités. La lumière lui semble moins forte, moins agressive. Son corps se balance d'avant en arrière. Doucement, elle se calme et distingue sous ses doigts les petites boules en plastique, de toutes les couleurs, qu'elle manipule avec habileté. Elle les enfonce une à une jusqu'à ce que l'aiguille disparaisse complètement dans la tomate porte-épingles. Ce soir, le rouge du tissu se fait de plus en plus présent entre les têtes d'aiguilles, si bien qu'elle doit recommencer souvent les expressions en pointillé qu'elle forme machinalement pour essayer de se calmer. Bouche souriante, bouche déçue. En zigzag, toute droite ou assombrie par une dent cariée. Elle devra

bientôt en acheter d'autres pour remplacer celles qui, par dizaines, percent le mur de la cuisine et retiennent dans un piétinement morbide le mouvement incessant, irrégulier et infatigable des pattes et des antennes qui martèlent le plâtre sans bruit, avec ce tout petit battement d'air qui la fait frissonner de la tête aux pieds dans son pyjama de flanelle.

Sur la banquette

Au café *Les gâteries*, la banquette de bois longe le mur de pierre sur toute la profondeur de la pièce. Une dame s'y installe dans une réserve calculée. Elle connaît son affaire. Doucement, elle glisse d'une place à l'autre jusqu'à ce qu'elle se retrouve près d'un jeune homme à l'air tranquille. Elle dépose son chapeau sur la table. Sa poitrine se gonfle. Une grande expiration s'ensuit et colore ses joues. Elle observe avec attention le livre posé devant le jeune homme. La main rapide qui noircit une page. Le bras qui glisse furtivement sous la table pour tâter les boucles trop longues des lacets. Et enfin le visage, où elle s'arrête quelques instants. Le jeune homme lève la tête. Politesse ? Trop grande proximité ? Ça n'a déjà plus la moindre importance.

La dame n'attendait que ce moment et dans un empressement, elle se raconte. Sans difficulté. Passant de Goethe à Venise, de la Suède à ses soixante-dix-huit ans. Tout n'est qu'anecdote, bavardage et fuite en avant. Ses bras font de grands moulinets et la propulse toujours plus près du jeune homme qui n'a d'autre loisir que de fixer ses ongles rouges et de suivre le lourd pendentif qui rebondit sur sa poitrine. À peine le temps d'une gorgée d'eau et la voilà repartie, prévoyant toujours la suite qui arrive sans peine.

Peut-être est-ce dû aux surfaces étincelantes d'inox ou au long miroir posé au-dessus du comptoir qui lui font face ? Ou alors aux petits losanges de *stainless* qui décuplent et exagèrent chacun de ses gestes ? Peut-être est-elle aveuglée par ces multiples reflets qui, de toute part, exagèrent le contour de son corps, de ses traits, de sa bouche ? Mais malgré tout cela et le boucan qu'elle mène, elle semble passer tout à fait inaperçue. Comme s'il y avait un écran posé entre elle et le jeune homme. Ce dernier n'a que faire de son babillage et depuis quelques instants déjà, il glisse lui aussi jusqu'à ce qu'enfin il se retrouve à la toute dernière table. Mais la dame continue de discourir et le jeune homme s'éclipse sans doute plus vite qu'elle ne l'aurait voulu. Si vite qu'il ne l'entend plus lorsque la porte se referme sur sa mince silhouette et qu'enfin elle murmure son prénom. Armène. Elle le répète plusieurs fois tandis qu'elle baisse les yeux et fixe ses mains agrippées au parapluie oublié sur la banquette.

La serviette

La serviette bleue est accrochée près du lavabo de la salle de bains, pliée en deux, sur un anneau de plastique. Camille aperçoit aussi la petite tablette de verre où sont alignés une dizaine de contenants. Il est tôt et pourtant elle se sent déjà fatiguée. Dans le corridor, la lumière du matin s'infiltré sous les portes et par les fissures des châssis. Elle laisse apparaître des particules de poussière qui se déplacent doucement dans l'air. C'est la seule chose qui semble bouger autour d'elle. Le réveil lui semble toujours être une chute de trois étages. Elle se lève. Va directement dans la salle de bains. Ouvre le robinet et s'asperge le visage. Ensuite, elle pose la main sur la serviette raide de saleté, rude et croulée. Sa main tremble. Elle laisse finalement l'eau dégouliner sur le col de son pyjama et relève la tête pour se regarder dans le miroir.

« Enlever la serviette et y verser beaucoup de savon, du javellisant ou alors tout simplement la jeter ». C'est ce à quoi elle pense tandis que l'eau du robinet continue de couler. Puis elle se tartine le visage de crème. Elle repasse plusieurs fois au même endroit. Contourne ses yeux avec précaution, se rince les doigts et referme le robinet. Les cernes du lavabo apparaissent, forment différentes couches. Les dépôts pâlissent à mesure que s'élargit la cuvette. Un peu comme l'ombre des portes entrouvertes, ce matin, que le soleil découpe sur le mur vierge et qui s'estompe à mesure que le cadre s'élargit. Camille observe la nouvelle perspective qui s'offre et s' imagine ce que ce serait si l'entrée des pièces se trouvait sur ce mur.

Lorsque Camille arpente le corridor, elle s'approche le moins possible des portes. Elle frôle le long mur aveugle qui ne s'ouvre sur rien, pas même sur une prise électrique. Même la nuit elle suit ce point de fuite imaginaire qui la guide lorsqu'elle traverse le corridor sur le bout des pieds comme une revenante. C'est un corridor où s'accumulent les souvenirs et où les pas tentent de piétiner la mémoire. À traverser cinq portes, elle a bien le temps de se perdre un peu dans ses pensées.

Combien de dimanches ont passé ? Elle se souvient en avoir compté trois ou peut-être quatre, mais très vite, ils sont devenus tous semblables. Chaque dimanche, elle commençait son ménage après avoir bu un café. Tous les placards avaient été passés au peigne fin si bien

qu'au fil des semaines, elle s'était retrouvée encerclée, prise au piège devant tant d'objets inutiles qu'elle souhaitait voir disparaître. Pour chacun d'eux, elle découvrait les boîtes et les étuis dans lesquels il avaient été achetés. Des emballages, aux intérieurs moulés de polystyrène et de papier bulles, conçus expressément pour les protéger de leur fragilité. Elle s'était finalement débarrassée de tout. Une fois le ménage terminé, elle avait repeint l'intérieur des placards et, depuis, chaque fois qu'elle passait devant l'un d'eux, à la pensée qu'ils étaient maintenant vides, une peur sourde montait en elle. Elle n'osait plus les ouvrir. Ni même imaginer la résonance que cela produirait si elle tournait l'une des poignées de porte.

Puis une marque s'était formée sur le mur du corridor. Juste à la hauteur des hanches. Cette marque rendait visibles tous les matins où son corps avait pris appui contre le mur. Chaque fois qu'elle revenait de la salle de bains. Chaque fois où elle ne pouvait s'empêcher de se retourner vers la serviette bleue après en avoir soulevé un coin. Exactement comme ce matin, où elle se surprend encore en train de marcher d'une porte à l'autre. Elle pensait pourtant n'avoir rien oublié. S'être débarrassée de tout. Mais la serviette était tombée derrière le lavabo et elle n'a pu s'empêcher de l'accrocher sur l'anneau de plastique, comme avant.

Sur la serviette, des traces laissées par une bouche pleine de dentifrice sont imprimées. Sur le coin et tout le long de la bordure en ratine. Elle peut presque compter le nombre de fois où cette bouche est venue s'essuyer sur la serviette. Cette bouche qu'elle connaît trop bien, qui lui manque tant, qu'elle espère encore et qui hante depuis des semaines cet appartement devenu de plus en plus exigü. Où chaque geste posé comme une entrave en amène un autre de force. C'est tout ce qui lui reste. Et chaque matin, ça recommence. Elle en soulève un coin, retire rapidement sa main. Puis tente de replacer la serviette dans sa position initiale. Elle égalise les deux épaisseurs et finalement s'en éloigne. Camille croit qu'à elle seule, la serviette a le pouvoir de garder présent le souvenir d'Antoine depuis qu'il est mort.

Le canapé

Il l'a reçu en cadeau pour une raison d'esthétique. Sa sœur voulait s'en débarrasser à tout prix. Elle tenait à éliminer le plus rapidement possible cet objet massif qui ne convenait plus du tout à son environnement où le confort cédait maintenant la place à l'épure jusqu'à la courbure du mobilier. Quoi de plus facile, et pratique surtout, que de l'offrir à ce frère qu'elle considère dénué de tout ce qui, à ses yeux, est synonyme de vie. Alors Ismaël a ouvert les bras et un canapé lui est tombé du ciel. Mis à part son lit, c'est son premier meuble remboursé. De ses fauteuils en rotin, trouvés dans les poubelles, il n'a conservé que les couvertures en laine qui l'ont si bien protégé, jusqu'à aujourd'hui, des mailles piquantes.

Petit, son salon ne peut maintenant accueillir que ce canapé qui trône au centre de la pièce comme un objet de luxe. Son rythme de vie en est chambardé. La première semaine, il s'y est installé pudiquement, de manière civilisée. Effleurant à peine l'accoudoir, il est resté agrippé à son livre, le dos bien droit. Une simple question d'habitude. Il jetait de temps à autre un coup d'œil par-dessus les pages sur le reste du siège. Soulagé d'être seul, de ne pas y apercevoir les pattes en forme de mitaines de la chatte espagnole offerte par la même occasion mais qu'il avait refusée par crainte de ne pas être à la hauteur d'une aussi importante responsabilité fraternelle. Et, un peu aussi à cause de son imposante fourrure dont les vertus câlines l'intimident depuis toujours.

L'idée de renouveler son mobilier ne lui avait jamais effleuré l'esprit si bien qu'au début, l'apparence de ce canapé le répugnait : massif, de mauvais goût et d'une couleur exécrable. Le motif du tissu représente un amoncellement de traits violets et rouge brique qui se croisent dans tous les sens. De plus, Ismaël n'arrivait pas à oublier la mollesse des coussins ainsi que l'état d'abrutissement et de passivité malade auquel il s'exposait en s'asseyant trop souvent dessus. Il craignait d'abuser d'un confort auquel il n'avait pas droit tout simplement parce que ce canapé lui avait été offert, et uniquement pour cela, il l'avait ignoré, préférant encore s'asseoir sur une des chaises en bois de sa cuisine.

Au fil des semaines, Ismaël s'est habitué à la présence de ce nouveau meuble. En fait, il était devenu difficile pour lui de faire comme s'il ne s'y trouvait pas puisque à chaque fois qu'il se rendait dans le salon pour consulter un ouvrage dans la bibliothèque, il devait le contourner.

Un après-midi, spontanément, il s'y était assis pour lire le journal. Le lendemain et le surlendemain, le scénario s'était répété. Et peu à peu, la durée de ses pauses a passé de vingt à trente minutes, et bientôt à quelques heures.

Ainsi, le canapé est devenu un lieu protégé. Privilégié. Où les possibilités de fabulations sont immenses. Prennent leur envol, trouvent leur essor. Loin des événements fortuits, sans risque de contaminations. Ismaël est arrivé, en quelque sorte, à transformer ce lieu en un terrain fertile, prétexte au vague à l'âme. Il prend maintenant un malin plaisir à s'y installer. Jamais auparavant la possibilité de parcourir ses pensées diurnes ne lui a été offerte sur un plateau aussi doré. Ce canapé lui permet désormais de se détendre à toute heure du jour.

En fait, ce que Ismaël préfère par-dessus est de pratiquer une détente active qui consiste en un repos du visage que son entourage, à ce jour, n'a jamais été en mesure de prendre au sérieux. La première fois qu'il a mentionné ce type de détente, sa sœur l'a regardé avec une expression étrange et par la suite s'est payée sa tête à chaque fois qu'il devenait silencieux pendant de trop longs moments lors de soupers familiaux. Se faisant un devoir d'expliquer à tous qu'il se « reposait le visage ». Donnant tous les détails sur les vertus de cet exercice qui consiste en un répit de cette surface, offerte sans relâche et sans protection à tout venant et qu'il est impossible de recouvrir lorsque les regards se font trop insistants et surtout trop nombreux. Elle termine toujours par cette remarque, qui met l'accent sur l'expression quasi inanimée qu'a Ismaël et qui, au fil des ans, ne s'accroît ou ne s'altère jamais vraiment. Malgré ces moments toujours un peu désagréables, il répète quotidiennement cette petite détente dès qu'il le peut.

Encore cet après-midi, Ismaël tire la couverture jusque sous son menton en prenant soin de bien la coincer entre ses pieds. Son humeur est au beau fixe et il profite de cette accalmie pour se reposer un peu. La rumeur de la ville est faible. Il ne souhaite, pour seul divertissement, qu'exploiter l'étendue de son corps qui s'ajuste parfaitement à la taille du canapé. Il sifflote puis murmure quelques paroles de chansons. Les voyelles s'accrochent comme elles peuvent et s'enfoncent dans les coussins moelleux. Il se force, malgré la douce gravité de sa posture, à garder les yeux ouverts pour profiter le plus possible de ce moment. Seul le haut de la bibliothèque est dans son champ de vision et bien sûr, la petite valise de tante Georgine posée dessus. La poignée forme un sourire prononcé et, de chaque côté, les

fermoirs lui font un double clin d'œil. Puis son esprit se renverse. Il dort sans rêve. Il dort sans bouger. La couverture se soulève à peine sur son torse presque féminin. Il dort pendant deux heures et lorsqu'il se réveille, il demeure étendu et attend que le jour baisse dans la crudité de ce décor. Dans le confort du somnambule.

D'un peu plus loin

Elle s'injurie. C'est tout ce qu'elle sait faire. Plantée sur le coin d'une rue, elle crie. D'une voix forte, d'une voix convaincante, elle se traite de tous les noms et semble si déterminée à passer son message qu'on le reçoit comme une gifle. Ça pince. On recule, on s'éloigne mais ça continue de vibrer. Avec son corps en porte-voix, elle nous regarde droit dans les yeux : *J'suis folle*. On détecte alors le premier mot sur lequel elle passe si vite. Celui qu'on ne peut entendre, juste deviner avant que ses lèvres ne recrachent l'insulte une fois de plus. Le *Je* ravalé qu'elle s'injecte, qu'elle garde pour elle, nous épargne alors de toute menace. Du bout des yeux on prend ses aises, soulagé de ne pas faire parti de la scène. On quitte l'état d'alerte qui nous avait si rapidement envahi et la responsabilité aussi, que l'on a cru inévitable à la voir s'insurger de la sorte sur notre passage. Promptement, comme sous l'effet d'une irritation ou d'une brûlure. On la laisse faire et très vite, on lui tourne le dos.

À s'y méprendre, sa silhouette ressemble à celle du petit bonhomme que l'on a longtemps observé dans des interludes télévisés. Dessiné à même la ligne qui le supporte, sur un fond d'écran monochrome, d'un bleu primaire. On le voyait avancer sur une ligne horizontale, sans perspective, parsemée d'embûches et d'obstacles. On aurait dit une graine de haricot sortie de terre. Formé de cavités pour nous signaler l'ouverture de sa bouche, d'une jambe, d'un bras, d'un œil ou de son nez. Et soudain, sous ses pas, la ligne se brisait et il tombait. Sa présence ne durait qu'un court instant pour remplir un trou, un vide dans la programmation de la chaîne télévisée. Une fois l'intervalle comblé, on s'en débarrassait aussi facilement qu'il était advenu.

C'est pour dire combien cette femme, elle aussi, semble dévorée par le sol. Attirée vers le bas sans qu'aucune autre direction n'émane de son être. Alourdie au point où ses semelles quittent à peine le bitume. Ancrée comme une pancarte qui dicte sa loi, qui oblige non pas à écouter, mais à faire entendre ce qu'il en est d'elle et de son ingérable statut. Chaque bout de trottoir qu'elle occupe devient une zone de forage où elle tente d'attirer l'attention des passants, mais son comportement les amènent plutôt à fuir.

Entre voisins, on échange des clins d'œil complices. On ne se fait plus prendre. D'autres peuvent blêmir à notre place. Ce qui nous intéresse maintenant, c'est de voir sous quelle

forme le malaise s'installe. On rit. Rougeurs ou grimaces, haussement d'épaules ou narines offertes au ciel. Quelques-uns retiennent même leur souffle. Chacun se soulève à sa manière et rares sont ceux qui s'adressent directement à cette femme. À la longue, elle ne se détache plus de l'univers familier qui est le nôtre. « Encore elle ! » se dit-on. Ou alors : « Voilà la folle qui crie ! » De plus en plus profondément, elle se dissout dans le cadre de nos habitudes. On marche à même cette voix qui a perdu tout relief. On la piétine.

Les soirs d'été, les nuits où la chaleur de la ville devient insupportable et où l'on troque la plénitude de quelques heures de silence contre un filet d'air, sa litanie nous poursuit. Dans l'engourdissement du sommeil, on se surprend à articuler sa phrase, en silence, comme une comptine qui nous hante et que, même en hurlant, on ne pourrait s'arracher de la tête. On imite le rythme, l'attaque de chaque syllabe qui s'insinue, sans oublier le *Je* qui siffle entre les dents, qui remplit d'air nos joues et fait *chchchch...* C'est le seul son qui sort de notre bouche. Même si on ne fait que mimer, le *chchchch...* résonne et l'on se rend compte que c'est de lui que provient l'agitation, le grondement sourd sur lequel elle prend appui. Il envahit tout notre visage et, à force de le répéter, il enivre presque. Par la suite, lorsque l'autre mot est lancé et que la tête s'avance, ce n'est plus nécessaire de faire aucun effort pour le laisser sortir.

Souvent, cette femme continue de crier, même seule. Elle lève le bras et sa voix monte vers une branche, jamais plus haut. Comme si le ciel n'existait pas au-delà de la toiture des immeubles ou de la cime des arbres, qui semble aussi perdue qu'elle à force de percer cette étendue infinie et narquoise. Et malgré sa voix rugueuse, son visage demeure impassible. Ses traits ne se durcissent pas. Lorsqu'on l'entend pour la première fois, on ne peut s'empêcher de fixer sa bouche. Par curiosité. On se demande comment une telle voix peut sortir si aisément. La force avec laquelle elle est projetée devrait inévitablement provoquer un serrement, un effort supplémentaire. Mais on ne voit rien. Ça sort et c'est tout. Ce n'est qu'avec le temps et aussi poussé par un désir si vif et parfois trompeur, que l'on remarque l'incohérence sur son visage. Sans que l'on parvienne à expliquer ni à comprendre tout à fait son désarroi. Et c'est peut-être ça, justement, qui nous pousse quelquefois à regarder au ralenti, à regarder d'un peu plus loin. Ne serait-ce que pour entendre une fois pour toute cette voix qui trébuche toujours sur le même mot.

Spécial du jour

Laurie passe ses doigts sur le menu. Les lettres sont imprimées sur la paroi intérieure de plastique et dédoublent légèrement le *Spécial du Jour*. Elle fixe des yeux le décalque et les repasse plusieurs fois sur les caractères tapés à la machine. Un peu comme le jeu du dessin à la mine de plomb frottée sur des feuilles que l'on s'amuse à étaler sur les rainures d'un plancher, sur les anciens cadrans d'un téléphone à roulette ou sur les bouches d'aération d'un calorifère. L'heure tardive augmente ce genre de réflexe.

On pourrait croire qu'elle est là pour se détendre. Mais une tension la mobilise. Une tension qui l'éloigne d'elle-même. On le remarque à ses pieds, bien campés sur le sol, à sa main, agrippée au rebord du comptoir et aux traits un peu fixes de son visage. Une position qui semble lui être familière. La musique la rend triste ce soir. Elle semble sortir de nulle part. Elle s'intensifie, se perd. « Il y a de la friture sur le poste de radio. La ligne de métro passe juste en dessous ». Laurie aurait eu envie de répondre que le service de transport est interrompu à cette heure, mais elle n'a pas eu le réflexe d'ouvrir la bouche devant la serveuse et s'est contentée d'aller s'installer bien au fond, dans une loge.

À tout moment quelqu'un pourrait entrer dans le restaurant. S'asseoir près de la fenêtre. Demander une salade. C'est en fait ce que Laurie espère, mais la nuit s'annonce trop calme. Seules les pales du ventilateur font onduler les rideaux et réussissent, de temps à autre, à chasser les mouches qui s'agglutinent sur le zinc. Elle demeure persuadée que si elle n'entendait pas cette régularité mécanique et, au loin, les quelques voitures qui passent, elle suffoquerait. Il n'y a pourtant qu'une illusion de vent, mais cela lui suffit.

Elle a l'habitude des restaurants plus animés. Où les visages ont atteint ce degré de fatigue nécessaire au laisser-aller. Un simple haussement de sourcils devient révélateur. Un pied se lève, le coin d'une bouche se contracte. Un doigt pianote sur une table. Des regards restent accrochés aux dos des cuillères. Ou alors, une silhouette se ressaisit après avoir piqué du nez en attendant un plateau de frites. Laurie reconnaît bien ces attitudes et parfois, elle envie leur désinvolture. L'état d'alerte dans lequel elle se tient durant ses heures de travail la quitte difficilement. Elle ne parvient jamais à se débarrasser de cette fausse position de départ qui ne la retient ni ne l'engage vers quoi que ce soit.

Délicatement, elle sort le menu de son enveloppe. Les lettres se détachent sous ses doigts. Comme si le papier n'existait plus que pour les faire tenir ensemble. Elle trouve toujours amusant de lire cette section. À partir de quelle heure le spécial de la veille prend-il fin et quand le suivant entre-t-il en vigueur ? Et si elle commandait cette soupe de coquillettes ? Non, elle se contente de siroter le café que la serveuse lui a apporté. Après quelques gorgées, le liquide lui brûle déjà l'estomac et la sort peu à peu de sa torpeur. Comme s'il lui avait fallu un goût désagréable pour la faire resurgir, pour lui permettre de passer à autre chose.

Tandis que la serveuse regagne son tabouret, Laurie la contemple. Ses yeux passent du corps de la serveuse à l'image qu'il projette, sur la fenêtre du restaurant. La serveuse avance en se traînant les pieds sur le linoléum. De temps à autre, les phares des voitures se reflètent à l'intérieur, mais ils balayent le restaurant si vite qu'un seul battement de cils suffit à les chasser. Laurie s'agrippe au rebord du comptoir avec plus de force et ferme les yeux. Peut-être y verra-t-elle apparaître autre chose que la silhouette longiligne de la serveuse ? Mais il n'y a rien. Lorsqu'elle ouvre à nouveau les yeux, la serveuse s'éloigne et disparaît dans la cuisine. C'est maintenant son visage qui se détache dans la vitrine du restaurant. Elle reconnaît l'expression figée qu'elle n'arrive plus à quitter. Exactement la même qui la hante lorsqu'elle se tient debout, tout le jour, enfermée dans cette cabine.

Laurie replace le menu dans son enveloppe. Aucune voix ne viendra étouffer ce grondement sourd qui la mobilise depuis qu'elle a quitté son travail où elle ne fait rien d'autre que d'attendre, que de se tenir prête à appuyer sur le levier de commande en scrutant le tunnel dans lequel s'enfonce le métro qui ne lui renvoie que sa propre image sur la paroi de la fenêtre, et où elle a le sentiment de se vider toujours un peu plus. Non seulement d'elle-même, mais de tout ce qui se capte à l'improviste. Et lorsque la serveuse revient vers elle, leurs regards se croisent mais en vain. Très vite toutes deux se détournent, déjà perdues dans leur reflet.

Un pas de côté

Sous les néons de la pharmacie, elle brille et se détache avec encore plus de netteté. La pigmentation révèle différentes inégalités ainsi que quelques poils. Bien que plusieurs clients le séparent d'elle, Monsieur Martinez se sent indisposé. Jamais il n'avait eu l'occasion de l'observer de si près ou alors peut-être la toute première fois. C'était un samedi et il était très tôt. Beaucoup trop tôt pour la plupart des gens. Boîte à lunch et journal sous le bras, il attendait le métro, emmitoufflé dans un chandail de laine. Comme la plupart des gens, il ne faisait attention à quiconque. Le calme des corridors était pour lui un prolongement de la nuit. Il songeait au train qui arriverait sous peu, sans la moindre bousculade. Malgré l'effort que ça lui demandait, il préférait sacrifier son samedi plutôt que d'affronter les lundis turbulents où la majorité des gens se rendent au travail.

Mais ce matin-là, un homme trapu, la tête haute et le col ouvert, sifflotait le long du quai. Il détonnait par rapport aux autres usagers. Une liasse de billets de loterie occupait toute son attention. L'homme les faisait rouler sur ses gros doigts, puis réajustait son foulard au motif *Burberry*. Il l'écartait d'une manière si affectée qu'il devenait impossible de ne pas remarquer l'énorme verrue qu'il avait à la base du cou. Mais pourquoi n'avait-il pas mis un pansement dessus ? Un sparadrap ou une gaze de coton ? Elle était à l'air libre, à la vue de tous et machinalement, le nabot passait de ses billets de loterie au foulard qu'il tirait exagérément comme s'il n'osait, lui-même, effleurer à la racine ce bombement de chair. Ça rendait la verrue encore plus repoussante.

Dès cet instant, Monsieur Martinez avait pris cet homme en grippe. Il le trouvait sans retenu et sans délicatesse pour autrui. Mais le pire, c'est qu'il le rencontrait maintenant plusieurs fois par semaine et que cet homme opinait légèrement du bonnet sur son passage. Ce signe semblait être une sorte de compensation offerte à ceux qui, par la force des choses, demeurent exclus de toutes confréries. Dès lors, Monsieur Martinez n'avait plus tiré avantage de ses trajets hebdomadaires où il puisait l'énergie pour poursuivre ses activités. Comme une sorte de répit obligé dans lequel il se laissait aller. Son attention grandissait. Sans cesse happée par des détails tout à fait anodins qu'il remarquait, qu'il cherchait même. Au point d'éprouver un malaise, une culpabilité, une honte à découvrir ce que les gens tentaient généralement de dissimuler.

Il essayait de demeurer discret mais il se rendait bien compte que trop souvent, son regard devenait insistant. Il basculait alors dans ce qui, jusqu'à ce jour, lui avait déplu chez de nombreuses personnes. Et le fait de ne plus tenir compte de certaines convenances sociales, comme par exemple la proximité que l'on conserve vis-à-vis des gens, le surprenait venant de sa part. La discrétion avait toujours été ce qui le caractérisait le plus. Ses proches et ses rares amis y faisaient souvent référence mais toujours en rigolant. De plus, il était stupéfait de remarquer à quel point il prenait plaisir maintenant à observer les gens. Son regard ne se voulait en aucun cas malveillant. C'était plutôt comme une curiosité qui augmentait de jour en jour. Une envie même d'aller vers des inconnus, qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. À la fois troublé par cette impulsion qui le portait malgré lui vers tous ces détails mais également par fait qu'il avait, sans vraiment s'en rendre compte, changé. Il le remarquait uniquement à la manière dont il s'assoyait, à la réception de l'organisme gouvernemental où, chaque samedi et dimanche, il travaillait. Depuis, son travail l'épuisait. Tous ces gens qui s'approchaient pour signer le registre, la résonance de leurs pas, la fréquence de leurs visites, tout cela maintenant l'intriguait. Il réalisait l'ampleur de l'établissement. La vastitude des lieux. Le bois qui craquait de partout. Même le soir, lorsqu'il était allongé dans son lit, il en percevait encore les échos. Les bruits insolites qui résonnaient à certaines endroits de l'immeuble, additionnés aux quinze années qui s'étaient écoulées depuis son embauche l'enveloppaient à présent, et l'empêchaient de trouver un repos bien mérité.

En cet après-midi, il se rendait bien compte qu'il n'était pas le seul à ressentir ce genre d'attraction. Tous, dans la file d'attente, avaient repéré la verrue. Ils s'y étaient attardés de la même manière que lui-même l'avait fait, quelques semaines plus tôt. Mais il y avait une différence dans le regard que l'on posait sur cette verrue. Elle venait du fait que l'inconnu n'essayait, en aucun cas, de la dissimuler. Et c'était justement ce qui expliquait le malaise.

Bientôt, celui dont on ne pouvait ignorer la présence accéda à la caisse. Contrairement aux autres clients, il ne déposait aucun article sur le comptoir. Les coudes légèrement surélevés, dans un port de bras ridicule, il agitait ses billets de loterie en direction de la caissière. On l'aurait cru prêt à entamer quelques délicates extravagances dignes d'un menuet de cour, mais pour toute mimique, il se contentait de faire glisser sa langue sur le coussinet moelleux et recourbé de son pouce. Les feuilletts se dédoublaient. L'impatience commençait à se faire

ressentir. La caissière tentait désespérément d'éviter le coin humecté et luisant. Les clients suivirent cette salivation jusqu'au dernier billet. Alors, la machine répondit d'un son bruyant et animé.

Sous une dizaine de paires d'yeux, l'homme savourait sa victoire. Se préparant à offrir un salut magistral aux clients, ses yeux croisèrent alors ceux de Monsieur Martinez. Ce dernier se sentit défaillir. Une haine incalculable, incompréhensible et irraisonnée monta en lui. Il ne savait que faire et, pour toute invective, il détourna les yeux et quitta son rang. Il préférait remettre en tablette ses menus achats plutôt que de le saluer. Un pas de côté et hop ! la verue s'était effacée. Sur le coup, il n'en revenait pas. C'était si simple. La seule chose à faire. Monsieur Martinez s'éloignait dans l'allée, tenant toujours ses confitures de griottes et de groseilles et son tube de crème à la cire d'abeille pour pieds secs. Un pas de côté, il était maintenant devant les cosmétiques. Un autre, et il se retrouva dans le parfum des chandelles. Sa petite danse se poursuivit, il était exalté par cette perspective nouvelle qui annulait les pas de deux qu'il détestait tant.

Le guitariste

À chaque fois c'est pareil. L'attente est interminable. Elle a du mal à se détendre, à juste rester là. Non pas parce que quelqu'un le lui demande ni parce qu'elle en a envie, mais parce qu'elle ne peut faire autrement. C'est plus fort qu'elle. Son mari hoche la tête tandis que le client suédois parle, parle, parle de sa voix monotone, dans une langue qui ne veut rien dire pour elle et c'est peut-être mieux ainsi. Elle n'aurait pas dû venir. Quelquefois, il faut savoir s'arrêter. Même si c'est exactement le contraire que l'on souhaite. Pendant encore combien de temps pourra-t-elle supporter ce genre de soirée ? C'est si difficile d'attendre, impassible, sans trahir l'empressement et la hâte que fait jaillir cet instant qui n'est, après tout, qu'un petit intervalle entre deux couverts. Où la fourchette à escargot est remplacée par la grande.

Elle voudrait s'en aller, quitter le restaurant, ne jamais y remettre les pieds, même en rêve. Mais elle sait très bien que la volonté lui manque et que malgré tout elle continuera d'accompagner son mari dans ses dîners d'affaires jusqu'à ce qu'elle trouve autre chose. Alors à quoi bon ? À quoi bon se mettre dans un état pareil et risquer d'éveiller des soupçons ? Laura détourne les yeux et, enfin, elle entend quelques notes. Bientôt, elles passent par-dessus le bourdonnement de la salle à manger. Sachant combien ce moment est précieux et surtout à quel point cette musique fait basculer sa soirée, elle laisse s'éloigner les mauvaises pensées et concentre toute son attention sur la musique. Elle se demande ce qu'en font les autres. Si la musique leur parvient ou si elle ne fait qu'assourdir un peu plus leur conversation. Combien de personnes, dans ce restaurant, pourraient dire avec précision le mot ou la pensée qu'ils étaient en train de formuler au moment précis où les premières notes se sont faites entendre ?

La salle à manger est maintenant si pleine que les serveurs ont du mal à se frayer un passage entre les chaises. Quelques gouttes glissent sur la vitre et, discrètement, Laura y colle le revers de sa main pour se rafraîchir un peu. La soirée avance, laborieuse. Laura vide rapidement sa coupe. Le client suédois la lui remplit aussitôt. « Tant pis, pense-t-elle, à chacun sa manière de gérer ce repas ». L'homme lui sourit et elle, experte, lui retourne son hommage comme il se doit. Puis Laura écarte doucement son assiette. Le guitariste s'est tu. Elle n'attend pas d'être desservie, s'excuse et se lève. Elle se mêle au tourbillon de la salle. Mezzanine, hall et petit corridor sont franchis sans qu'elle ralentisse. Elle descend l'escalier,

marche encore un peu et se retrouve devant une lourde porte. Une silhouette d'homme apparaît. Ils entrent tous deux dans l'entrepôt et, protégés par les cartons, ils s'enlacent.

À l'étage, les bouches continuent de s'ouvrir et de se refermer. Infatigables. Pas une parcelle d'air n'est épargnée. Elles aspirent, mâchouillent et recrachent leur dû. Des verres sont levés. La chaleur colore les joues et fait briller quelques regards. Et au moment où une fillette s'éloigne des bras de son père qui tente désespérément de la maintenir sur sa chaise, sans qu'elle comprenne ce contexte où un seul geste de côté est jugé inconvenable et risque de compromettre l'aisance de ses parents, Laura revient s'asseoir devant son plat de résistance qu'on vient tout juste de lui servir.

*

À l'extrémité de la salle à manger, le guitariste réajuste la courroie sur son épaule. Il préfère fermer les yeux. Se concentrer pour oublier un peu où il se trouve. Près de lui, la console reste muette comme pour lui rappeler la minceur de son cachet. Il n'a pas droit au plaisir qu'il offre. Seuls les haut-parleurs, dispersés aux quatre coins du restaurant, confirment sa présence. Il devra user de l'habitude, ce soir encore, pour offrir une prestation de qualité. Sans relâche, ses doigts pincet et gratouillent les cordes pour trouver le répertoire qui s'apposera, une fois de plus, à cette ambiance composite.

Noctuelles

Il était sorti pour observer la lune, un soir, aux environs de la fin août. Vers les 21h, le moment est idéal. Une sorte d'intimité se crée sur les balcons, que l'on ne retrouve pas le jour. Les chuchotements passent de l'un à l'autre comme une respiration commune faite de tout et de rien. À force de tendre l'oreille, il avait distingué de légers frottements qui s'intensifiaient et se terminaient par une sorte de grésillement à peine audible. Le vent lui jouait sans doute des tours. Aiguillait son imagination. Plusieurs minutes s'étaient écoulées avant qu'il ne se lève pour jeter un coup d'œil. Mais le lampadaire ne renvoyait qu'une faible lueur que les branches de l'érable rejetaient. Touchant à plusieurs endroits le fer forgé, elles l'enlaçaient comme des bras tendus que le temps fait se resserrer de plus en plus étroitement.

Il se souvient très bien d'avoir aperçu un papillon. D'un genre assez commun que l'on remarque uniquement par la proximité avec laquelle ils nous surprennent, en plein vol, et par leur grand nombre, lorsqu'ils s'amoncellent près d'une source de lumière. Si ses yeux ne s'étaient habitués à la pénombre, il ne l'aurait sans doute pas vu. Pas plus que tous les autres, posés ici et là sur le mur de brique ou encore, bien installés autour du cadre de la fenêtre. Presque invisibles malgré les renflements sombres qui laissaient deviner leurs présences. Puis, le va-et-vient des alentours avait repris le dessus. Les mois avaient filé. Sans doute n'avait-il pas été le seul à apprécier ce moment.

Il sourit. Hoche très doucement la tête et observe les mailles de sa vieille chaise en rotin. Celle-là même qu'il avait l'habitude de transporter sur le balcon.

Il ne croit pas aux hasards. Pas plus au fait que cette soirée du mois d'août soit arrivée sans raisons. Jamais il ne s'était senti si bien qu'en cet instant. La douceur de la nuit l'avait peu à peu imprégné, laissant les bruits insolites s'intégrer à ses réflexions. Et c'était précisément à ce son ténu, presque feutré auquel il repensait. La clarté de la lune, propice, avait prolongé son plaisir jusqu'à tard dans la nuit, réussissant à maintenir, d'un balcon à l'autre, une certaine complicité. À faire en sorte que chacun y participe sans toutefois s'y soumettre.

Il observe toujours la lune. De temps à autre, des paroles lui parviennent de la cage d'escalier, des éclats de voix qu'il souhaiterait plus discrets. Debout, près de la fenêtre du salon, il tente de retrouver une sorte d'apaisement. Mais la lumière est toujours trop crue. La pénombre, trop étouffante. Et il est certain que ses voisins pensent de même. Bien entendu, ils ne se le disent pas. Il sait pertinemment que lorsqu'il rentre le soir et qu'il n'aperçoit aucune lumière aux fenêtres, personne n'a fermé l'œil. Il habite cet immeuble depuis assez longtemps pour détecter ou du moins supposer ce qui s'y trame, sans équivoque.

Dès le lendemain de cette soirée d'août, tout avait changé pour eux. Chacun avait su, dans la mesure du possible, en tirer sa part de satisfaction. Une attention particulière s'était ajoutée au respect déjà présent entre les voisins, mais une inquiétude teintait tout de même les regards. Qu'arriverait-il lorsque le beau temps reviendrait ? Lorsque chaque soirée en ferait arriver une autre, toujours plus paisible que la précédente ? Et qu'au-delà des efforts, des marques de discrétion, jamais plus l'atmosphère de cette soirée ne serait atteinte ? Déjà, au milieu de septembre, il avait noté quelques différences. Des rideaux, ajoutés aux fenêtres, quelques volets, un éclairage plus tamisé. Mais ces efforts avaient été inutiles.

Ce soir encore, il se voit contraint à accepter ce décor. Par la fenêtre, la lune laisse entrevoir une rue morne où seuls quelques arbustes révèlent l'arrivée de la saison douce. Il imagine l'immeuble se dresser, maintenant semblable à tous les autres, comme s'il avait perdu toute protection. Étrangement, le silence lui pèse. L'an dernier, à cette heure, il était installé sur le balcon en train de soupirer d'aise. À se demander comment il était possible de partager cette proximité. De vivre les uns collés aux autres, chacun pour soi, mais tous témoins. Il a encore du mal à réaliser que malgré les dix mois qui se sont écoulés, l'érable n'est plus là. Que les chenilles ont eu raison de lui. Qu'il a été coupé, emportant ces bruissements de voix qu'il appréciait tant.

Les poireaux

Elle lève la tête et tourne les yeux dans la direction de l'homme. Si seulement elle n'avait pas oubliée d'acheter les poireaux, elle ne serait pas là à attendre dans la rue. Le bouilli, c'est excellent, mais sans les poireaux, c'est impensable. Elle a l'habitude de les faire griller juste à point, puis de les ajouter à la toute fin de la cuisson. Mais l'homme continue de l'ignorer. Il tourne autour d'une voiture et, sur son visage, elle peut lire la satisfaction du devoir accompli. Elle sait qu'il la voit et voudrait simplement de l'aide pour remonter sur le trottoir avec son déambulateur, mais il se contente de jeter des regards furtifs autour de lui. Ne faisant que son travail, rien de plus. Avec son uniforme et son insigne de la ville cousu sur l'épaule, il s'emploie aux vérifications d'usage sans se soucier de son désarroi. Pour lui, elle fait partie du périmètre enfreint par la voiture.

L'automne est arrivé tôt, cette année. Les arbres se sont dénudés sans attendre la fin d'octobre. Et elle ne se rappelle plus depuis quand elle a vécu des mois aussi ennuyeux. L'odeur des légumes mijotés, les lampes ouvertes dès quatre heures de l'après-midi et la chaleur de la cuisinière qui se propage dans toutes les pièces. Quelle horreur ce chou trop cuit ! Ça empeste. Elle l'a donc supprimé au profit des poireaux. En y ajoutant, bien sûr, une pincée de gingembre. De toute façon, elle ne recevra personne à dîner. Pas avant deux jours au moins. L'odeur ne tiendra tout de même pas jusque-là. C'est fou d'ailleurs ce que le temps s'est raccourci depuis qu'elle utilise ce déambulateur.

La vieille dame lève les yeux comme pour chasser les petits nuages noirs qui défilent dans le ciel. Soulagée qu'ils ne soient déjà plus qu'une menace lointaine. Dans un dernier espoir, elle fixe l'homme, ne sachant toujours pas quoi penser de son attitude. Mais le voilà qui s'approche d'elle et, sans courtoisie, il la contourne et s'arrête près du monticule de feuilles mortes, entassé à l'intersection de la rue, prêt à être ramassé. Il sort un galon à mesurer et l'étire jusqu'à côté d'elle, touchant presque son déambulateur. Elle ne s'est jamais vraiment habituée à la manière dont la cueillette des feuilles se fait en ville. Soufflées à droite et à gauche, dans un bruit infernal ou alors aspirées par des engins à trompe conduits par des abrutis qui ne se soucient guère des piétons et encore moins des vieilles dames à la mobilité réduite. Ce statut de vieille dame, elle a encore du mal à le digérer. Et voilà qu'elle devient à

présent un point de référence, une balise. Aidant, sans le vouloir, cet agent à délivrer une infraction. Quelle folie !

Avec ses bottes, l'homme gratte maintenant dans le tas de feuilles et une ligne blanche apparaît. La ligne d'arrêt. Au même moment, quelques galettes boueuses tombe au pied de la vieille dame et ensevelissent définitivement le béret de laine qu'elle a perdu quelques instants auparavant. L'homme la contourne encore à quelques reprises sans lui porter le moindre intérêt. Il pianote sur son appareil électronique, marche vers sa voiture, ouvre la portière et revient, un papier à la main. Il s'empresse de le glisser sous l'essuie-glace et repart aussitôt.

La vieille dame détourne le regard puis serre les lèvres. De toutes ses forces, elle se penche pour fouiller dans le tas de feuilles mortes et récupérer son béret, tandis que la voiture disparaît au bout de la rue. Elle redresse le déambulateur, s'y appuie et avance tant bien que mal. Avec toutes ces émotions, elle le trouve étonnement plus léger que tout à l'heure et sans se soucier de gêner le passage, elle traverse carrément au milieu de la rue. Tant pis pour les poireaux.

Les ficelles

« Ketsia, pour un pantin, c'est pas mal. » Ce sont les paroles de sa grand-mère le jour où elle le lui a offert. Mais, à l'époque, elle était encore trop petite pour bien s'en occuper. Elle aurait préféré une poupée avec des jambes et des bras molletonnés qu'elle aurait pu saisir et presser contre elle. Une déception difficile à cacher devant une grand-mère si emballée. « Ce n'est pas un jouet ordinaire », lui avait-elle alors expliqué. « Il bouge à l'aide de ficelles ». Longtemps, Ketsia a été oubliée sur la plus haute tablette de l'étagère mais, depuis deux jours, la petite fille lui jette des coups d'œil. Ça lui arrive souvent de se laisser déconcentrer et en particulier pendant l'heure des devoirs. C'est la seule manière de faire passer le temps lorsqu'elle croit qu'elle a tout bien fait. Même si elle sait que maman trouvera des fautes en révisant son cahier. L'heure des devoirs, c'est sacré.

Et si elle se mettait debout sur sa chaise, en étirant bien le bras ? Oui, voilà, elle le touche, l'attrape et sans bruit, replace ses jambes sous le bureau. Elle ne se rappelait plus que sur le violet du chandail se cachaient de fines rayures. C'est qu'elle avait boudé lorsqu'elle avait vu que le pantin portait des pantalons et non une robe. Maintenant, elle comprend que c'est beaucoup plus amusant ainsi.

Ketsia mesure environ vingt centimètres, des pieds jusqu'aux bâtons de bois fixés en croix. Juste la bonne grandeur pour que la petite fille puisse la manier à souhait tout en restant assise. Elle commence par faire bouger un pied après l'autre. Ensuite, elle lui fait escalader livres, gomme à effacer et coffre à crayons. C'est génial. La petite fille regarde Ketsia déambuler sur le bureau et se trouve beaucoup plus habile qu'elle ne l'aurait crue. Au contact du tissu, la sensation est la même que par le passé. Ce ne sont que des languettes cousues les unes sur les autres. Il y aurait pourtant de l'espace pour les rembourrer, mais ça gênerait la mobilité des membres, ça enlèverait beaucoup trop de possibilité de mouvements.

« Elle t'obéira à la baguette », lui avait dit sa grand-mère. La petite fille se concentre sur le mouvement des jambes, sans trop exagérer la hauteur des pas. C'est difficile de les enchaîner naturellement. Peu à peu, elle réduit l'angle des bâtonnets de bois. Au lieu de les pencher de droite à gauche, elle les fait rouler entre ses doigts. De plus en plus doucement. Mais quelquefois, sans qu'elle le veuille, ses doigts perdent appui et Ketsia vacille. La petite fille

la redresse et recommence aussitôt. Ketsia piétine le devoir de mathématiques, trébuche sur la grammaire. Bientôt l'heure du souper approche. Vite, la petite fille remonte Ketsia en sécurité entre ses oursons et termine distraitement ses devoirs.

Le lendemain, elle ne prend même pas la peine d'ouvrir son sac d'école. Elle s'empare de Ketsia et pendant toute l'heure, elle s'entraîne. Sa grand-mère avait raison. Ça demande beaucoup de pratique et de patience pour la manœuvrer parfaitement. Et encore, il y a toujours une ficelle qui s'accroche à un de ses doigts. Mais elle ne triche pas. Elle fait bouger le bras, l'écarte de la ficelle sans la toucher directement. Elle se pratique aussi à la mettre debout. Elle allonge Ketsia sur le bureau et commence par redresser sa tête, puis soulève un bras après l'autre, leur fait prendre appui sur la table et termine par les jambes.

Finalement, ce sont les bras les plus difficiles à faire bouger. Et que fait-on des mains ? Elle est bien embêtée. D'autant plus que la longueur des ficelles ne leur permet pas de retomber le long de son corps. C'est impossible, on ne les garde pas ainsi, suspendues dans les airs. Pourtant, c'est ce que maman souhaiterait. « Touche-à-tout ! » Combien de fois elle a entendu ça. « On regarde avec ses yeux ! » Elle revoit aussi les mains du vieillard, dans la rue, qui lui avaient fait si peur. Tendues au point où elles lui avaient presque touché. Vite, elle s'était accrochée au manteau de sa mère, les évitant de justesse. Elle comprend mieux, maintenant, ce que sa grand-mère lui avait expliqué. « Elle pourra marcher à côté de toi. Au rythme que tu veux. Sans que tu aies besoin de la toucher. » Peu à peu, les fesses de la petite fille commencent à s'engourdir sur la chaise de bois. Elle est si absorbée qu'elle entend à peine la voix de sa mère qui lui crie : « Il y a ton père au bout du fil... »

Ondes silencieuses

« Touc, touc, touc. » L'écran de son cellulaire s'allume. Quatorze heures douze et la sueur perle sur son front. Arrivera-t-elle à l'heure ? Et si oui, dans quel état ? Lever le bras, ne serait-ce que pour s'éponger le front avec sa mitaine, bouleverserait l'équilibre fragile entre les passagers du wagon. Les gens vacillent, osent à peine se regarder. Ils retiennent leur souffle et la chaleur emprisonne les corps. Ça dure peut-être sept ou neuf minutes, tout au plus. Bientôt, ils descendent par petits groupes et elle peut enfin bouger. Sa main tremble un peu lorsqu'elle tente de rectifier sa coiffure. Est-ce à cause des vitres teintées qu'elle a si mauvaise mine ? « Ne laisse pas retomber les paupières. Resserre légèrement le contour des lèvres. Non, pas autant. Voilà, c'est un peu mieux. Six pieds sous terre ou sous la couette, c'est pareil, pense-t-elle. » Tout se meut dans un ronron assourdissant. Elle s'assoit, tourne les pages d'un journal et renifle. Les portes s'ouvrent et se referment. Elle prend un livre, dénoue son foulard, fait glisser le fermeture éclair de son sac.

« On casse la croûte ensemble, demain après-midi ? » lui a offert un ami qu'elle ne rencontre plus que sur Internet. Elle a accepté aussitôt. Ce sera une bonne occasion de récupérer son bracelet oublié chez lui quelques mois auparavant. Un bracelet robuste, large et en cuir. Il avait été fait sur mesure. Elle repense à la finesse des coutures, au travail subtil pour faire tenir un assemblage de bois, de métaux et de pierres choisis avec soin, avec boutons pressions. Clic, clic. Elle a hâte de le remettre, de le sentir sur sa peau comme en cet instant où l'écho de chaque geste n'est qu'imaginé, où ses écouteurs arrivent à peine à diffuser la musique à travers le brouhaha du métro, où elle n'a d'autre choix que de faire *touc* ou de se dire *clic* au moment d'accomplir chaque geste, et de penser *oups* lorsqu'elle accroche quelqu'un avec son sac.

« C'est moi qui invite », l'a prévenue son ami. À chaque station, elle lève la tête et son ventre gargouille de plus en plus. Ça y est. Elle prend la sortie est. Sans connaître le quartier où ils se sont donnés rendez-vous, elle suit les indications de son ami. Elle passe devant une boulangerie, un muret de brique, un petit parc. La neige tombe, lourde, presque transformée en pluie. Elle arrive au restaurant avec les pantalons et les chaussures trempés. Elle attend, un verre d'eau à la main. Le serveur la regarde souvent et elle ne trouve rien de mieux que de sortir son téléphone. Trois appels manqués et un message texte : « Désolé, on doit remettre

notre rendez-vous. J'ai quand même déposé ton bracelet au resto, en passant. Le serveur est un ami. À bientôt. »

Son bracelet lui apparaît sous le nez. Il semble plus petit que dans son souvenir. Elle lève les yeux et reconnaît vaguement le visage du jeune homme. Peut-être l'a-t-elle déjà rencontré. Elle prend son bracelet. Le cuir souple épouse son poignet. Pendant qu'elle attend son repas, la neige se change définitivement en pluie. Elle regarde les gouttelettes glisser silencieusement le long de la vitre, tandis qu'elle fait rouler les baguettes de plastique entre ses doigts. Elle a l'impression d'avoir déjà vécu ce moment. Un peu comme le soir, lorsque sa joue caresse l'oreiller et que, d'un seul coup, le rêve de la veille lui revient. Des images se bousculent et prennent les devants jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Nuit après nuit, elle se retrouve à marcher à travers une succession de pièces très vastes. Les murs sont lisses et blancs comme dans un musée. Des échos de voix lui parviennent et une impulsion la pousse à traverser chaque pièce sans jamais s'arrêter jusqu'au matin. La nuit dernière, pourtant, un bruit métallique l'a tirée de son sommeil. Elle a fait le tour de l'appartement sur la pointe des pieds. Un peu abasourdie, elle s'est d'abord demandée si elle n'avait pas rêvé ce bruit. Un fois dans le salon, elle a aperçu la fenêtre complètement dénudée. Le tuyau de fer supportant le rideau se balançait doucement. Elle a tenté de tout remettre en place mais en vain. Chacun de ses gestes était accompagné par la voix de sa mère : « Cet appartement est-il bien éclairé ? Auras-tu beaucoup de lumière le matin ? As-tu bien habillé tes fenêtres ? N'oublie pas de choisir un tissu soyeux mais pas trop mince. Prends bien tes mesures et surtout laisse quelques centimètres au-delà du cadre. Étire les rideaux soigneusement, laisse-les se rejoindre sans devoir tendre le tissu pour qu'il n'y ait pas trop de fuite de lumière le soir venu. » Elle s'est retrouvée debout, immobile, en train de fixer la tige de fer. L'étoffe du rideau lui frôlait le pied tandis qu'elle tentait de faire taire ses pensées. Le souffle chaud du radiateur l'a attirée près de la fenêtre et pendant un bon moment, elle a fait chanter ses doigts sur la vitre embuée jusqu'à ce que cette voix familière s'éloigne et qu'elle aperçoive enfin son reflet. Comme en cet instant.

Elle se décide enfin à manger une bouchée, mais le goût trop prononcé de citronnelle lui fait tourner la tête. Rien ici ne lui plaît. Elle paie le serveur et sort du restaurant. Le vent s'engouffre dans le col ouvert de son manteau. Elle se laisse guider par le premier venu,

emboîtant son pas, suivant sa cadence qui n'est pas la sienne. Elle le suit de si près que le jeune homme accélère. Sachant très bien qu'elle enfreint le code de la distance minimale entre les passants, elle se rapproche encore. Elle a besoin de le faire. D'entendre son souffle court, la pluie, la ville, de plus en plus bruyante. Elle marche sans s'apercevoir que les pas qu'elle suit n'appartiennent plus à la même personne. Les rues et les carrefours se suivent. La circulation l'oblige parfois à s'arrêter à un coin de rue sans qu'elle quitte le trottoir des yeux. Saleté et calcium recouvrent le sol et forment une texture grise, épaisse dont le goût se dépose au fond de sa gorge. Elle déglutit de plus en plus souvent. Elle en vient à jouer avec sa salive qu'elle n'ose plus avaler. Ce petit jeu continue bien après qu'elle s'est décidée à monter dans le premier autobus, arrêtée par hasard devant elle. En apercevant sa silhouette divisée en deux parties égales par le caoutchouc des portes, elle n'a trouvée rien de mieux que d'y monter lorsque celles-ci se sont ouvertes. Et maintenant elle se trouve assise la main posée sur son bracelet. Elle appuie machinalement sur l'extrémité, et le contact des boutons pression, sur la peau mince du poignet, l'occupe pendant tout le reste du trajet.

Le temps passe

Une pluie de samares virevolte dans l'air frais. Madame Metodieva les observe. Ça la change des oiseaux et de leurs offenses gastriques qui ne manquent jamais de l'atteindre. Assise aux premières loges, elle profite des précipitations abondantes des derniers jours pour apprécier ces excroissances en forme d'ailes qui se sont posées, ici et là, sur la grande statue blanche du parc. Elle parvient avec peine à retenir son contentement de s'être, une fois de plus, faufilée à temps avant que quelqu'un d'autre ne lui vole son banc. Il est hors de question qu'elle le partage. Entendre un vieux à la respiration courte et obstruée ? Elle n'en est pas encore là. Les autres vieux sont beaucoup plus vieux qu'elle. Jamais plus de trois minutes elle ne se laisse aller à une fixité dans le regard ou à un léger trémolo du menton. Ses après-midis la préservent de tout ralentissement prématuré.

Depuis quelques années déjà, les promenades de Madame Metodieva s'ajustent au ciel et de ses caprices. Elle raffole des changements brusques qui lui font porter, dans une même semaine, lainages et mules légères. Température aléatoire signifie donc tenue recomposée. En voyant le ciel tourner, ce matin, elle se serait crue en avril. Mais un avril trop chaud pour porter des bas-culottes. Le vent traîne maintenant sur ses jambes nues et le tweed rude de sa jupe l'oblige à se lever plus souvent qu'elle ne le voudrait.

Constamment, elle parle à voix haute. Elle ne dit rien d'important. Juste ce qu'elle pense certains jours, certaines fois, de certaines choses. Lorsqu'un passant la dévisage, elle lui sourit et s'approche dans une attitude de confiance. Alors son timbre change comme pour les obliger à tendre l'oreille. Peut-être aussi pour leur laisser croire que leur incompréhension et leur désarroi sont uniquement dus au souffle court de sa voix murmurée. Ils n'ont pas l'air surpris de ses propos, mais de sa posture et de l'assurance qu'elle dégage. L'attention discrète et délicate qu'elle leur porte se termine très souvent par un malaise de leur part. Ils ne savent jamais trop comment et quand prendre congé. Madame Metodieva semble s'en amuser au point où ses petits pieds avancent à mesure que ceux des passants reculent. Elle étire ses propos et remercie en début de phrase les inconnus de leur politesse et de leur patience à écouter si gentiment une dame.

Pendant la période estivale, la statue est grattée et repeinte. Cela dure une fin de semaine. Même les oiseaux n'y peuvent rien. Et alors, Madame Metodieva marche sur les croûtes de peinture, les fait craquer sous ses talons de bois qu'elle porte spécialement pour l'occasion. Elle passe si près des échelles des travailleurs qu'elle ne s'en sort pas sans recevoir, elle aussi, quelques gouttes. Et tandis que la statue fait peau neuve, elle profite de ce temps précieux pour observer le grain inégal qui se cache pendant tout le reste de l'année. L'attention qu'elle lui porte la force à se reposer du bruit de sa propre voix. Dans ce dénuement, son visage perd un peu de son éclat.

Madame Metodieva est peut-être l'une des rares personnes qui prend véritablement plaisir à contempler cette statue. Bien différente de celles qui passent sous son ombre sans se préoccuper si elle sera toujours debout le lendemain. En l'affrontant ainsi chaque après-midi, elle semble même se laisser regarder par elle.

Voilà maintenant deux semaines que la statue est repeinte. Les samares laisseront sans doute des taches brunes sur la peinture fraîche. Elles pâliront, et leur contour débordera un peu au cours de l'été. C'est peut-être ce à quoi pense Madame Metodieva, aujourd'hui. Comment ne pourrait-elle s'en préoccuper ? Sa main glisse sur le banc et les petites hélices s'infiltrèrent entre les lattes de bois. Elle en choisit une, la sépare en deux et se la colle sur l'arrête du nez. À plusieurs reprises, elle appui de chaque côté pour la maintenir en place. Lorsque la samare tombe définitivement, Madame Metodieva se grattouille, puis en prend une autre et recommence. C'est encore trop tôt dans la saison pour qu'elle se décide à se lever et à toucher la statue. Lorsque l'été est bien installé, alors, elle se risque à poser la main sur le pied arrondi. Jamais ailleurs. La courbe épouse le creux de sa paume et en rafraîchit complètement l'intérieur. Elle exagère ce geste. Elle redresse les doigts, les recourbe le plus possible vers le haut durant de longues minutes. Presque personne ne touche ou n'effleure ce creux, même lors d'une poignée de mains franche, échangée avec chaleur. Alors, pendant les vacances scolaire, lorsque l'animation est vive dans tout le parc, Madame Metodieva s'accroche aux pieds de la statue, et cela, le plus souvent possible.

Pastilles effervescentes

L'humidité enveloppe la nuit. Une légère vapeur sort des bouches d'égout et rend la rue encore plus morne. Marianne n'a plus la force de s'expliquer comment elle a pu oublier ses clefs. Il y a dix minutes à peine, elle croyait, non, en fait elle était certaine, peut-être un peu trop d'ailleurs, que ce serait au creux des draps frais qu'elle vivrait ce 3 h 46 du matin. Ce qui lui semble absurde aussi, c'est qu'elle pourrait mettre les deux bretelles de son sac et marcher droit devant jusqu'au téléphone public, y déposer deux pièces de monnaie et attendre que quelqu'un réponde. Mais elle sait très bien que c'est impossible, que la personne qui dort dans la chambre voisine de la sienne ne se réveillera pas à la sonnerie répétée du téléphone. Marianne arrive tout de même à sourire devant la rue déserte.

Lentement, elle recule contre la façade de l'immeuble et se laisse glisser jusqu'au rebord de ciment. Sortir un livre ? Faire le bilan de ma journée ? De ma soirée ? D'une partie de ma nuit ? Pourquoi tout simplement ne pas déposer mon sac par terre comme tant d'autres le font ? Distraitement. Sans penser à l'endroit où il ira atterrir. Juste le lâcher pour une fois dans un lieu public. Marianne fouille dans sa poche et en sort un petit rouleau. Déchire le papier et enfonce dans sa bouche une pastille à la menthe.

Le claquement de sa langue résonne exagérément dans ses oreilles. Elle en prend une autre et s'appuie sur sa fesse gauche. En fait, tout son corps est tendu vers la gauche. Vers le petit appartement aux odeurs de cari qu'elle ne supporte plus. Elle profite de ce moment, soulagée de se retrouver enfin seule après tous ces mois de malentendus qu'elle aurait mieux fait d'éviter. Quelques bruits de voiture accompagnent ses pensées et elle se laisse prendre par l'ambiance un peu irréelle de ce coin de rue qu'elle observe attentivement pour la toute première fois. Sans bousculade.

C'était une erreur de venir dans le seul but de faire plaisir à ses parents. C'en était une aussi de leur mentir depuis huit mois. De leur dire que tout va bien, qu'Alice va bien, qu'elle a recommencé ses cours à l'université, qu'elle voit son thérapeute deux fois par semaine, qu'elle ne s'isole plus, qu'elle ne reste plus pendant des heures, inerte, sur un banc à fixer les gens sans les approcher. Bref, qu'elle communique, lave son linge, voit des amis qui partagent un peu la même réalité qu'elle... Et qu'encore une fois, elle, Marianne, a oublié ses

projets pour venir s'installer dans une ville surpeuplée, polluée, qu'elle déteste. Elle s'est pourtant adaptée en un clin d'œil, possédant la faculté incroyable de bloquer sa petite voix intérieure et de se lever chaque matin pour faire ce qu'elle doit faire. Répéter le même jeu de rôle devenu de plus en plus difficile à assumer. Veiller sur sa sœur et éviter les questions, les regards, les amitiés parfois intéressantes. À chaque jour, recommencer ce qu'elle a toujours fait depuis son enfance. Vivre à côté d'Alice, fidèle comme une ombre.

Fatiguée de retenir son sac, Marianne relâche son emprise. La fermeture éclair glisse le long de sa cheville et vient refroidir l'arche de son pieds. Elle sort son portefeuille. Retire chacune des cartes et les pose à ses pieds en deux colonnes. D'un côté les siennes, avec toujours un sourire un peu forcé. De l'autre, celles de sa sœur et cette même fixité dans le regard. Marianne compare les photos pour la dernière fois. Aujourd'hui, la session universitaire vient de se terminer. Elle n'aura donc plus besoin de fausser son identité. « Jusqu'en décembre », lui avait d'abord demandé Alice. Promesses, désespoir, larmes. « Jusqu'en avril », avait alors promis Marianne après les vacances de Noël. Et elle a tenu bon.

Elle a porté un appareil derrière chaque oreille, comme ceux d'Alice. Elle a assisté à tous les cours à sa place. A même fait ses travaux. En plus de tout cela, elle a continué de lui tenir compagnie, d'être sa confidente, son amie, sa seule amie. Elle a réussi à la faire rire, à la consoler. Elle a fait semblant d'oublier toute la culpabilité qui la ronge depuis vingt ans. Les déceptions aussi. De n'avoir jamais reçu de baladeur comme ses petites amies du primaire. De n'avoir jamais accroché d'affiche de ses chanteurs préférés ni même porté le chandail d'un groupe rock. De ne posséder ni radio ni lecteur de CD. Elle l'a emmenée dans de nouveaux endroits de la ville que seule elle n'oserait pas fréquenter malgré son désir d'y habiter.

Peu à peu, Marianne s'est habituée à la résonance muette de chaque jour passé à ses côtés. Elle aussi se sent parfois étouffée par ce handicap invisible qu'au premier abord les gens ne saisissent pas et qu'elle assume depuis beaucoup plus d'un an pour qu'Alice n'ait pas de comptes à rendre à leurs parents. Pour qu'elle n'ait pas à se justifier ni à expliquer chacun de ses gestes, chacun de ses choix. Mais ce que Marianne trouve le plus difficile, c'est de ne pas pouvoir dire à sa sœur que leur voisin joue du piano, qu'il joue bien, qu'elle est amoureuse de lui depuis qu'elle a emménagé ici et que quelquefois, lorsqu'elle dort, elle va le rejoindre.

Sans faire attention à la porte qui claque, ni aux bruits de ses pas sur le palier, ni au réveil qui sonne parfois pendant trente-cinq minutes parce qu'elle a oublié de l'arrêter avant de sortir. Et surtout, que la ressemblance qui les relie depuis leur naissance ne fait que creuser une faille toujours de plus en plus profonde entre elles et que, malgré cela, elles n'arrêteront jamais de se chercher l'une l'autre. Incommodée par le picotement de sa langue, Marianne croque la dernière pastille et avale tous les morceaux d'un seul trait.

TRÉBUCHER SUR LES FLEURS DU TAPIS

Liminaire

Sans trop chercher à orienter la lecture des fragments qui suivent, j'aimerais apporter quelques précisions quant au sens des mots ou des expressions dont j'ai fait usage.

Dans le rythme régulier des jours, on dit souvent qu'il ne se passe rien. Toutefois, malgré cette apparente uniformité, la vie quotidienne peut être abordée sous divers angles. Ce qu'on dit appartenir au quotidien, compris comme ce qui se reproduit chaque jour, ne se limite certes pas au caractère monotone que parfois on lui attribue. Ce qui importe, c'est de découvrir « de la signification dans les choses communes »¹. Et à mon sens, cette signification se trouve liée à l'usuel, à l'ensemble des attitudes que l'homme adopte au jour le jour. En qualifiant d'ordinaire, voire de banale la gestuelle courante des êtres, je privilégie l'accessibilité à la vie quotidienne; soit la concrétude avec laquelle elle nous est donnée. En aucun cas la présence de ces termes n'est employée pour teinter de manière dépréciative la vie de tous les jours. Même si, pour d'aucuns, l'habituel n'évoque rien de bien excitant et que tout ce qui, spontanément, attire notre attention, est de l'ordre de l'événement, de « l'extra-ordinaire »².

Je tiens à préciser, comme le soutient Sandra Laugier³ dans l'introduction de son article *Emerson : penser l'ordinaire*, que ce qui fait référence à l'ordinaire et, par le fait même, à toutes ses déclinaisons possibles, n'a rien d'une évidence. Faire appel à l'ordinaire consiste à s'approcher le plus directement possible de l'expérience vécue et de la saisir dans la simplicité avec laquelle elle apparaît : toujours à portée de main. De plus, insister sur le côté anonyme ou quelconque d'un être ne signifie pas le rendre insignifiant. Il s'agit de démontrer qu'il existe une part d'indéterminé en chacun de nous. Que les actes et les sentiments de tous les jours sont en partage : qu'ils appartiennent à tous. Et que notre gestuelle quotidienne se déploie à l'aide de ces rencontres régulières et passagères, à l'intérieur desquelles nous sommes étroitement enserrés. Ainsi, la valeur que j'accorde au

¹ André Carpentier, « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté », dans *Révéler l'habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, Montréal, Librairie de l'Université de Montréal, 2009, p. 23.

² Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Paris, Éditions du Seuil, p. 9.

³ Sandra Laugier, « Emerson : penser l'ordinaire », dans *Revue française d'Études américaines*, no 91, février 2002, p. 43.

quotidien s'apparente à l'idée d'adaptation. Dans la mesure où observer les activités simples et habituelles de la vie permet non pas de trouver des points d'ancrage, mais bien de découvrir ce qui, à tout moment, demande à être reconsidéré.

« Trébucher sur les fleurs du tapis »

Cette expression populaire évoque une réaction fréquente que nous adoptons face aux trivialités quotidiennes. Elle fait référence à la manière dont les tracasseries journalières, les préoccupations de tous ordres mobilisent sans arrêt nos actes et nos pensées, nous faisant très souvent perdre le recul nécessaire à tout raisonnement objectif. *Trébucher sur les fleurs du tapis* implique donc une vision très rapprochée des choses, un sentiment d'incertitude et parfois même de déséquilibre face aux événements de la vie.

Pour ma part, cette image exprime bien la relation qui se joue entre banalité et vie quotidienne. Dans la mesure où, comme le soutient Josette Trépagnier, « le banal s'inscrit toujours dans une attitude d'adaptation au réel ¹ ». L'adaptation se révèle être la dynamique même dans laquelle se déroulent les faits anodins de nos vies. Or, pour moi, cette dynamique s'est avérée très importante. D'une part, pour comprendre et saisir les enjeux du quotidien, d'autre part, dans le choix de thèmes qui ont motivé l'écriture des nouvelles.

L'idée du motif a été un des éléments présents dès le départ dans ma réflexion, et peut-être même instigateur de l'intérêt que je porte à la vie quotidienne et à tout ce qui en découle. Il est à l'image des aléas auxquels nous sommes confrontés. Ainsi, un motif s'ouvre et se déploie. Il recrée la répétition dans laquelle s'inscrit la régularité de la vie, de même que ses modulations fréquentes qui offrent tout un éventail de possibilités. Vus de près, les courbes et les traits que forme un motif sont détachés les uns des autres. Ils laissent des espaces, des blancs. Et le regard que l'on y pose entraîne une profondeur, une sorte d'enfermement et, quelquefois, une petite part d'illusion.

Trébucher sur les fleurs de tapis résume bien toute l'importance que j'accorde aux tribulations de la vie courante, sollicitant réajustements et négociations, et ce, au profit d'une perception accrue, révélant, par le fait même, une réalité qui se veut hasardeuse, transitoire, fragmentaire, inachevée. Comme si l'adaptation devenait la seule issue.

¹ Josette Trépagnier, *L'esthétique du banal : Pratiques issues de la quotidienneté au XXe siècle en arts visuels et en art dramatique*, thèse de doctorat en Études et pratique des arts, UQAM, 2003, p. 2.

L'homme quelconque : « vivre comme personne le présent de tout le monde⁵ »

Dans *Un automne à Paris*, Lise Gauvin soutient que, depuis la fin du XIX^e siècle, la modernité s'est attardée à saisir la vie dans ce qu'elle a de « fugace et de passager, de façon à extraire de l'anonymat des foules la magie du particulier⁶ ». Pour ma part, le contraire est aussi vrai de nos jours. Je me sens sollicitée par l'anonyme que l'on retrouve dans chaque être et qui met en évidence l'incohérence qui nous habite tous. C'est-à-dire le fait de s'intéresser aux opinions d'autrui sans mettre de côté ce qui nous appartient. Dans ce qui a trait, d'une part, au commun et à l'indifférencié, et d'autre part, à l'individualité propre à chacun. Ces deux instances se rencontrent sans cesse en nous et forment ce qu'on appelle le sens commun. Celui-ci s'élabore dans le mouvement et la mobilité relationnelle d'une société. Il est ce sur quoi je me fonde pour exister et qui, par conséquent, se module sans arrêt à même mes manières d'agir et celles des autres. Porter une attention sur ce caractère quelconque de l'homme, lié à l'expérience quotidienne, ne lui impose pas pour autant d'être sans importance. Le qualifier de la sorte l'instaure en chacun de nous, étant solidaires de ce qu'on dit être « une souffrance, une joie, un espoir quelconque »⁷.

En d'autres mots, il s'agit de redescendre au plus bas et de poser notre regard au ras du sol pour se confronter et se confondre avec la réalité toute crue qui s'offre à nous. D'observer et de ressentir les choses telles qu'elles nous apparaissent. Ainsi, le caractère quelconque de l'homme ne signifie pas se contraindre à une vision et à une compréhension réductrice, ni de « s'engluier dans le On normatif »⁸, mais bien de porter une attention à notre implication face à l'ordinaire de la vie. De là vient toute l'importance de la concrétude et de la matérialité du quotidien. À savoir que la seule stabilité que nous possédons se trouve à portée de main. Dans ce contact direct avec les êtres et les choses que trop souvent nous ignorons. Et le principal enjeu, lorsque l'on veut se rapprocher de l'homme quelconque, est d'éviter tout regard conquérant :

⁵ Lucien Jerphagnon, *De la banalité*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1965, p. 411.

⁶ Lise Gauvin, *Un automne à Paris*, Montréal, Leméac, 2006, p. 29.

⁷ Enrico Castelli, *L'enquête quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 44-45.

⁸ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Éditions Allia, 2005, p. 239.

« [...] il suffit de faire
à sa façon
pour entrevoir l'être véritable
des choses
le miracle des improbabilités
infinies
fleurissant soudainement
sur les terres piétinées [...] »⁹

Ainsi, ce que je considère être ma réalité se définit par une volonté ininterrompue d'actes qui, bien souvent, vont dans plusieurs directions à la fois. Je les conçois principalement comme un amalgame de bribes, de rumeurs, voire de gestes desquels je prends connaissance par simple association ou ressemblance. Cet amalgame représente le fondement même du donné social, et se situe dans ce que Pierre Le Quéau nomme *l'infra monde*¹⁰. C'est-à-dire, en deçà de ma conscience réflexive. Je ne peux discerner d'où provient ce qui, à chaque minute de ma vie, m'influence et me fait réagir, me traverse et m'habite toute entière. J'emprunte diverses voies, je me les approprie et je les façonne, tout en acceptant de me laisser bouleverser par elles. Telle est l'attitude spontanée qui définit l'homme quelconque : il adhère aux multiples potentialités auxquelles il se voit confronté, en une modulation perpétuelle de ses agissements. Voilà ce que signifie pour moi *vivre comme personne le présent de tout le monde*.

Dans son livre *Éloge de la fiction*, Marc Petit fait référence à la notion de personne et de personnage sous sa signification première, *masque de théâtre*. Il précise qu'une personne peut être vue à la fois comme un « instrument de dissimulation et de révélation »¹¹. C'est-à-dire qu'elle possède la particularité lui permettant de conserver une part résiduelle de ce que le monde extérieur lui offre. Cette part résiduelle, l'homme quelconque se l'approprie et l'exploite. Elle circule à travers lui, se transforme et, par ses manières d'agir, elle se

⁹ Pierre Falardeau, *Dans la coulée du temps*, Québec, L'île de la tortue, éditeur, 2002, p. 5.

¹⁰ Pierre Le Quéau, *L'homme en clair obscur. Lecture de Michel Maffesoli*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 2007, p. 43.

¹¹ Marc Petit, *Éloge de la fiction*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 80.

redistribuée. Pour ma part, le mot « filtre » m'apparaîtrait encore plus juste que celui de masque lorsque je fais référence à l'homme quelconque et aux diverses modulations auxquelles il se trouve constamment aux prises. Et ce, dans la mesure où il se situe dans ce que Jean-Paul Sartre nomme ce « va-et-vient incessant et mou entre le particulier et le général ¹² ». Le caractère quelconque de l'homme représente donc le moment où chacun appartient, en quelque sorte, aux autres :

Non point semblable à tout le monde mais, précisément, l'incarnation de tout le monde.¹³

Dès lors, l'anonyme présent en chacun de nous se comprend à la manière d'une stratification révélant la part d'ombre qui nous habite ainsi que les différentes perceptions que les gens peuvent avoir de nous. Pour d'aucuns, nous sommes *il*, soit cet homme à la verrue repoussante aperçu sur le quai d'un métro (*Un pas de côté*), ou alors *elle*, cette femme entre deux âges au chapeau profondément enfoncé, traînant à sa suite un caddie rempli de bouteilles vides (*À la dérobée*). Nous devenons une réalité certes tangible, mais toujours fragmentaire. Et le fait de désigner une personne par *il*, par *elle*, ou par un simple prénom est selon moi une manière de l'inclure, de rendre compte, en quelque sorte, d'une certaine concrétude du monde; pris au sens « de croître-avec [...] d'exister, avec tout son cortège d'expériences »¹⁴. Ainsi, le caractère quelconque, qui tend, d'une part, à uniformiser toute personne, s'emploie également à mettre en valeur ce qu'est la vie quotidienne. C'est-à-dire, une participation, ténue et discrète, hétérogène et désordonnée. L'homme quelconque que l'on croise n'est qu'un point de vue donné et non pas la totalité de ce qu'il peut constituer. Il s'apparente aux uns, se distingue des autres et, en cours de route, forme l'anonyme qui est en nous.

En considérant que l'expérience commune privilégie l'inattendu, quoi de plus naturel alors que de m'être concentrée sur des êtres et des moments furtifs ? J'ai tenté d'y « croquer » une part de vérité dans un infime détail. Et j'ai pu déceler qu'un coup d'œil distrait recouvre et

¹² Jean-Paul Sartre, *Préface* in Nathalie Sarraute, *Portrait d'un inconnu*, Paris, Gallimard, 1965, p. 9.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Michel Maffesoli, *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*, Paris, La Table Ronde, 2004, p. 67.

rend uniforme ce qui nous entoure. Par contre, opter pour un regard plus soutenu a mis en relief des éléments spécifiques, porteurs de sensibilité, dans lesquels m'a été dévoilée toute « l'étrangeté d'une existence¹⁵ ». C'est par tous ces détails qui s'échappent, de part et d'autre, au hasard des rencontres, que j'ai observé la réalité aléatoire et changeante d'une identité. Tous ces petits riens ont pris des proportions considérables à l'intérieur de mon paysage quotidien, se succédant, se posant les uns contre les autres et me permettant d'infiltrer un tant soit peu un personnage. C'est principalement sur « la puissance explosive de ces regroupements, de ces concentrations artificielles, génératrices de promiscuités déconcertantes »¹⁶ que la vie de l'homme quelconque m'est apparue si riche.

L'intérêt que je porte à l'homme quelconque va en ce sens : il ne s'agit pas de s'en évader, mais de l'exploiter différemment. Comme un « changement de longueur d'onde¹⁷ » qui module et raffine ma perception du monde ambiant. L'adéquation entre homme quelconque et vie quotidienne confirme donc autre chose qu'une simple « mise en accolade d'actes insignifiants¹⁸ ». S'y arrêter et saisir dans toute sa concrétude un geste ou une attitude ne peut que suggérer « qu'en deçà de toute banalité apparaisse autre chose, puis autre chose encore à l'infini de l'inexhaustible réalité¹⁹ ».

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Lucien Jerphagnon, *De la banalité*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1965, p. 16.

¹⁷ *Ibid.*, p. 153.

¹⁸ *Ibid.*, p. 44.

¹⁹ *Ibid.*, p. 153.

Dans l'embrasure de la porte

Afin de saisir la dialectique qui régit le quotidien, il convient de l'aborder comme un entre-deux. De le situer dans une mobilité incessante, à l'image d'une porte dont les gonds lui offrent la possibilité de déborder dans les deux sens. Enfin, de comprendre son caractère englobant à la manière d'un creuset où se mêlent et se fondent diverses choses. Ainsi, l'expérience quotidienne s'établit toujours dans une « logique des seuils²⁰ » :

à la croisée des chemins entre le familier et l'étranger, jamais totalement à demeure, jamais totalement extra-muros, mais vivant sans cesse au carrefour.²¹

Le quotidien est « ce qu'il y a de plus difficile à découvrir²² », soutient Maurice Blanchot. Il est insaisissable et fuyant. Tout comme « le *motif dans le tapis* de la nouvelle éponyme d'Henry James : si manifeste partout qu'il en devient invisible²³ ». Prétendre en faire une synthèse demeure inconcevable.

Aussi, l'intérêt que je lui porte se concentre, tout particulièrement, sur ce que je nomme les *temps faibles* de l'existence, qui renvoient à ces moments passagers, transitionnels, caractérisés par aucun événement en soi, mais plutôt par des attitudes, des situations saisies dans ce qu'elles ont de plus concrètes et d'éphémères. En ce sens, la superficialité que l'on attribue à certains moments de l'existence peut se voir renversée. C'est-à-dire, trouver de l'intensité, du sens, dans ce qui est vécu ici et maintenant et non plus dans ce qui se tend vers un but lointain. Appréhendé de la sorte, le quotidien révèle donc la manière dont nous habitons le monde. Du plus intime jusqu'à ces manifestations les plus impersonnelles. Et cela, en y faisant ressortir son caractère essentiellement présent.

Le terme *entre-deux* revêt alors une signification reliée au quotidien même, tout autant qu'à l'être en situation. Il représente, d'une part, les entrées successives par lesquelles est vécue l'expérience quotidienne, et d'autre part, il souligne la posture que l'homme adopte, au jour

²⁰ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 434.

²¹ *Ibid.*, p. 433.

²² Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, (« *La parole quotidienne* »), Paris, Gallimard, 1969, p. 335.

²³ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 19.

le jour, et que Gaston Bachelard a définie sous l'appellation de « l'être entr'ouvert²⁴ ». En somme, il faut comprendre l'entre-deux comme une logique du multiple, à l'image d'un trajet en constante évolution. Ainsi :

il [le quotidien] ne laisse rien inoccupé, il a horreur du vide et dès qu'un interstice du monde social est laissé vacant pour une raison ou pour une autre, il l'investit aussitôt pour l'habiter et lui donner son style d'existence²⁵.

On peut alors concevoir le quotidien, dans toute sa densité, comme un monde construit à même un « capital d'expériences²⁶ ». De par sa nature diffuse, il met en rapport les actes et les perceptions changeantes de la vie, utilisant toujours uniquement ce qui se trouve à portée de main. Il en résulte donc un enchaînement infini de faits et de gestes, placés les uns près des autres, et dans lequel nous sommes étroitement enserrés. C'est ce qui se donne à voir lorsqu'on se met à observer ces *temps faibles* de la vie de tous les jours. Par eux se consolide l'existence humaine. Il m'apparaît alors évident que l'on vit par et dans cette accumulation. Que tous ces moments d'entre-deux, non pas pris uniquement pour ce qu'ils sont, mais plutôt dans leur réverbération, font que nous vivons sans cesse dans un écart, un décalage, une sorte d'intervalle qui nous font inévitablement ressentir que le « dépaysement n'est possible qu'au cœur de l'évidence²⁷ ».

²⁴ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957, p. 200.

²⁵ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 212.

²⁶ *Ibid.*, p. 221.

²⁷ David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 95.

Retentissement

Contrairement à ce que l'on peut penser, les événements qui surviennent dans la vie de tous les jours ne représentent pas une entrave au prévisible et à l'habituel. Les bouleversements surgissent de toutes parts et sont, sans exception, soumis aux conditions du familier. Quelques-uns demandent d'importants réajustements, comme ce pourrait être le cas pour un dépaysement impliquant une perte totale de points de repère. Tandis que d'autres arrivent à nous surprendre à l'intérieur d'une routine déjà établie. Mais une chose est certaine, c'est que tous rendent effective l'expérience quotidienne, l'empêchant d'être ce que l'on croit très souvent, c'est-à-dire une « victoire définitive du même sur l'autre²⁸ ». Chaque événement s'intègre dans la dynamique même de la quotidianisation et lui est nécessaire. Pour ma part, mon intérêt ne se porte pas sur les événements de la vie en tant que tels, mais plutôt sur leur retentissement.

Les ouvertures dans lesquelles s'engage le monde perçu modulent mes intuitions. Les images mentales qui en découlent constituent non plus uniquement un mode de référence sur lequel j'appuie mon discours, mais un « mode d'apparaître du monde vécu ou du monde tel que je l'appréhende à travers mes actes de consciences²⁹ ». Ainsi, la vie quotidienne, saisie dans de courts fragments d'existence, comme c'est le cas de la nouvelle, met en valeur l'expérience perceptive. Par ses répercussions, d'une part, sur l'esprit et le corps, d'autre part, sur l'inachèvement et le caractère contingent dont chaque être est constitué.

En surface, la vie de tous les jours s'apparente à un état de passivité. Une ambiance un peu vague, un peu floue où rien de menaçant ne fait ombrage, où l'on se dit spontanément qu'il ne s'y passe rien. Que le temps nous glisse entre les doigts. Et qu'il ne nous sera jamais possible de le saisir. Dans la mesure où le temps présent, le temps passé et le temps à venir sont contenus à l'intérieur de chaque instant. Cet aspect représente la longue durée, le mouvement continu de la vie quotidienne. Mais en s'y arrêtant de près, on y découvre un affairément excessif, une agitation souterraine voire un fourmillement de la pensée qui nous

²⁸ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 489.

²⁹ Pierre Ouellet, *La poétique du regard : Littérature, perception, identité*, Québec, Éditions du Septentrion, 2000, p. 23-24.

entraîne vers un certain oubli du monde dans lequel on vit. Le retentissement dont je parle s'inscrit dans ces instants brefs et saccadés et ne peut être ressenti que lorsque l'être se retrouve seul.

Par ailleurs, dans la notation musicale, la pause constitue une figure de silence. Un signe indiquant un arrêt momentané dans la mélodie. Il contient une intensité sur lequel le discours mélodique prend appui. Un silence doit être ressenti, habité, s'il ne veut interrompre la continuité de la pièce. De la même manière, l'écho ou la résonance du monde demeure présent lorsque l'être fait silence. En fait, cet état est nécessaire et dévoile l'insistance avec laquelle l'expérience quotidienne se joue à tout moment. On éprouve alors une sensation de pause, d'arrêts sur image où l'intériorité de chaque moment vécu, de chaque pensée vécue s'inscrit comme un centre. Et l'expérience à laquelle nous avons affaire s'exprime par « cette équivoque où le temps et l'éternité se touchent³⁰ ». Elle ne signifie pas pour autant un vide ou une absence, mais bien cet *in-fini* auquel nous faisons face :

L'immensité est en nous. Elle est attachée à une sorte d'expansion d'être que la vie refrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. Dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs; nous rêvons dans un monde immense. L'immensité est le mouvement de l'homme immobile.³¹

Or, on dit de la vie quotidienne qu'elle met en œuvre un principe d'inertie qui prédomine et met en valeur ce qui bouge le moins. L'*homme immobile*, dont parle Gaston Bachelard, est une autre manière d'y faire référence. Son *immensité* est à l'image d'un territoire occupé, faisant écho à la pensée de Bruce Bégout lorsqu'il définit la pensée quotidienne comme étant une « logique [...] de l'occupation »³², et dans laquelle trois instances se rassemblent : spatiale, temporelle et causale. Ainsi, nous occupons spatialement un terrain. Par la suite, la répétition de nos activités régularise, d'une certaine manière, l'écoulement informe du temps. Et enfin, c'est grâce à nos préoccupations journalières que nous parvenons à persévérer, à ne pas sombrer dans l'indéterminé. En somme, le retentissement crée un mouvement interne. Il instaure beaucoup plus qu'un passage où se rencontrent diverses expériences perceptives. Il

³⁰ Soeren Kierkegaard, *Le concept de l'angoisse*, Paris, Éditions Gallimard, 1935, p. 92.

³¹ Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 169.

³² Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 525.

représente le lieu d'une mémoire vive où chaque empreinte laissée se répercute et s'ensemence nous faisant dire de quelqu'un qu'il est habité.

L'exploit du héros postmoderne...

L'exploit du héros postmoderne est de se situer à l'avant de la scène et cela à chaque minute de sa vie. Héros de l'instantanéité dont « l'existence et le monde ne sont justifiables qu'en tant que phénomènes esthétiques³³ ». Il s'agit, bien entendu, de l'« homme, au jour le jour³⁴ », surpris dans ses allers et venues quotidiens, pour qui sa présence et sa participation au monde s'inscrivent directement dans sa gestuelle. C'est celle-ci que j'interroge à travers ses hésitations et sa recherche constante de points d'appui.

S'il est vrai

[qu'] on ne peut considérer un geste ni comme la propriété d'un individu, ni comme sa création (nul n'étant en mesure de créer un geste propre, entièrement original et n'appartenant qu'à soi), ni même comme son instrument [...]; [que] ce sont les gestes qui se servent de nous; [que] nous sommes leurs instruments, leurs marionnettes, leurs incarnations,³⁵

il convient alors de poser un des éléments fondamentaux sur lesquels se construit le quotidien : son caractère relationnel. En effet, notre vécu ne s'exprime qu'en étroite corrélation avec ce qui nous entoure. Si chacun de nous agit selon ce qu'il croit être sa propre individualité, il ne faut pas perdre de vue que nous ne le faisons qu'à partir d'une lecture du monde, que nous sommes façonnés par un contexte et un environnement social. Toute action posée n'est, en quelque sorte, qu'un compromis, qu'une manière de trouver son propre équilibre face à ce qui nous est extérieur. C'est donc par la gestuelle quotidienne, par ces variations multiples, faites de tensions, de frottements et de résistances, que l'on parvient à un certain « maintien de soi³⁶ ». Cette expression renvoie non seulement à la fragilité de l'être face à ce qui lui est étranger, mais au fait qu'il doit persévérer dans ce rapport d'ouverture pour déterminer sa propre existence.

³³ Nietzsche, cité par Michel Maffesoli, *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*, Paris, La table ronde, 2004, p. 80.

³⁴ Pierre Le Quéau, *L'homme en clair-obscur. Lecture de Michel Maffesoli*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, p. 41.

³⁵ Milan Kundera, *L'immortalité*, Paris, Gallimard, 1990, p. 18.

³⁶ *Ibid.*, p. 285.

Je pense alors à la notion d'harmonie proposée par Maffesoli dans *La conquête du présent*. Maffesoli explique que l'harmonie présente dans la vie quotidienne provient de son caractère différentiel. À ses yeux, la vie quotidienne est « fondamentalement imparfaite³⁷ ». De plus, il souligne que ce sont ses imperfections qui lui octroient non seulement sa beauté mais son équilibre. En d'autres mots, la différence devient primordiale au sein de la vie quotidienne puisqu'elle est à l'image de chaque individu et donc implicitement acceptée. Ainsi, la diversité qui s'offre lorsque nous sommes en présence des autres permettrait à la gestuelle quotidienne de trouver toute sa richesse. Les échanges sans cesse renouvelés auxquels nous sommes confrontés procureraient à notre propre gestuelle son « enracinement dynamique³⁸ ». C'est-à-dire, le fait de puiser sa source à même l'interaction humaine. Cela représente bien ce sur quoi est construite toute harmonie : combinaison et simultanéité dans lesquelles un équilibre est atteint.

Par ailleurs, reconnaître que la gestuelle quotidienne trouve toute son importance non pas dans son aboutissement mais dans son acte même met en relief sa véritable implication. Dès lors, nous pouvons la dissocier du simple ordinaire et de ses « pratiques soumises à des régularités figées³⁹ ». Trop souvent les actions les plus banales se trouvent associées à une certaine conformité. Pourtant, rien n'est plus diversifié que la gestuelle des individus que l'on croise. Elle découle de sa propre expérience. Il s'agit d'une appropriation liée non seulement à l'environnement dans lequel il vit mais à sa manière de réitérer sa propre existence. De cette gestuelle naîtraient les constantes hésitations que l'on observe dans les attitudes des gens, d'où leurs bifurcations imprévues, les obligeant sans cesse à se réajuster. Par conséquent, le souci accordé au corps devient révélateur de sa participation à une communauté. L'importance de chaque geste se doit d'être saisie au plus près de sa simplicité, dans ce qui échappe à la raison mais non à la sensibilité puisque :

Chaque geste quotidien contient donc, dans son simple mouvement, la somme condensée

³⁷ Michel Maffesoli, *La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, p. 53.

³⁸ Michel Maffesoli, *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*, Paris, La Table Ronde, 2004, p. 67.

³⁹ *Ibid.*, p. 56.

de tous les gestes identiques exécutés par des hommes et bénéficie de tout poids du passé.⁴⁰

Or il m'apparaît que l'intensité de l'instant vécu, sombre ou heureux, enivrant ou plat, s'inscrit dans cette gestuelle. On bouge un bras, une jambe, toujours en prévision de quelque chose. On s'expose et, à la fois, on se dérobe. On vit dans un battement, dans une oscillation et seule la relance du geste permet d'y trouver un contrepoids. La gestuelle quotidienne est donc le principal point d'ancrage que nous ayons dans la réalité. Jumelée aux faits anodins, elle représente :

cette masse fluide et intime de cellules vivantes qui maintiennent l'organisme en vie. Chaque jour, à chaque heure, de tels fils sont tissés, viennent à se briser puis sont renoués, remplacés par d'autres, entremêlés à d'autres⁴¹.

Doit-on nécessairement y découvrir quelque chose ? Doit-il obligatoirement y avoir une révélation ? Ou alors, simplement, peut-on observer cette gestuelle et la décrire dans l'unique possibilité de s'en nourrir et de croire que l'on s'approche, un tant soit peu, des « passions fondamentales qui régissent la réalité humaine⁴² » ?

⁴⁰ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, p. 483.

⁴¹ *Ibid.*, p. 81.

⁴² *Ibid.*, p. 83

« La profondeur, il faut la cacher. Où ? À la surface.⁴³ »

Voilà bien toute l'ambiguïté de notre rapport au réel, de la relation que nous entretenons avec lui. En effet, le privilège accordé à la perception visuelle augmente de jour en jour. Sa trajectoire ne se limite plus aux disciplines artistiques. La perception visuelle s'est élargie au point où chaque sphère de la société est maintenant régie par son caractère visuel. Bien que sa présence, au sein de nos vies, ait pris une telle place, il n'en demeure pas moins que lorsque l'on s'y arrête, elle questionne toujours la réciprocité de l'homme et du monde.

D'emblée, la surface fait appel à ce qui est aperçu, à ce qui est donné à voir sans difficulté. Il s'agit de « la partie extérieure (d'un corps), qui le limite en tous sens ». Dès lors, on se doit de ne pas appréhender de manière réductrice ce sur quoi notre regard se pose. C'est-à-dire, comme un relief plat, un simple écran ou alors un miroir aux alouettes. Ce qui nous apparaît s'inscrit dans une immédiateté et c'est celle-ci qu'il faut prendre en considération. Ainsi, puisque :

le monde quotidien est lui-même lisible à la surface des choses, dans l'attitude habituelle des personnes, dans le style ordinaire des événements⁴⁴,

il faut comprendre que c'est là que se trouve toute la « réalisation de l'existence⁴⁵ », que cette immédiateté est son unique dimension. Il convient donc d'aborder le regard que nous posons, à tout moment, comme un « espace communiquant [puisqu'] il fait de l'espace l'élément de la communication. Sa matière⁴⁶ ». Aussi, d'appréhender les limites qui s'offrent à lui comme une possibilité d'échange. Et enfin, d'y envisager les résistances, celles qui poussent chaque identité à tenter de préserver une petite part d'elle-même, comme révélatrices de la disparité dont est constitué le sens commun dans lequel nous évoluons, coûte que coûte. En saisissant bien toute la portée de ce qui est dit commun, c'est-à-dire en partage, le regard offre donc un pouvoir d'agencement qui met en évidence non seulement le

⁴³ Hofmannsthal, cité par Michel Maffesoli, *La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, p. 71.

⁴⁴ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, p. 126.

⁴⁵ Michel Maffesoli, *La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, p. 71.

⁴⁶ Bernard Noël, *Journal du regard*, Paris, P.O.L., 1988, p. 11.

caractère hétérogène du quotidien mais aussi sa « présomption de cohérence⁴⁷ ». C'est-à-dire l'acceptation de ce qui est donné, à première vue, comme celle d'une évidence allant de soi.

Or, il m'apparaît que l'observation du quotidien s'exprime étroitement avec la difficulté que nous ayons à nous incorporer au monde. Confronté sans cesse à ces écarts, le travail sur l'apparence devient « extrêmement équivoque dans la mesure où il dénote à la fois un engagement et une distanciation⁴⁸ ». Ainsi, la manière la plus juste avec laquelle on arrive à saisir, un tant soit peu, une identité nous est donnée par son rapport avec le monde extérieur et non uniquement par l'introspection. Et ce, dans la mesure où l'image extérieure que nous projetons doit être comprise, d'une part, comme un « terrain neutre⁴⁹ » et, d'autre part, comme le « dedans de nous-mêmes que nous voulons être pour les autres et que les autres nous encouragent à être pour nous-mêmes⁵⁰ ».

S'arrêter sur ces manifestations minuscules ne peut être une position prise dans le simple but de consolider un sentiment de sécurité pouvant être jugé neutre ou passif, et que nous tenons tant à préserver dans ce qui nous est familier. Au contraire, l'observation minutieuse du quotidien révèle toute la précarité de l'existence, son épuisement au sein même de ce qu'il nous est donné de voir et cela, dans toute la lucidité dont nous sommes capables. Elle révèle, une fois de plus, notre posture au sein de l'expérience quotidienne qui est cet entre-deux, d'où surgit une multitude de turbulences qui se manifestent à même le langage du corps, devenant ainsi un « espace de liberté intersticielle⁵¹ »; temporaire et incomplet, il faut le préciser, mais tout de même présent.

Et si, justement, la profondeur se trouvait dans ces détails ? À l'intérieur des trous, des pauses, des discontinuités ? Dans le fait qu'à un moment précis, quelqu'un remarque un geste, l'expression d'un visage ou alors un changement d'attitude qu'une autre personne, placée à proximité, n'a pas été en mesure de discerner ? Cristalliser ces instants met donc en

⁴⁷ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 529.

⁴⁸ Pierre Le Quéau, *L'homme en clair-obscur. Lecture de Michel Maffesoli*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, p. 69.

⁴⁹ Jean-Paul Sartre, *Préface in Portrait d'un inconnu*, Nathalie Sarraute, Paris, Gallimard, 1965, p. 9.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 49.

relief « non pas l'apparence de la vérité, mais la vérité des apparences⁵² ». C'est-à-dire « le charme discret des activités profanes, ce bercement régulier et enchanteur de la vie de tous les jours⁵³ » qu'il nous est donné d'apprécier à sa juste valeur pour autant qu'on s'y attarde.

⁵² Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 529.

⁵³ *Ibid.*, p. 530.

Matérialité

Je suis amoureux des détails. J'aime bien tout ce qui est petit, j'ai comme du respect [...] pour les objets. Plus ils sont ténus, plus ils me plaisent. Nous avons tous une image imprécise de la vie; la mienne est faite de ces détails mesquins.⁵⁴

Lorsque je repense à une soirée passée en solitaire, ce qu'il m'en reste, bien souvent, s'apparente aux éléments d'un décor plutôt qu'à une pensée. Il en est de même pour un trajet en métro, la torpeur d'un dimanche après-midi ou un appel téléphonique qui se veut hâtif. La vie quotidienne m'entraîne vers une sensibilité presque tactile. Cette sensibilité tient le rôle d'écriture terrestre. Et mon environnement devient très vite une masse opaque et mystérieuse. Un peu comme une seconde mémoire qui emmagasinerait et voudrait garder pour elle ce qu'elle sait. Il devient alors difficile de ne pas circuler en simple touriste à travers cette vie matérielle. D'y rester présente. Consciente que mes gestes et mes attitudes s'y impriment et, avec le temps, se coagulent dans la matière.

D'elles-mêmes, nos perceptions s'orientent vers ce qui peut sembler quelconque. Vers des détails qui deviennent plus importants que tout puisque ce sont eux qui nous font vivre pleinement. Et ainsi, un instant se détache et exige qu'on en sacrifie d'autres. Pourquoi celui-ci plutôt que celui-là ? Pourquoi une tache informe sur la fenêtre du salon évoque-t-elle en moi des parcours revisités à la vitesse de l'éclair ? Pourquoi ces images me reviennent-elles sans que je puisse les trier ou les choisir ? Que je le veuille ou non, je les absorbe. Et à travers celles-ci, la seule réalité sur laquelle je peux compter, c'est d'être reliée à toute cette matière.

Dans une entrevue donnée le 22 février 2008 à l'émission *L'actualité littéraire*, animée par Grégoire Lemenager, Annie Ernaux expliquait que la matière sur laquelle elle travaille est une matière sociologiquement pauvre en raison du fait qu'il n'y a pas d'écart par rapport à la réalité, mais juste des faits. Sur le coup, je n'ai pas compris tout de suite où elle voulait en venir. C'est seulement maintenant que je réalise qu'elle faisait référence à toute cette matérialité de la vie quotidienne qui, lorsque l'on s'y intéresse, devient une contrainte forte

⁵⁴ Jean-Marie Gustave Le Clézio, *L'extase matérielle*, Paris, Gallimard, 1967, p. 54.

pour l'écriture. Que ce qu'elle soulève implique le besoin, sans relâche, de se sentir pénétré par l'extérieur. Comme une obligation, une imposition. Et à quel point nous recherchons, sans nous en rendre compte, notre histoire dans celle des autres.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, j'ai le sentiment que cette matière qui nous entoure, à commencer par nos propres corps, possède une particularité insondable. Peut-être procède-t-elle par une sorte d'écholocation qu'il ne nous sera jamais totalement possible de déterminer ? Dans la mesure où, comme l'écrit Le Clézio, ce qui se montre sert également à ce qui se cache et vice versa. Depuis notre naissance, nous sommes plongés « dans un univers étroit, où les influences sont sans nombre, où chaque détail, chaque seconde qui passe sont importants, laissent leurs traces⁵⁵ ». L'idée que nous nous faisons de la réalité se doit d'être tangible. Conçue par ce qu'a été chaque être avant nous. N'étant, comme tous ceux qui nous ont précédé et tous ceux qui nous succéderont, que des morceaux de réalités se faisant écho. Rien de plus. Ce cadre nous donne la possibilité de prendre appui. Et finalement, nous existons d'une certaine façon, arc-boutés contre les êtres et les choses.

Ainsi, ce que de nombreux écrivains et philosophes nomment la vie matérielle se présente comme un jeu de miroirs où une multitude de reflets s'échappent, s'entrecroisent et parviennent à nous construire comme personne. Bien souvent, j'ai l'impression de me retrouver devant un miroir sans tain qui ne réfléchit que ce que j'ai la capacité de voir. Ce qui m'enchant, ce qui me heurte. J'ose croire que j'arrive tout de même à y percevoir une infime brèche, une toute petite trappe qui m'amène ailleurs. Et cela, même si, à tout coup, doutes et incertitudes se révèlent à moi.

⁵⁵ Jean-Marie Gustave Le Clézio, *L'extase matérielle*, Paris, Gallimard, 1967, p. 35.

Proximité et distance

La vie sociale crée la distance et la séparation pour y tisser ses liens, le vide médian pour y jeter ses ponts, qu'on appelle vues, voix, images, paroles, double filet de mots et de couleurs, de sons, de traits, de formes qui captent l'attention, la mémoire ou l'imagination d'autrui et prennent dans leurs rets ce qu'on appelle vie commune.⁵⁶

Au sein de cette vie commune, nous tenons tous un rôle secondaire. Nous évoluons les uns près des autres dans une « inattention polie⁵⁷ », vécue comme un effacement, exigée par des conventions sociales où la réciprocité de l'échange ne tient qu'à un mince fil. Ce rôle secondaire, relatif au mode et au style de vie attribué à l'homme quelconque, s'emploie à créer une « distance qui est d'autant plus subtile qu'elle joue sur la proximité, et qui permet d'être étranger, d'être un étranger de l'intérieur en quelque sorte⁵⁸ ». De ce fait, l'homme quelconque contourne ce qui le limite de toutes parts et se réoriente continuellement. Il se forge, au sein de ce qui est déjà établi, sa manière propre de négocier avec le réel, et cela, sans contestation apparente, sans trop d'éclaboussure : à la dérobée.

Pour arriver à saisir cette « secondarisation de l'existence⁵⁹ » qui met bien en évidence « l'éclatement de l'individu en une personne multiple⁶⁰ », il convient de laisser les gens et les choses à leur place habituelle. Dans leur va-et-vient de tous les jours, dans cet imperceptible mouvement que l'on comprend très souvent comme le calme plat de l'existence. En effet, comme le souligne Bruce Bégout, « la vie quotidienne possède en elle-même une tension entre une tendance passive et une tendance active⁶¹ ». Pour ma part, je crois que cette tension se retrouve au plus près d'un état d'attente ou d'écoute dans lequel l'être social se tient, inconsciemment, pour arriver à coïncider, à converger, d'une manière ou d'une autre, avec cette vie commune et ce, dans un besoin à la fois d'individualité et d'appartenance à une

⁵⁶ Pierre Ouellet, *La vue et la voix. Dans les arts, la littérature et la vie commune*, Montréal, VLB Éditeur, 2009, p. 11.

⁵⁷ Goffman cité par David Le Breton, *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2004, p. 255.

⁵⁸ Michel Maffesoli, *La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, p. 157.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 158

⁶⁰ Michel Maffesoli, *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*, Paris, La Table Ronde, 2004, p. 104.

⁶¹ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 572.

collectivité. Il s'agit donc d'une lutte qui se joue de manière équivoque puisqu'elle se veut clandestine, sans pour autant s'extraire du monde.

Or, il me semble qu'il ne soit pas si facile de prendre ses aises face aux situations quotidiennes. En particulier dans ces moments où il n'arrive rien, ou du moins, rien qui ne puisse être vraiment raconté, mais seulement décrit. Les attitudes que l'être social adopte, lorsqu'il se retrouve pendant un court instant confronté à lui-même, le placent dans une situation d'instabilité. Il doit réagir, d'une part, selon ses propres désirs, et d'autre part, il ne peut s'empêcher de rechercher un fondement sur lequel appuyer ses choix. Ainsi, l'expérience éprouvée, non pas relative aux sentiments intérieurs mais bien saisie dans toute la concrétude d'un geste, s'exprime à travers une pluralité où l'individu emprunte diverses voies, s'associe à une multitude de croyances, et dans lesquelles « tout sentir [devient] un mouvement qui [le] porte sans cesse entre contacts et distances ⁶² ». Il ne peut s'agir d'un oubli complet de soi, mais bien de ce moi qui se perd dans l'autre, qui définit son existence dans et par l'autre. Sans cesse confronté à ces multiples perspectives, « il est celui qui est, et qui ne dit pas Je suis. Il est, il, est, il est [...] ⁶³ ».

Dès lors, serait-il juste, pour aborder cette dialectique, de se positionner dans le rôle d'un artiste visuel ? D'observer le quotidien pour en tracer les lignes fuyantes ? D'entrevoir la répétition de ce qui se joue, minute après minute, comme les points de fuite des éléments d'un décor ? D'approcher le monde de la vie comme elle-même s'instaure, c'est-à-dire, à la dérobée ? Fuyante, de part et d'autre ? Et ainsi, d'y déceler, sous cette apparente « solidité ⁶⁴ », sa mise en œuvre continuelle qui n'est nulle autre qu'un « art de l'esquive ⁶⁵ » ?

⁶² Erwin Strauss, cité par Georges Didi-Huberman, *Génie du non-lieu. Air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2001, p. 145-146.

⁶³ Henri Thomas, *La nuit de Londres*, Paris, Gallimard, 1956, p.19.

⁶⁴ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, p. 333.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 335.

« Questionner vos petites cuillers »⁶⁶

Écrire sur l'homme anonyme c'est aussi découvrir de quelle manière on tente de s'approprier la réalité et comment, pour ce faire, on la transforme malgré nous. Il y a toujours une part du réel que l'on garde, que l'on rejette, que l'on invente. Et je me rends compte à quel point tout cela nous fait vivre hors du temps. Dans une temporalité sans cesse redoublée, renversée, déformée qui met en évidence l'idée que la projection se trouve au cœur de notre quotidien. C'est-à-dire que la portée non seulement de nos gestes mais aussi de notre pensée va toujours au-delà de ce que l'on aurait imaginé, qu'elle excède à tout coup le territoire d'interaction que l'on s'était donné. Ainsi, on se fait souvent une idée trop précise de ce que l'on s'apprête à vivre, que ce soit pour prévenir ou encore pour atténuer un événement, comme c'est le cas des personnages de ces nouvelles : *Projection*, *La serviette* ou *Le temps passe*. Le résultat de ces expériences s'éprouve alors dans un état de flottement temporel où l'individu n'arrive plus à se retrouver, comme s'il perdait toute trace de sa propre réalité.

Or c'est bien tout le contraire qui était à l'origine des agissements de ces personnages. Ils souhaitaient parvenir à prendre appui sur une situation qui leur était inconfortable. Mais la réalité s'est avérée tout autre. Surpris et impuissants, ils ont dû négocier autrement avec le réel. Dans cette attitude, je vois une certaine soumission à laquelle nous ne pouvons pas échapper. Elle amène une manière d'agir qui se pose devant chacun de nous comme un questionnement et nous indique, comme le soutient Merleau-Ponty, « certains points sensibles du monde, [nous invitant] à l'y rejoindre »⁶⁷. Ainsi, la compréhension que nous avons de la réalité ou, formulé autrement, l'accès le plus direct que nous aurons à celle-ci se verra toujours teinté d'une certaine ambiguïté, et la projection que l'on s'en fera comprendra nécessairement une part d'imaginaire. C'est dire, une fois de plus, combien l'accessibilité au quotidien est difficile et comment son fonctionnement nous apparaît toujours de manière détournée.

⁶⁶ Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 13.

⁶⁷ Maurice Merleau-Ponty, cité par David Le Breton dans *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2004, p. 50.

Questionnez vos petites cuillers. Un conseil de Perec qui m'apparaît comme une clé dans le rapport que j'entretiens avec le quotidien. À mes yeux, cette phrase ne fait pas uniquement référence à l'environnement matériel dans lequel j'évolue mais aussi à la manière dont je l'aborde : à son accessibilité. Lorsque l'on observe son reflet au fond d'une cuiller, l'effet est surprenant. Entre deux gorgées de soupe, on s'attend à voir une miniature du visage alors que notre reflet nous apparaît renversé. Le contour y est déformé. Le nez, les yeux y sont décentrés. L'ovale du visage y est un peu allongé. On ne peut toutefois pas dire qu'on ne s'y reconnaît plus. Mais notre rapport a changé.

Je crois que cette image de la réalité est la bonne. La surprise, la déformation, le décalage qu'elle fait surgir par rapport à notre propre point de vue révèle bien que l'accessibilité d'une réalité univoque est impossible. Jamais nous n'aurons la possibilité d'accéder directement au quotidien. De ce fait, la compréhension que nous en avons se voit, elle aussi, détournée. Ce que l'on reçoit, ce que l'on donne, est distribué à travers une multitude de passages avant d'atteindre son but. À l'image d'une immense soufflerie d'orgue : entre l'instant où l'organiste choisit un jeu, pose ses mains sur le clavier et le moment où le son lui parvient, il y a toujours un décalage. L'organiste doit prévoir ce laps de temps. Pour demeurer en lien non seulement avec les chanteurs qu'il accompagne, mais aussi avec ceux qui, tout en bas, attendent de recevoir cette musique qui est, une fois de plus, retardée par l'amplitude de l'espace.

C'est donc la proximité particulière que l'on a avec la vie quotidienne qui crée la distance. Et c'est grâce à la distance que l'on arrive à façonner notre regard. On le mesure à même les malentendus, les ambiguïtés impossibles à dissimuler qui se révèlent à notre insu. Ça se passe toujours dans un temps qui se prolonge. En fait, lorsque l'on tente de rejoindre ce qui se joue devant nous, on ne peut parler de véritable contact mais de glissement et de passage d'un réseau à un autre : de trajectoire. Et s'il n'y avait cette part d'imaginaire qui s'interpose entre nous et le monde, le risque de se fracasser sur lui serait irréfutable.

Filature

Utiliser pour matériau des observations tirées de la vie quotidienne me place dans une inévitable position de filature. Il s'agit d'un sentiment aigu du passage désespérément rapide des êtres et des choses, et de la conscience que je n'en capterai qu'une bribe infime, dérisoire. Lorsque je me retire, autant que faire se peut, de toute effervescence sociale, celle qui rassemble nombre de passions, je me rends compte de la réalité aléatoire et changeante de chaque identité. Des passages à vide où l'on se débat seul. Le regard que je tente alors d'y poser ne se veut nullement voyeur. Je le conçois plutôt comme un regard absorbant.

Bien que plusieurs artistes qui exploitent la filature travaillent avec la mise en espace de personnes réelles, utilisant la participation directe d'un tiers pour créer, c'est avant tout le hasard d'expériences singulières qui attire mon attention. Cet aspect m'intéresse tout particulièrement puisque le regard, posé à la dérobée, implique à la fois la subjectivité de la perception visuelle tout en posant une certaine objectivité.

À mon sens, on se doit d'être attentif envers les gens qui se démarquent le moins, comme c'est souvent le cas de la vieille dame. Pour ma part, cette dernière constitue le point de départ de ce mémoire. En effet, j'ai toujours été frappée par l'invisibilité de sa présence et c'est encore le cas aujourd'hui. Peut-être est-ce dû au fait qu'elle se meut avec lenteur, recroquevillée, recroquevillée sur elle-même, tenant toujours solidement un sac à main, une canne ou un parapluie ? Je ne peux m'empêcher de m'y arrêter longuement pour tout ce que ce corps transporte avec lui. Et je crois que lorsque l'on parle d'abandon de soi, total et sans arrière-pensée, d'un corps donné pour ce qu'il est, c'en est un très bon exemple. Mon intérêt se porte donc vers ceux qui s'éloignent d'une certaine standardisation du corps, s'apparentant plutôt à un dépouillement, et ce, dans la mesure où « il s'agit d'atteindre l'usage de soi le plus entier⁶⁸ », de ne plus uniquement le représenter dans ses moments d'excès ni de communion avec les autres. Dans *Suite vénitienne*, Sophie Calle soutient que la solitude des autres nous

⁶⁸ David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 129.

rend parfois audacieux⁶⁹. Pour ma part, c'est à cette solitude que je me suis arrêtée. Elle m'a incitée à écrire. La solitude devient, en quelque sorte, une ouverture où chaque individu crée « du multiple avec son seul corps⁷⁰ », où chaque instant rassemble et renouvelle la communauté de sens vécue au jour le jour.

Ainsi, l'homme est fréquemment seul. Ses déplacements s'inscrivent dans une sorte d'errance qu'il lui est impossible d'éviter. Il circule à travers les solitudes d'autrui. Que ce soit parmi une foule, dans les transports en commun, lors de réveils nocturnes, au cours de trajets qui lui sont familiers ou même tranquillement installé dans son fauteuil préféré. Ces passages forment une sorte de parenthèse de l'existence où il se surprend à ressentir la présence des autres sous forme d'éclats. Enrico Castelli en parle de manière très juste. Il nomme *ombre* les passions que l'homme transporte avec lui :

Les ombres vont et viennent ; nous ne connaissons pas leur direction, seulement un court fragment de leur parcours nous est manifeste ; court, mais significatif. Il y en a de si insistantes qu'elles finissent par obscurcir la vie de celui qui les traîne à sa suite.⁷¹

Filer le quotidien signifie donc, pour moi, tenter de le suivre à la trace et y « mobiliser l'image d'un sujet relationnel, c'est-à-dire, d'un sujet toujours ouvert et vulnérable à l'autre, toujours provisoirement situé⁷² ». De cette phrase, je retiens le mot *image* puisque j'approche le quotidien principalement par l'extériorité, comme une plongée dans le dehors des choses. Aussi, je m'attarde sur l'expression « provisoirement situé ». À elle seule, elle exprime l'état dans lequel j'aime exploiter les situations de la vie. L'importance de l'ouverture et de la présence aux autres en est le moteur, sa dynamique.

De plus, la filature met en relief trois volets importants du quotidien qui sont la théâtralité, le ludisme et son côté factice. Elle s'apparente à un jeu, à une partie de cache-cache qui se

⁶⁹ Sophie Calle, *Écrit sur l'image. Sophie Calle. Suite vénitienne*. Jean Beaudrillard. *Please follow me.*, Paris, Éditions de l'Étoile, 1983, p. 56.

⁷⁰ Georges Didi-Huberman, *Le danseur de solitudes*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2006, p. 17.

⁷¹ Enrico Castelli, *L'enquête quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 21.

⁷² Johnnie Gratton, cité par Maïté Snauwaert et Bertrand Gervais dans, *Présentation : « au fil des œuvres »*, Montréal, *L'intermédialité. Filer (Sophie Calle)*, n° 7, printemps 2006, p. 12.

pratique en solitaire. Un peu à l'image d'une danse chorégraphiée pour un seul exécutant. C'est elle qui se rapproche le plus de ma posture de nouvellière.

La filature devient donc une enquête. Elle s'impose à moi dans la mesure où très souvent, dans la vie quotidienne, nous observons des gens qui, eux-mêmes, en observent d'autres. Comme une enfilade de points de vue, un regard télescopé, où *suivre des yeux* ne se veut plus un réflexe anodin, où il ne s'agit plus de *jeter un regard* sur autrui, mais bien de *se jeter* dans la solitude d'autrui. Puis d'en tirer une maille, d'en saisir un filon pour tenter de le rendre sensible et souple, et ce, malgré la distance qui s'instaure d'elle-même.

Triviale poursuite

Si le jeu de toute société s'élabore à même les gestes, les regards, les paroles, enserrés dans ce dernier, nous sommes tous des preneurs. Pour entrer en contact avec le pouvoir symbolique de chaque corps, nous n'avons qu'à poser un regard et une sorte de ravissement s'effectue : les corps s'emparent de nous comme nous nous emparons d'eux, et il est surprenant de constater que :

[c]'est à l'inconnu qu'on cède le plus spontanément, c'est envers l'inconnu qu'on se sent l'obligation la plus totale et la plus spontanée. Ceci fait partie de la règle du jeu et de son arbitraire, qui seul exalte les passions.⁷³

Les passions de l'homme quelconque, il va sans dire. Les passions ordinaires qui touchent et transforment chaque individu. Les passions qui se vivent à même le silence des foules, des rues, des amitiés, des haines, des couples.

On n'attend rien des inconnus et pourtant, d'une certaine manière, on se fie sur eux. Ils sèment sur notre passage la part d'imprévu dont nous avons besoin. Et c'est pour cette raison que je peux caractériser de *triviale* cette envie que j'ai de *poursuivre* ce qui m'est offert par le biais du regard. Dans la mesure où, ce sur quoi mes yeux se posent me permet de m'infiltrer dans une fraction de réalité à l'intérieur de laquelle mes mots trouvent leur place, arrivent à faire un sens. S'agit-il d'une « fidélité aveugle, mais à distance, sans résolution possible »⁷⁴, comme le soutient Baudrillard lorsqu'il parle de la relation hasardeuse que nous entretenons avec les gens et les objets ? Le fait de croire que je réfléchis à travers les autres représente pour moi un appui, une certitude qui m'amène toujours ailleurs. Alors, dans un sens, oui, je peux nommer cela « fidélité », mais peut-être pas aveugle. Je dirais plutôt qu'elle s'apparente à un désir de complicité. Une complicité éphémère, sans aucun doute, mais qui m'est nécessaire pour écrire.

Un regard complice échangé avec un inconnu, c'est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit. Il suffit d'une fraction de seconde pour que ça s'imprime. Le contact demeure fragile, précaire, et je sais qu'inévitablement il va se rompre. Toutefois, il représente une complicité

⁷³ Sophie Calle, *Écrit sur l'image*. Sophie Calle. Suite vénitienne. Jean Baudrillard. Please follow me. Paris, Éditions de l'Étoile, 1983, p. 86.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 92.

qui a eu lieu et qui réussit à m'habiter assez fortement pour qu'au bout de quelques jours, je le prenne en note. Les regards sont là, tout autour, et je crois qu'ils sont plus forts que tout. Quelquefois, je dois me concentrer pour parvenir à m'en détacher jusqu'à ce que, malgré moi, je jette un œil à l'improviste et aussitôt, ils me rattrapent.

De ce fait, au début de la rédaction, l'intérêt qui a orienté mon travail se voulait beaucoup plus un questionnement sur le caractère énigmatique du regard, et ce, relié à l'incomplétude de toute perception. Doucement, l'importance du regard s'est révélée à l'intérieur d'autres préoccupations. Comme la dialectique de la proximité et de la distance, par exemple, du caractère relationnel, primordial à la vie quotidienne ou alors à une conception de la réalité qui s'exprime comme un entre-deux et dans lequel l'expérience même de nos vies s'éprouve.

Je crois maintenant que cet intérêt pour le regard s'apparente beaucoup plus à une conscientisation d'un environnement de vie dans lequel je me sens enserrée malgré moi. Dont j'appréhende sans cesse les limites puisqu'il ne me sera jamais possible de les faire disparaître. Ces limites, je les ressens à chaque minute. Elles sont assez présentes dans ma perception du monde pour motiver et soutenir mon écriture. Ce qui éveille mon intérêt se situe dans le fait que ces limites nous sont nécessaires. Elles se forment dans toutes les sphères de nos activités et dessinent, en quelque sorte, le contour de nos vies. Alors, inévitablement, elles nous enchaînent et c'est à nous d'en modifier le contour pour éviter que l'on se sente pris au piège.

Conjointement au regard, le sentiment de solitude ainsi que l'importance des êtres, plongés dans les aléas de la vie quotidienne, ont constitué des éléments importants sur lesquels je me suis attardée tout au long de l'écriture des nouvelles. L'extériorité avec laquelle je les ai exploitées n'a certes pas été étrangère à l'importance que j'ai accordée au regard, mais ils ont constitué, au fil de l'écriture, une manière de me rapprocher, d'appriivoiser le monde de la vie quotidienne telle que mes sens le perçoivent. De ce fait, je ne peux que débiter avec un mot, une idée ou une image qui me vient de l'extérieur. Je m'en saisis aussi concrètement qu'ils m'apparaissent et, entre deux mots ou deux gestes qui me sont donnés, je m'insère. Je profite de cette portion de réalité pour faire ouvrir un instant. Tout comme cette femme, Viviane, dans *Un zeste*, qui n'arrive à réfléchir que lorsqu'elle tient un livre dans ses mains. Elle croit alors posséder le seul lien qui la rattache à elle-même, qui lui permet d'aller vers les autres, et

cela, uniquement parce que ce lien devient une réalité tangible. Ses lectures lui donnent l'impression de circuler à son gré à travers les êtres et les choses. Elle les laisse venir à elle puis repartir sans trop de regrets. Elle échappe, en quelque sorte, au sentiment de solitude voire d'isolement que parfois la proximité fait apparaître. Et à la peur aussi, qui, au contact des autres peut se transformer en une hantise d'être traquée, trahie ou démasquée. Ainsi, je crois qu'il m'est possible d'affirmer que je n'écris qu'avec l'aide des autres. Et que le fait d'avoir utilisé une instance de narration toujours à la troisième personne rendait justice à la manière dont il m'a été possible d'approcher la vie quotidienne. C'est-à-dire que même lorsque l'on se retrouve au cœur des choses, il reste toujours une part d'inexpliqué.

La réalité dans laquelle plusieurs de mes personnages sont plongés s'apparente souvent à une difficulté à coïncider avec l'extérieur. Comme si un écran les empêchait d'accéder directement aux êtres et aux choses. Pour d'aucuns, le caractère relationnel du quotidien a pu être bénéfique tandis que pour d'autres, il a pu apparaître insurmontable. Ainsi, la relation aux autres se joue dans ce que David Le Breton nomme une « mimesis décalée »⁷⁵. C'est-à-dire que parallèlement aux arts de la scène, les gestes du quotidien apparaissent eux aussi dans « un contexte où l'épaisseur du lien social a perdu toute consistance au profit d'un autre mode de communication ».⁷⁶ C'est précisément sur ce mutisme, sur ce déracinement social que je me heurte sans cesse, qui me fait me questionner sur l'interaction que nous vivons quotidiennement au hasard des rencontres. Ainsi, jeu et croyance vont de pair dans cette *Triviale poursuite*, du moins dans la mesure où il s'agit de croire en l'autre et de jouer avec ce qu'il nous offre.

⁷⁵ David Le Breton, *Les passions ordinaires, Anthropologie des émotions*. Paris, 2004, Petite Bibliothèque Payot, p. 293.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 293.

Disparition

La vie quotidienne m'a amenée à réfléchir sur l'importance du lien social. J'ai commencé à m'y intéresser avec une figure très précise : celle de la vieille dame. Ma toute première idée avait été de mettre en scène deux vieilles dames, l'une, enfermée dans son appartement, l'autre, aux prises avec le mouvement et la circulation de la vie urbaine. La thématique principale tournait autour de leur incapacité à entrer en contact. D'une part, l'une par rapport à l'autre et, d'autre part, envers leurs environnements respectifs. Des personnages intermédiaires devaient traverser leur quotidien pour nous les décrire, nous les mettre en scène dans des moments précis, sans aucun préambule ni aboutissement, pour que finalement chaque nouvelle se déroule dans une immédiateté. Un renversement s'est produit. Ce sont les personnages intermédiaires qui ont pris le dessus. Par leur nombre, ils ont été plus présents que la figure de la vieille dame. Mais il serait faux de croire que ces personnages intermédiaires lui aient ravi son importance.

À ce jour, je peux dire que la vieille dame a marqué les étapes importantes dans l'écriture des nouvelles. Au fil des mois, elle est devenue un peu comme ma voisine de palier. Sa présence a été comparable à celle d'une ombre. D'une figure qui m'était apparue nécessaire, elle s'est modifiée en une image référentielle qui m'a permis d'aborder, entre autres, la difficulté du lien social. Cette transformation représente bien toute l'importance qu'elle a eue. D'une part, par sa récurrence, elle a été l'instigatrice de la connaissance progressive que j'ai faite du quotidien. D'autre part, la force que j'ai découverte en elle, et dans laquelle j'ai puisé, s'est retrouvée intimement liée à son absence, à sa possible disparition. En effet, la figure de la vieille dame évoque le mystère de toute une vie. Sa gestuelle est ancrée à même la matérialité des choses et, pourtant, elle se trouve au plus près d'une disparition prochaine. À mes yeux, elle symbolise l'absence, le vide voire l'éloignement présent dans la vie quotidienne. Elle évoque le travail singulier et solitaire que chaque identité déploie pour se mettre en œuvre et entrer en relation avec les autres. Le fait qu'elle se soit effacée pendant de longs moments au cours de l'écriture a non seulement créé une ouverture pour faire de la place aux autres personnages, mais son absence a suffi pour faire resurgir cette dynamique propre à la vie quotidienne qu'est la disparition.

Dans une nouvelle (*Le temps passe*), je l'ai mise en présence d'une statue. La statue correspondait, à ses yeux, à un rituel bien particulier. Comme si, lorsqu'elle se tenait à ses côtés, la vieille dame devenait elle-même une figure édifiante. Capable, d'une part, d'assumer ce qu'elle représente aux yeux des passants qui, parfois, demeurent stupéfaits lorsqu'ils sont abordés trop promptement par une personne de cet âge. Et d'autre part, en mesure d'établir un lien ou une continuité entre les êtres. J'ai déjà mentionné que le corps de la vieille dame représentait un abandon total et sans arrière-pensée. J'ajouterais maintenant que son corps l'oblige à être impudique. C'est-à-dire à donner, et ce malgré elle, toute la part d'intimité qu'un être peut contenir. Ainsi, par son mouvement minimal, par sa présence presque transparente, le corps de la vieille dame comprend tout ce dont on tente inconsciemment de s'éloigner, voire de s'exclure. Il fait référence à la longue durée de la vie, à une projection qui ne peut, dans une certaine mesure, que nous paraître effrayante puisqu'il nous est offert sans artifice, sans écran, sans façade : dans toute sa crudité. Dès lors, la figure de la vieille dame ne peut nous laisser indifférent. Et le fait de l'avoir mise en rapport avec cette difficulté d'entrer en contact avec l'extérieur me permet aussi de réaliser à quel point le regard qu'elle pose peut être particulier. J'ai remarqué que, très souvent, le regard erre entre les êtres et les choses, il essaie de se frayer une place, de se poser pour encore quelque temps. Comme s'il commençait déjà à s'effacer.

Parallèlement, la présence des personnages secondaires est venue appuyer celle de la vieille dame. Dans mon idée de départ, leur rôle devait s'apparenter à celui de témoins face à l'existence de la vieille dame. De ce fait, le regard des personnages secondaire devenait l'unique moyen de prendre part au déroulement du réel. À mes yeux, ce rôle s'approche lui aussi de la *disparition* présente dans la vie quotidienne puisque, d'une certaine manière, notre présence est déterminée par ce qui nous est extérieur. Ce sont les autres qui nous font apparaître. Lorsque l'on veut s'informer de ce qu'a été la vie d'une personne, on questionne son entourage immédiat. Dès lors, chacun est soumis à la discrétion de l'autre. Pour autant que l'autre le souhaite, on peut apparaître ou disparaître. Ainsi, l'importance qu'a pris le regard à l'intérieur des nouvelles n'est pas étrangère à ce rôle de témoin qui, lui, s'avère être au cœur de la vie quotidienne. Tout notre rituel quotidien tourne autour de la peur de disparaître. C'est-à-dire qu'il consiste à éloigner le plus possible les limites du temporaire, de l'éphémère ou de l'inhabituel pour parvenir à prendre place dans quelque endroit que ce

soit. De réitérer notre présence non seulement envers les autres, mais aussi dans un périmètre bien circonscrit. En d'autres mots, la disparition nous oblige à laisser des traces.

Boîtes et ficelles

La force du lien que nous partageons avec notre entourage provient de sa fragilité. Et à ce propos, la pensée de Maffesoli est fort juste lorsqu'il soutient qu'il n'existe plus, de nos jours, de ligne mélodique assurée. On évolue dans un rythme qui s'apparente au staccato de la musique techno⁷⁷. Je crois que cette dynamique contribue à faire de l'homme quelconque un être discret qui se présente aux autres dans une sorte d'invisibilité. Non pas caractérisée par une neutralité ou un manque de réaction, mais plutôt par le fait qu'il doit s'ajuster à tout moment. Qu'il ne peut se laisser aller, s'abandonner dans une sorte de dérive puisque le lien qu'il entretient avec son entourage s'apparente à une volonté de chaque instant où il transite d'un état à un autre. Or, il en résulte que l'intensité de sa présence n'est pas stable. Toujours *à la disposition de*, l'homme quelconque se dévoile et se retire par à-coups. C'est-à-dire selon sa propre disposition du moment.

Pour ma part, la petite coupure qu'instaure le staccato exprime bien la fragilité du lien social. Elle révèle l'empreinte en creux de notre présence au monde. Si, à mes yeux, l'évidence des rapports s'exprime le plus souvent par la distanciation, je ne voudrais toutefois pas que la vie quotidienne soit perçue uniquement par cette voie. Et de ce fait, qu'elle soit marquée par une impossibilité à envisager les êtres et les choses sous un autre angle. Il existe bel et bien une réversibilité à tout point de vue sans pour autant qu'elle s'exprime comme un *envers/endroit*, dans une dynamique d'opposition. Par la récurrence avec laquelle la distanciation se présente à moi, j'y vois aussi une possibilité d'ouverture. Ainsi, l'espace que crée le staccato donne également à l'homme quelconque la possibilité de se déployer, d'aller à la rencontre des autres. C'est à cela que je fais allusion lorsque je compare le lien qui nous unit à des ficelles. De manière intermittente, l'homme, au jour le jour, tisse ses propres liens. Autour de lui, une multitude de réseaux seront, selon ses choix, ou tout simplement dus aux hasards, ou renforcés ou carrément abandonnés. Dès lors, le lien qui le relie aux autres trouve sa force dans la confiance qu'il acquiert au gré de ses expériences, et sa fragilité dans la nécessité de sa perpétuelle relance.

⁷⁷ Michel Maffesoli, *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*. Paris, Éditions La Table Ronde, p. 197.

De plus, le rapport particulier que nous entretenons avec notre entourage met en relief la simplicité du réel que l'on affronte avec une « conscience spontanée⁷⁸ ». Celle-ci fait référence à une compréhension qui passe par le senti et, de ce fait, demeure soumise à des évidences immédiates. C'est ce dont j'ai essayé de rendre compte dans quelques-unes de mes nouvelles, dont *L'affaire est dans le sac*. J'ai constaté à quel point notre vie quotidienne est compartimentée. Que ce soit par rapport au déroulement d'une journée et à ses bifurcations soudaines, ou aux pensées qui nous apparaissent, en vrac, dans une rapidité et un hasard parfois surprenants. Mais en bout de ligne, ce qui m'a le plus frappée, c'est que notre mode de vie se caractérise par une accumulation, par le remplissage de petites cases.

Il en résulte que nous sommes parfois freinés par notre environnement matériel. À chaque pas, il y a un risque de se fracasser contre des vitrines qui dévoilent leur marchandise, nous suggérant par la même occasion un mode de vie. Ce qui se trouve sur les étalages des boutiques nous incite à adopter une certaine attitude, un nouveau mode fonctionnement, bouleversant par le fait même nos habitudes quotidiennes. De ce fait, il ne s'agit plus pour nous de « prendre possession de soi et du monde [...] », mais d'être « possédé[s] par les objets que nous sommes sensés posséder⁷⁹ ». Nous sommes donc ensevelis, appelés à disparaître, à nous oublier. À mes yeux, c'est ce que le personnage de *L'affaire est dans le sac* vit. Dans cet amoncellement, elle ne cherche qu'à placer, qu'à ranger, qu'à délimiter de manière concrète son espace de vie. Et le sentiment de transit que tout cela lui procure est mis en image par le biais d'innombrables boîtes, contenants ou enveloppes représentant l'architecture protéiforme de la vie quotidienne à laquelle elle ne peut échapper. Ainsi, en tentant de comprendre comment le quotidien se déploie, on voit apparaître l'espace où se déroule notre vie de tous les jours. On se rend compte à quel point les limites sur lesquelles on bute proviennent du fait que le quotidien offre une infinité de choix, et que ces choix nous apparaissent parfois comme une entrave. Ainsi, le quotidien ne se fixe pas en un seul lieu, en un seul temps. Il est par nature insaisissable. Par les traces et les empreintes qu'on y laisse, on en dessine nous-mêmes le contour et, par conséquent, sa part de contraintes et de liberté.

⁷⁸ Michel Maffesoli, *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*. Paris, Éditions La Table ronde, p. 203.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 197.

Post Scriptum

Le *Post Scriptum* d'une lettre vient après la signature. C'est une pensée qui, à la limite, pourrait tout aussi bien être remplacée par une autre. Pourtant c'est bien celle-là que l'on écrit et qui s'impose comme une nécessité *informelle*. Le *Post Scriptum* poursuit un filon. En amène parfois un autre. Lancé un peu à la manière d'un souhait, il peut signifier le désir de ne pas vouloir rompre, d'éviter la coupure définitive. Il exprime la continuation d'un lien et révèle, par le fait même, un état d'attente, de réceptivité, de disponibilité. Mais est-il uniquement destiné à rejoindre une fois de plus l'interlocuteur ? Est-ce une manière détournée de retarder le silence ?

La vie quotidienne fait apparaître une écriture que je compare au *Post Scriptum*. C'est une écriture de l'après qui ne relate pas d'événement en soi. Elle est de l'ordre d'un ajout, d'un complément qui ne s'insère pas harmonieusement dans les évidences qui nous sont données mais qui tente d'éclairer une de ses multiples facettes. Si l'on considère que la vie de tous les jours témoigne d'un certain oubli, c'est-à-dire que nous agissons de manière spontanée, dans une immédiateté, je crois qu'il est juste d'affirmer qu'il s'agit aussi d'une écriture de la mémoire. Une mémoire d'inventaire qui puise à même l'accumulation du quotidien : *en passant je voulais te dire... j'ai oublié de... j'ajoute que...* L'ordre et la logique ne pourront jamais y apparaître de manière formelle puisque, tout comme le *Post Scriptum*, l'écriture du quotidien se forme au détour d'une pensée. Dans un tracé qui s'écarte non pas pour prendre un raccourci mais bien pour révéler à quel point nous ne pourrions jamais livrer totalement ce qui nous habite, et que toujours notre relation aux autres se verra entrecoupée.

Ainsi, pendant l'écriture des nouvelles, j'ai été souvent confrontée à une pensée qui cherchait la relance. Comme si elle se retrouvait continuellement en face d'une distance à franchir, d'un « aller vers » qui ne pouvait s'exprimer sans passer directement par les perceptions des personnages. Il me devenait difficile d'oublier leur présence et, pourtant, maintenant que j'y repense, je trouve cela presque paradoxal puisqu'ils sont dévoilés, pour la plupart, principalement à travers leurs agissements. De ce fait, je crois que la vie quotidienne porte à un point tel notre gestuelle que rien jamais ne s'efface. L'incomplétude dans laquelle nous évoluons est ce qui, peut-être, se rapproche le plus du lien qui nous unit. À savoir une confiance, une complicité qui trouve ses fondements à même les traces invisibles à travers

lesquelles nous circulons. Ainsi, peut-être est-il juste d'envisager la manière dont se tissent nos rapports aux autres à l'image d'un *Post Scriptum*. Il s'agirait d'une volonté inconsciente de réitérer un possible lien, et ce, à l'image d'un courant ininterrompu.

En effet, les traces que laissent les êtres et les choses sont de plus en plus présentes, voire indélébiles. Elles nous ensevelissent. Nous évoluons suspendus à des listes de toutes sortes. Nous sommes à l'ère du *Post-it* accroché sur le réfrigérateur ou marquant les pages d'un livre. Par différents supports techniques, des voix *off* nous accompagnent. Des narrateurs anonymes dirigent nos faits et gestes. Je pense évidemment aux téléphones cellulaires, aux écrans numériques qui nous informent de la météo, des nouvelles politiques et mondaines. À toutes ces phrases d'auteurs célèbres qui ornent nos objets quotidiens. Aux endroits clos où, pendant une courte période, nous n'avons d'autre choix que d'attendre et d'écouter cette voix. Ainsi, la voix de l'ascenseur que nous empruntons quotidiennement nous devient familière, tout comme celle du métro ou celle de notre boîte vocale. Nos journées se déroulent à même la cadence d'un long *psitt* murmuré. En langage musical, on pourrait comparer cela à une *cadence rompue*. Se caractérisant comme une progression harmonique sans résolution, qui demeure en suspens, on la retrouve souvent au milieu d'une pièce. Soit pour amener soit une nouvelle partie, soit un changement de caractère ou une modulation. Et, parallèlement à toutes ces voix qui nous entourent, la cadence rompue ne détermine pas une fin en soi, mais bien un moment de passage qui offre un éventail de possibilités quant à la direction à prendre. Elle nous laisse en attente.

Pour ma part, cette voix d'entre-deux est représentative de celle du narrateur qui traverse chacune des nouvelles. Il s'agit d'une voix de moindre importance qui ajoute un détail. Son usage se situe en dehors de toute considération pratique. Cette voix fait état des résistances qui nous freinent et qui peuvent, à la limite, être considérées comme une entrave. Elle représente bien le quotidien : jamais elle ne pourra trancher de manière définitive. Elle oscille entre certitude et incertitude. C'est donc une voix en retrait, qui tente de décrire l'instabilité que l'on peut ressentir à travers diverses situations et sur laquelle se tisse le mouvement de nos vies. Elle doit passer par le corps, elle ne peut en faire abstraction. Et conséquemment, je crois que c'est à cette conscience du corps que peut être reliée un des enjeux principaux de mes nouvelles. À savoir la présence, la position de l'être, le rapport entretenu avec son

environnement immédiat, se caractérisant par sa difficulté, celle « [...] de ne pouvoir être dans la forme sans appartenir à la diversité, et de ne pouvoir s'enfouir dans le grouillement sans regretter les systèmes⁸⁰ ». De ce fait, la brièveté des nouvelles est devenue indissociable de la quotidienneté. D'une part, pour arriver à mettre en mots des destinées anonymes. D'autre part, pour permettre non pas de dresser un portrait exhaustif d'une diversité de personnages, mais bien de mettre en rapport une certaine multiplicité de situations ou de moments d'existence. Comme si chaque nouvelle était venue pour relancer la précédente sans pourtant qu'il y ait de hiérarchie ou d'ordre.

Par conséquent, une question m'a très souvent hantée tout au long de l'écriture des nouvelles. Une question qui m'apparaissait effrayante et que la crainte m'a obligée à écarter pendant un moment. Quelle intensité retrouve-t-on dans ce type d'écrit ? À force de *trébucher sur les fleurs du tapis*, suis-je en train de passer à côté de quelque chose de plus essentiel ? Je suis soulagée d'affirmer non pas que cette question d'intensité m'apparaît moins effrayante aujourd'hui ni que je sois parvenue à y répondre, mais bien que, pour moi, l'instabilité l'existence renferme une source de tension qui continuera sans cesse de m'interpeller. Elle représente à mes yeux une occasion à saisir. Elle évoque le silence bruyant à partir duquel la vie quotidienne peut s'écrire. Tout comme le *Post Scriptum* d'une lettre : écrire à partir de l'instabilité m'apparaît comme une manière de ponctuer les discours déjà existants entre lesquels on s'efforce de s'immiscer.

⁸⁰ Jean-Marie Gustave Le Clézio, *L'extase matérielle*, Paris, Gallimard, 1967, p. 57.

En filigrane

Je crains le calme plat tout autant que l'éphémère. Et les personnages de mes nouvelles se situent justement dans cette crainte. Aux prises avec des moments qui se vivent à même un sentiment d'inquiétude. Une inquiétude que l'on pourrait qualifier de sourde puisqu'elle les habite à chaque instant et que ses manifestations s'intègrent directement à leurs agissements. Elle les oriente et les amène à pousser toujours plus loin leurs expériences quotidiennes. En fait, l'inquiétude signifie un état d'attente marqué par l'incertitude du moment à venir. Elle rappelle que notre présence au monde s'inscrit sous forme d'esquisses : « L'homme inquiet est aussi celui qui s'avance dans le monde, hésitant mais en mouvement, indécis mais décidé à jamais. ⁸¹ »

Or, bien souvent, les relations que l'on vit nous placent au plus près de cet état d'« homme inquiet ». L'interaction que l'on crée avec notre entourage s'éprouve dans une sorte d'inachèvement. Un seul geste, un seul pas, un seul mot porté vers l'extérieur nous place dans une position de déséquilibre. La récurrence de cette instabilité constitue le fondement de notre propre créativité, et par le fait même, de la mobilité dans laquelle nous sommes plongés. Ainsi, les personnages de mes nouvelles soulignent cette instabilité. Ils sont tout comme les passants des rues qui nous frôlent sans toutefois nous heurter : ce sont des présences éphémères dont on ignore tout. Ils peuvent se nommer Vaïs, Métođieva ou Laurent, leurs noms nous informeront de leur origine ethnique mais rien d'autre. Rien de plus que ce que nous avons sous les yeux, c'est-à-dire, leurs agissements.

Ils se succèdent à la manière d'une « association dont l'enchaînement demeure caché ⁸² ». Et cette idée ne peut que me plaire puisqu'en écrivant, j'ai eu l'impression de dévoiler qu'une facette de mes personnages. Dans chaque nouvelle, ils ont été en proie à une réalité qui leur semblait étrangère, presque intangible. Du moins, dans la perception qu'ils en avaient. Leurs agissements se situaient constamment dans une recherche de points d'appuis qui, bien souvent, leur étaient impossibles à trouver.

⁸¹ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 293.

⁸² Lucien Jerphagnon, *De la banalité*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1965, p. 94.

Je ne crois pas qu'il faille résister à cette inquiétude. Elle représente à mes yeux la part d'honnêteté que chaque être possède. Certains arrivent à la cacher mieux que d'autres. Vus de l'extérieur, on croit que les gens qui nous entourent agissent, au gré des situations, dans une sorte de logique. Mais en réalité, tout est donné d'un seul coup, à l'intérieur d'un seul élan, sans aucun ordre. On se jette tout entier et le hasard de chaque instant nous oblige à combler les incertitudes, à oublier ce qui nous apparaît comme inquiétant. Et finalement, on parvient tant bien que mal à traverser ces moments de doute qui nous guettent, nous traquent et ne nous laissent jamais en paix.

Le plus intrigant dans tout cela, c'est que les hasards, constitués de rencontres, de situations, de sentiments, nous entraînent la plupart du temps vers ce que nous sommes déjà. À force d'être confrontés à ce sentiment d'inquiétude, nous nous donnons la possibilité d'apparaître plus en profondeur et c'est ce qui devient déterminant dans notre présence au monde. On pourrait alors supposer qu'au fil du temps, nos réactions se teintent d'une connaissance plus aiguë de soi. Sans aucun doute. Mais je crois aussi qu'il peut s'agir d'une sorte d'acceptation de ce qui nous est offert. Et qu'alors, les points d'appuis que nous recherchons tous apparaissent plus aisément puisque le sentiment d'inquiétude fait naître diverses voies, pousse à emprunter divers détours et oblige à toujours reconsidérer les choses.

À travers toutes ces situations et ces rencontres inattendues, ce qui retient mon attention est souvent relié à la retenue que chaque être adopte dans son attitude envers les autres. Et que, paradoxalement, c'est grâce à celle-ci que des liens, plus étroits, se tissent. Je pense ici, par exemple, à cette première impression qui marque de manière indélébile nos rencontres. Que représente alors le sous-entendu de cette retenue ? J'ose croire qu'il ne s'agit pas uniquement de politesse. Qu'il y a autre chose en dessous. Et d'en prendre conscience dévoile la caractère souterrain dans lequel se déploie l'habituel de nos vies, et où le sentiment d'inquiétude devient nécessaire puisqu'il constitue une sorte de démarcation à même notre gestuelle quotidienne.

Ainsi, je réalise que le portrait de l'homme quelconque que je m'efforce à dépeindre et qui, je m'en rends compte, est si difficile à saisir, n'apparaît qu'à contre jour. Il se trace uniquement en filigrane : par sa transparence dans l'épaisseur et la densité de la vie. Et le vacillement

qu'offre le sentiment d'inquiétude devient instigateur d'une certaine concrétude, non seulement de la présence de l'homme quelconque et de ses diverses manières d'être, mais également de la sphère d'interaction dans laquelle se déploie le quotidien.

« Chacun pour soi, mais tous témoins⁸³ »

Je réalise combien nous avons besoin de la présence des autres, qu'elle nous est nécessaire même si cela nous procure quelquefois un sentiment d'inconfort et de malaise. Combien de fois j'ai pu observer cette désinvolture qu'ont les gens lorsqu'ils se retrouvent dans des endroits publics. Non pas lors de rassemblements, mais bien lorsqu'ils circulent, un peu perdus dans leurs pensées, habités par leurs tracasseries. Et je crois que la nuance qui existe entre le fait de se détacher et le détachement même amène, en bout de ligne, une grande différence dans la manière d'aborder les situations de la vie quotidienne. *Se détacher* souligne l'impulsion que nous avons tous à vouloir nous démarquer à travers notre gestuelle quotidienne. Peut-être est-ce pour parvenir à éloigner cette crainte qui nous habite lorsque l'on imagine notre existence sans l'attention ni le regard des autres ? Comme si, en l'espace d'une seconde, il nous était toujours possible de basculer dans l'oubli ou de passer totalement inaperçu.

En fait, j'envie ceux qui parviennent à se détacher sans s'isoler complètement. C'est-à-dire, sans que l'on ressente une indifférence, un désintérêt ou une évidente insensibilité qui n'est, bien souvent, qu'une façade. Généralement, les gens qui adoptent un autre comportement demeurent à l'affût. On les sent bien ancrés dans ce qu'ils sont, mais leur corps semble toujours prêt à réagir face à l'extérieur. Comme s'ils étaient hantés par la présence des autres. C'est en fait ce que signifie pour moi cette phrase de Jean-Paul Beaumier : « Chacun pour soi, mais tous témoins. » Je la comprends comme le fait d'exploiter au maximum cette capacité que nous avons tous à nous décaler de notre environnement sans toutefois nous en extraire complètement. À parvenir à s'ajuster au gré des situations. À arriver, en quelque sorte, à demeurer en retrait tout en ayant conscience que nous participons d'une manière ou d'une autre à ce qui nous entoure.

Chacun pour soi, mais tous témoins décrit avec justesse le climat particulier dans lequel se déroule l'expérience quotidienne. Cette phrase rend compte du caractère commun de notre existence. Elle rend également compte de l'ordinaire, de la vie simple et immédiate contenue

⁸³ Jean-Paul Beaumier, *Trompeuses, comme toujours*, Québec, Les éditions de L'instant même, 2006, p. 43.

dans les attitudes et les actes de tous les jours. Et par conséquent, cette phrase met en relief un des apprentissages les plus difficiles de la vie de tous les jours, dans la mesure où ce qu'on qualifie d'ordinaire ne repose sur aucune distinction en soi : l'ordinaire suppose cette part anonyme qui qualifie tous les êtres.

Dès lors, il devient nécessaire d'éclairer ce que l'on entend par l'ordinaire de la vie. Si, pour d'aucuns, ce terme est employé pour désigner ce qui demeure « conforme à l'ordre normal », au plus près de l'attitude habituelle des êtres, l'ordinaire de la vie représente également « le lieu de préservation du commun entendu comme ce qui est partagé par tous »⁸⁴. Ce que l'on qualifie d'ordinaire fait référence aux sentiments spontanés, aux activités de tous les jours, à la capacité instinctive de juger du bien ou du mal, bref, à cette part de bon sens que les êtres conservent en toutes circonstances avant même d'avoir été soumis à une autorité ou à une institution extérieure à la vie quotidienne. Ainsi, il est juste d'affirmer que l'ordinaire de la vie consiste en une expérience partagée, laissant sous-entendre son caractère non verbal. De ce fait, la manière dont on peut rendre compte de ce qu'on qualifie d'ordinaire est dans l'observation des agissements de toutes sortes. Dans tous les gestes qui nous poussent à agir selon nos propres sentiments sans toutefois oublier la manière de vivre en commun. La nature de chaque geste devient alors relative et inachevée. Elle n'est ni objective ni subjective. L'attitude ordinaire représente l'ancrage le plus concret dans la vie, puisque l'ordinaire provient d'une lucidité naturelle qui met en œuvre tout le nécessaire à produire le portrait réaliste de l'homme ordinaire :

Être humain consiste essentiellement à ne pas rechercher la perfection, à être parfois prêt à commettre des péchés par loyauté, à ne pas pousser l'ascétisme jusqu'au point où il rendrait les relations amicales impossibles, et à accepter finalement d'être vaincu et brisé par la vie, ce qui est le prix inévitable de l'amour porté à d'autres individus.⁸⁵

Ainsi, porter un intérêt à l'ordinaire de la vie ne signifie pas nécessairement en faire un éloge, lui redonner des titres de noblesse ou en réinventer les attributs. Par le simple fait que l'ordinaire de la vie s'exprime de manière subtile et qu'il soit difficile d'en rendre compte à l'aide de mots, il s'agit donc de questionner ce qui se joue dans l'anonymat des existences.

⁸⁴ Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Allia, Paris, 2008, p. 23.

⁸⁵ George Orwell, cité par Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Allia, Paris, 2008, p. 41.

C'est-à-dire de découvrir non pas uniquement à quel point il existe une distance, celle qui se crée dans la proximité que nous vivons avec notre entourage, mais qu'il en existe une autre qui s'instaure vis-à-vis de soi. Dans ce que George Orwell nomme ce « versant non verbal de notre esprit », spécifiant que « c'est là que presque tous les mobiles qui gouvernent notre vie prennent leur source »⁸⁶.

De ce fait, en deçà des pratiques ordinaires, de fréquentes ruptures sont mises en œuvre. Il en résulte un usage de soi différent de celui suggéré et construit par les normes. Et pourtant, bien que cet usage soit différent des normes, il doit se négocier dans et par celles-ci. Bifurcations, débordements, désertions ou détournements ? Il existe plus d'un terme pour y faire référence. À mon sens, je préfère exprimer cette opération singulière comme le fait de *se détacher* puisque, comme le soutient Guillaume Le Blanc, cet usage de soi permet aux êtres de se situer à l'intérieur « d'autres polarités que la mise en forme par les normes »⁸⁷. En d'autres mots, l'attitude de l'homme ordinaire consiste à récupérer ce qu'il trouve sur sa route. Il s'en empare et l'exploite à sa façon. Il crée ainsi sa manière propre de penser qui, conséquemment, est investie dans ses manières d'agir. Il s'agit donc bel et bien d'une distance vis-à-vis de l'être, qui équivaut à une réappropriation des normes présentes dans toutes les activités dites ordinaires. Ainsi, dans l'apparente soumission des êtres se cache une autre manière de s'accommoder du mode d'existence dans lequel ils vivent. Cela nous permet d'affirmer que la vie ordinaire « n'est pas là où on l'attend »⁸⁸. L'individu s'emploie sans relâche, et ce, au terme d'une activité intérieure caractérisée par d'innombrables bouleversements, à se donner à chaque instant une marge de manœuvre quant à son adhésion au sens commun. L'outillage qu'il crée est représentatif d'une constante recreation de ce qui lui est donné. Et par conséquent, l'ordinaire de la vie doit se comprendre comme un lieu de préservation qui s'institue à deux niveaux : dans la recherche d'un équilibre entre créativité et régulation.

⁸⁶ George Orwell cité par Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Allia, Paris, 2008, p. 26.

⁸⁷ Guillaume Le Blanc, *Les maladies de l'homme normal*, Librairie philosophique J. Vrin, 2007, p. 154.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 157.

Pour quelles raisons, alors, mettre l'accent sur la distance dans un processus qui tend à l'intégration la plus totale de l'être ? Et ce, tant en ce qui a trait à son côté marginal que normatif ? Peut-être est-ce lié au réflexe spontané que nous adoptons face à tout acte perceptif et qui se manifeste également dans de nos plus infimes activités : se mettre à distance. À mes yeux, la distance ne suggère en aucun cas une position rigide et froide, voire rébarbative. Bien au contraire. Elle appartient à une attitude qui, à son insu, laisse apparaître l'inexplicable, le mystère qui se cache au fond de nous. La distance s'emploie à mettre en relief la libre circulation de toute chose. Dès lors, observer l'ordinaire de la vie ne consiste pas à investiguer l'adhésion d'un être face aux normes, puisque son devenir se justifie à même les constantes ruptures qu'il crée. Pour qu'un être parvienne à s'insérer dans la trame quotidienne, il se doit de reconsidérer les choses d'un peu plus loin. Comme si, par l'observation de ce qui lui est extérieur, il parviendrait à s'y retrouver, à s'adapter. Quand bien même cette opération ne dure qu'une fraction de seconde. Uniquement à l'intérieur de ces instants se concrétise le sens de toute une vie, puisque les points d'ombre que la mise à distance laisse entrevoir

donnent du sens à la lumière. [Ils] donnent à la lumière de la distance; [ils] la mettent à sa place. [Ils] informent [nos] yeux de [notre] situation ici [...] sur cette sculpture imparfaite qu'est le monde [...]⁸⁹.

⁸⁹ Annie Dillard, *Pèlerinage à Tinker Creek*, Christian Bourgeois Éditeur, 2010, p. 103.

Tableaux

La vie quotidienne fait apparaître plus grand notre univers familier et, par la même occasion, elle le ramène à une dimension infime par rapport au reste du monde. Cette prise de conscience n'est pas exclusive d'une situation particulière, elle est toujours présente. Où que je sois, je me sens toute petite, sans pour autant que cette sensation ait une portée réductrice. Elle exprime toute l'étendue des impressions que le monde produit en moi. J'habite un lieu, je me familiarise avec un décor et, inversement, je me sens habitée par ce qui m'est inconnu. Le quotidien me procure une réalité au-dessus de laquelle se déploie le reste du monde et pour arriver à m'en approcher, je me concentre sur l'ampleur que peut prendre un geste, un objet, un décor, une sensation, un sentiment. Au fil de ma réflexion, j'en suis venue à associer mes nouvelles à de courts tableaux, dans la mesure où chacune d'elles ne tente pas de dépeindre un sujet « détaché de tout ce qui n'est pas lui, retiré de toute extériorité »⁹⁰, comme c'est le cas du portrait, par exemple. Je dirais qu'il cherche à rendre compte d'un état perceptif. Il participe de ce que l'on pourrait nommer un « débordement », puisque l'organisation spatiale, reliée à un personnage devient aussi important que ce dernier.

Représenter la vie quotidienne sous forme de tableaux met en relief la position extérieure de l'instance de narration. Elle place l'activité perceptive face à l'incomplétude du regard, puisqu'il s'agit toujours d'une *lecture* où espace et personnages demeurent intimement liés, où immobilité et déplacement se voient à tout moment confrontés. Ainsi, ce que le tableau recrée pourrait être comparé à l'espace que l'on nomme *l'autour de soi*. Un regard posé sur cet espace englobe à la fois ce qui est représentable et ce qui ne l'est pas.

Par exemple, dans une salle de cinéma, la pénombre fait en sorte qu'on ne se voit pas. On ne distingue que des ombres, tout au plus. C'est accepté et assumé par toutes les personnes de l'auditoire. Cette atmosphère permet une plus grande disposition, tant visuelle qu'émotionnelle. Le rire, les pleurs, les battements de cœur se confrontent, s'opposent, s'harmonisent. Ils sont vécus et partagés dans un même temps sans qu'on s'en préoccupe. On suit l'impulsion du moment et nos émotions transparaissent avec une grande sincérité. La

⁹⁰ Jean-Luc Nancy, *L'art du portrait*, Paris, Éditions Galilée, 2000, p. 12.

fiction qui se déroule sous nos yeux vient chercher ce qu'il y a de profond en nous. On y adhère ou pas, mais on réagit. Ainsi, la salle de cinéma devient un lieu où le sentiment d'« être ensemble » se voit amplifié puisque la spontanéité est de mise.

Je crois que chaque endroit par lequel on transite fonctionne un peu comme dans une salle de cinéma. Cependant, l'emprise ou l'attrait que les autres exercent sur nous nous empêche parfois de percevoir l'essentiel. Peut-être est-ce dû à la clarté du décor, à la présence parfois trop crue de tous ces passants ? Mais il est indéniable que la proximité nous amène à participer au vécu des autres dans une sorte d'invisibilité. Notre regard glisse sans que l'on s'attarde sur quoi que ce soit et, malgré nous, nous ressentons ce qui se dégage des êtres que nous croisons. Ainsi, où que nous soyons, il subsiste toujours un espace que l'on transporte avec soi. Toutefois, la durée de ces moments, comparativement à ce qui a cours dans la salle de cinéma, se voit écourtée et peut-être pour cette raison semble amplifier l'impression de flottement qui s'insinue entre les êtres et rend plus difficile l'accessibilité aux autres. De ce fait, la densité et la brièveté sont de mises pour arriver à représenter le passage éphémère de ces moments de vie.

Pour moi, l'impression de se fondre ou de disparaître dans la foule représente un aspect grisant du quotidien. Elle accentue la perte de frontières entre fiction et réalité et recrée, d'une certaine façon, l'idée de souffle commun et continu entre des êtres anonymes. Ainsi, conjointement à l'importance du regard, l'état de transit que nos différents espaces de vie amènent devient aussi très révélateur d'une construction sous forme de tableaux, tout comme leur multiplicité qui révèle à la fois le caractère fragmenté et ininterrompu de la vie quotidienne. En outre, les tableaux soulignent la complémentarité de regards que l'on pose spontanément. Ainsi, chaque regard se décuple et rend composite notre manière d'appréhender nos espaces de vie. Cette dynamique correspond à la pensée de Pierre Ouellet lorsqu'il parle de l'activité perceptive. En effet, il renverse l'enjeu du regard posé sur le monde et précise qu'il ne s'agit plus de « mondes de la vision », mais de « visions du monde »⁹¹.

⁹¹ Pierre Ouellet, *Poétique du regard. Littérature, perception, identité*. Québec, Éditions du Septentrion, 2000, p. 152.

Parallèlement à l'idée des tableaux, la brièveté évoquée plus haut laisse envisager une conception d'espaces miniatures se concentrant autour d'objets. La présence de ceux-ci met en éveil des univers perceptifs autour desquels nos espaces de vie se façonnent. Par exemple, j'ai réalisé que très souvent l'idée d'une nouvelle provenait d'un objet et que, par l'écriture, je devais me rendre jusqu'à celui-ci. Il s'agissait, au fond, d'inscrire sa trajectoire. Comme si l'espace devenait si vaste qu'il me fallait le ponctuer et que par conséquent, l'environnement matériel servait à baliser en quelque sorte le milieu où l'on évolue. Par moments, l'objet était présent pendant toute la nouvelle (*La serviette*), ou alors il arrivait à la toute fin (*Projection, Sur la banquette*). Et c'est par la superposition de différents points de vue que ces objets en venaient à être habités. Ainsi, à force de poser différents regards sur les objets quotidiens, ils deviennent mobiles et participent à un certain accomplissement. Au fil du temps, l'espace dans lequel ils interagissent permet non pas de décrire la représentation d'un univers, mais bien de rendre compte d'un univers en représentation. Le temps et l'espace transforment ces objets, qui constituent eux-mêmes un univers capable de contenir une partie de ce que nous sommes.

Dès lors, puisqu'il est si difficile de dévoiler le monde dans lequel nous vivons, les tableaux possèdent la capacité de recréer, pour ainsi dire, la dynamique par laquelle la vie quotidienne nous garde en éveil. C'est par éclats qu'elle nous provient. Par morceaux. Par pièces détachées. Comme lorsque je suis en présence d'une série de tableaux musicaux, théâtraux ou picturaux. Je passe de l'un à l'autre. Mes références, mes certitudes vacillent puisqu'elles se voient sans cesse renouvelées. Ce qui en résulte est une construction en éventail. Sans doute, des tableaux m'auront marquée plus que d'autres. Des détails ressortiront. Le souvenir que j'en garderai sera plus précis. J'aurai envie d'en revoir ou d'en réentendre quelques-uns pour me les rappeler avec encore plus de netteté ou simplement pour les découvrir plus en profondeur. Certains pâliront et finiront par s'effacer. De la même manière que je me remémore les événements des derniers jours qui viennent de passer. Les impressions que je garde ne sont jamais répertoriées uniformément ni avec la même intensité. Et parfois, le temps les altère ou les transforme. Ainsi, l'idée de recréer cet état perceptif, celui-là même que j'expérimente dans la vie de tous les jours, est une manière de faire se rejoindre la lecture et l'écriture, et ce, en tentant d'inscrire les impressions mêmes de la vie quotidienne.

À mes yeux, le recueil *La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu*, de Diane-Monique Daviau, est très représentatif de cette fragmentation. D'une part, il confronte le lecteur à différents *espaces* de lecture : *récits, fragments, éclats*. Ceux-ci déterminent bien la diversité, la mobilité et les modulations présentes dans le recueil. D'autre part, les images que ces récits, fragments, éclats laissent apparaître semblent toutes pouvoir tenir au creux de nos mains. Elles soulignent à quel point la plus infime perception arrive à moduler notre rapport au monde. Et également, à quel point toute sensation, tout sentiment ou toute impression parvient à se condenser voire à s'enrichir. De plus, l'idée du passage qui nous est révélée dans le titre ainsi que le caractère éphémère que sa signification évoque viennent appuyer la construction fragmentée du recueil.

En outre, c'est bien une construction en tableaux qui caractérise le mieux toutes les possibilités qu'offrent l'acte perceptif. Leur succession permet, à mon sens, la réappropriation de petites parts d'existence. En opposition au portrait qui tente d'éclairer et de mettre à l'avant-plan le rayonnement d'un sujet unique, l'espace du tableau recrée le débordement, voire l'hétérogénéité de la vie quotidienne et par le fait même, « la communauté de sens »⁹² qui lui est propre. Pour ma part, plusieurs aspects me sont apparus importants lors de l'écriture des nouvelles et le sont encore aujourd'hui. Tenter de les rassembler dans ma réflexion ne me laisse en aucun cas croire que je suis parvenue à les expérimenter d'une manière concluante. Ils se sont accumulés conjointement à l'écriture du recueil et, à ce jour, ils déterminent les étapes et les questionnements reliés à l'aspect formel de la partie création de ce mémoire. Et peut-être sont-ils les plus représentatifs des matériaux qui ont construit le recueil.

Ainsi, la miniature et l'espace réduit ont côtoyé la hantise du vide ainsi que la sensation de vertige face à la vie quotidienne. La vastitude, l'ampleur et l'intensité que peut contenir chaque instant sont révélateurs de la malléabilité de l'espace et du temps qui nous est propre. L'intérêt grandissant de l'expérience acquise, représentée dans de courts moments de vie, souligne la cohésion et la présence constante et active de notre participation au monde. À

⁹² David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 95.

cela, bien d'autres éléments pourraient être ajoutés. Mon objectif premier était de parvenir à laisser « s'ouvrir un instant ». Jamais je n'ai eu envie de raconter un événement en soi. Et si mon exploration du quotidien m'a semblé par moment hasardeuse, des ouvertures se sont tout de même créées. À mes yeux, il serait plus juste d'en parler en termes d'échappées. Nuance qui, à ce jour, est beaucoup plus révélatrice de ce que sont ces nouvelles.

Au fil du temps, j'ai réalisé combien l'espace de l'écriture, avant que j'aie posé un seul mot, pouvait devenir vaste. Et cette prise de conscience va de pair avec la plus grande difficulté à laquelle j'ai fait face, toujours reliée à la forme. Je crois que cette difficulté est intimement liée à la thématique que j'ai exploitée puisque le quotidien, d'une part, met en éveil l'activité perceptive qui nous habite et, d'autre part, construit, au fil du temps, ce que nous sommes. Et cela sans qu'aucun prélude à l'expérience soit gardé en mémoire. Sans qu'aucun postlude ait été à ce jour raconté. La matière dont le quotidien se constitue se trouve entièrement dans l'interlude. C'est-à-dire à travers les liens qui nous unissent et, par conséquent, en gardant toujours en tête que ces liens ne nous sont révélés qu'après coup. Ainsi, chaque nouvelle, reçue à la manière d'un tableau, représente, dans le mouvement de la vie quotidienne, une liaison entre deux épisodes de vie. De la même manière qu'une courte pièce orchestrale sert à relier les actes ou les scènes d'un opéra. Sans préambule, ces tableaux s'insèrent dans la trame du quotidien.

Si la distanciation et l'extériorité se sont révélées être très présentes dans l'écriture, peut-être permettent-elles de mettre en relief non pas uniquement ce qui se joue à l'intérieur d'une nouvelle mais également ce qui se joue dans le passage de l'une à l'autre ? Leur rapport soulignerait bien, à mon sens, l'intervalle, c'est-à-dire la différence ou la diversité des avenues qui se créent à tout moment et dont nous ne pouvons jamais prévoir la venue. Voilà peut-être l'enjeu qui maintiendrait le souffle d'un recueil, où l'ordre dans lequel les nouvelles sont placées ne vient en aucun cas dicter ou compromettre une vision d'ensemble. Dès lors, l'intensité dont il pourrait être question et qui, personnellement, m'a beaucoup hantée lors de l'écriture, pourrait être reliée à la diversité, au passage, au caractère éphémère que la lecture du recueil parviendrait à créer. Et ce, en considérant que le quotidien, la banalité et l'ordinaire de la vie suggèrent une intensité qui ne se retrouve pas inscrite dans de grandes

envolées lyriques, mais bien au cœur des petites choses et plus particulièrement dans leurs possibles modulations.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages théoriques

- Bachelard, Gaston. *La poétique de l'espace*. Paris: Presses Universitaires de France, 1957 (réimpr. 2005), 241 p.
- Bégout, Bruce. *De la décence ordinaire*. Paris: Éditions Allia, 2008, 124 p.
- . *La découverte du quotidien*. Paris: Éditions Allia, 2005, 590 p.
- Blanchot, Maurice. *L'entretien infini*. Paris: Éditions Gallimard, 1969, 640 p.
- Carpentier, André. « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté ». *Révéler l'habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, sous la dir. de Sandrina Joseph, 2009, p. 17-42.
- Cauquelin, Anne. *L'art du lieu commun*. Coll. « La couleur des idées », Paris: Seuil, 1999, 209 p.
- Castelli, Enrico. *L'enquête quotidienne*. Trad. Par Enrichetta Valenzanni. Coll. « Histoire de philosophie et philosophie générale », Paris: Presses Universitaires de France, 1959, 134 p.
- Didi-Huberman, Georges. *Génie du non-lieu. Air, poussière, empreinte, hantise*. Paris: Les Éditions de Minuit, 2001, 149 p.
- . *Le danseur de solitude*. Paris: Les éditions de Minuit, 2006, 186 p.
- Jerphagnon, Lucien. *De la banalité*. Coll. « Problèmes et controverses », Paris: Librairie philosophique J. Vrin, 1965, 426 p.
- Kierkegaard, Soeren. *Le concept de l'angoisse*. Paris: Éditions Gallimard, 1935, 184 p.
- Laugier, Sandra. « Emerson : penser l'ordinaire ». *Revue française d'Études Américaines*. no 91, (février 2002), p. 43-60.
- Le Blanc, Guillaume. *Les maladies de l'homme normal*. Coll. « Matière étrangère », Paris: Librairie philosophique J. Vrin, 2007, 234 p.
- Le Breton, David. *Anthropologie du corps et modernité*. Paris: Presses Universitaires de France, 1990 (réimpr. 2005), 278 p.

———. *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*. Paris: Éditions Payot et Rivages, 1998 (réimpr. 2004), 347 p.

Le Clézio, Jean-Marie Gustave. *L'extase matérielle*. Coll. « bibliothèque des idées », Paris: Éditions Gallimard, 1967, 313 p.

Le Quéau, Pierre. *L'homme en clair-obscur. Lecture de Michel Maffesoli*. Coll. « Lectures », Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2007, 165 p.

Maffesoli, Michel. *La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*. Paris: Éditions Desclée De Brouwer, 1979 (réimpr. 1998), 219 p.

———. *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*. Paris: Éditions de La Table Ronde, 2004, 215 p.

Nancy, Jean-Luc. *Le regard du portrait*. Coll. « Incises », Paris: Éditions Galilée, 2000, 91 p.

Noël, Bernard. *Journal du regard*. Paris : Éditions P.O.L., 1988, 124 p.

Ouellet, Pierre. *La vue et la voix dans les arts, la littérature et la vie commune*. Coll. « Le soi et l'autre », Montréal: VLB Éditeur, 2009, 352 p.

———. *Poétique du regard. Littérature, perception, identité*. Québec: Les Éditions du Septentrion, 2000, 408 p.

Petit, Marc. *Éloge de la fiction*. Paris: Fayard, 1999, 140 p.

Snauwaert, Maïté., et Bertrand. Gervais. 2006. « Présentation : « au fil des œuvres » ». *Intermédialité. Histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques*, no 7, (printemps 2006), p. 9-16.

Trépagnier, Josette. *L'esthétique du banal : pratiques issues de la quotidienneté au XX^e siècle en arts visuels et en art dramatique. Thèse de doctorat en Études et pratiques des arts*. Montréal: Université du Québec à Montréal, 2003, 231 p.

Ouvrages de fiction

Beaumier, Jean-Paul. *Trompeuses, comme toujours*. Québec: Les éditions de L'instant même, 2006, 118 p.

Calle, Sophie. *Sophie Calle. Suite vénitienne. Jean Baudrillard. Please follow me*.

Coll. « Écrit sur l'image », Paris: Éditions de l'étoile, 1983, 93 p.

Dillard, Annie. *Pèlerinage à Tinker Creek*. Trad. De l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Gault, préface de Brice Matthieussent. Coll. « Titre », Paris: Christian Bourgeois Éditeur, 1974 (réimpr. 2010), 393 p.

Falardeau, Pierre. *Dans la coulée du temps*. Montréal: L'île de la tortue éditeur, 2002, 48 p.

Gauvin, Lise. *Un automne à Paris*. Coll. « Ici l'ailleurs », Montréal: Leméac, 2005, 109 p.

Kundera, Milan. *L'immortalité*. Paris: Éditions Gallimard, 1990, 412 p.

Perec, Georges. *L'infra-ordinaire*. Paris: Éditions du Seuil, 1989, 119 p.

Sarraute, Nathalie. *Portrait d'un inconnu*. Paris: Éditions Gallimard, 1956, 243 p.

Thomas, Henri. *La nuit de Londres*. Coll. « L'imaginaire », Paris: Éditions Gallimard, 1956, 157 p.